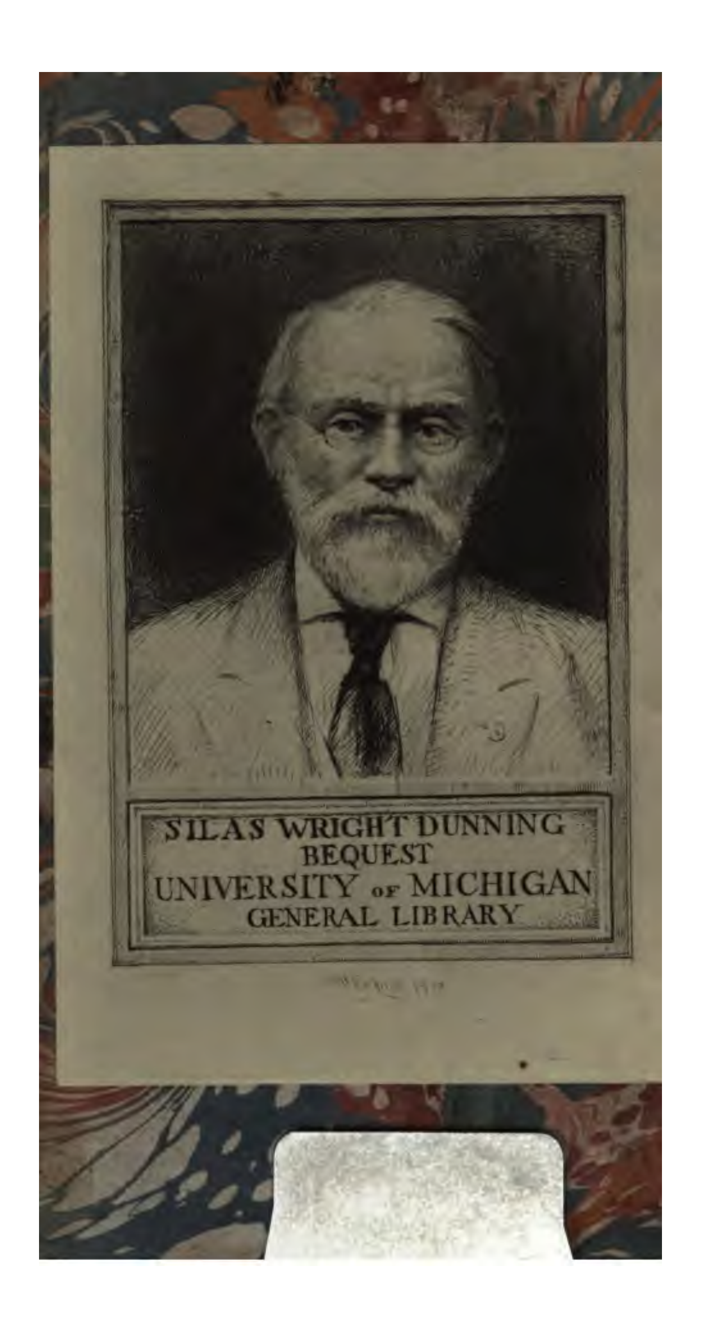
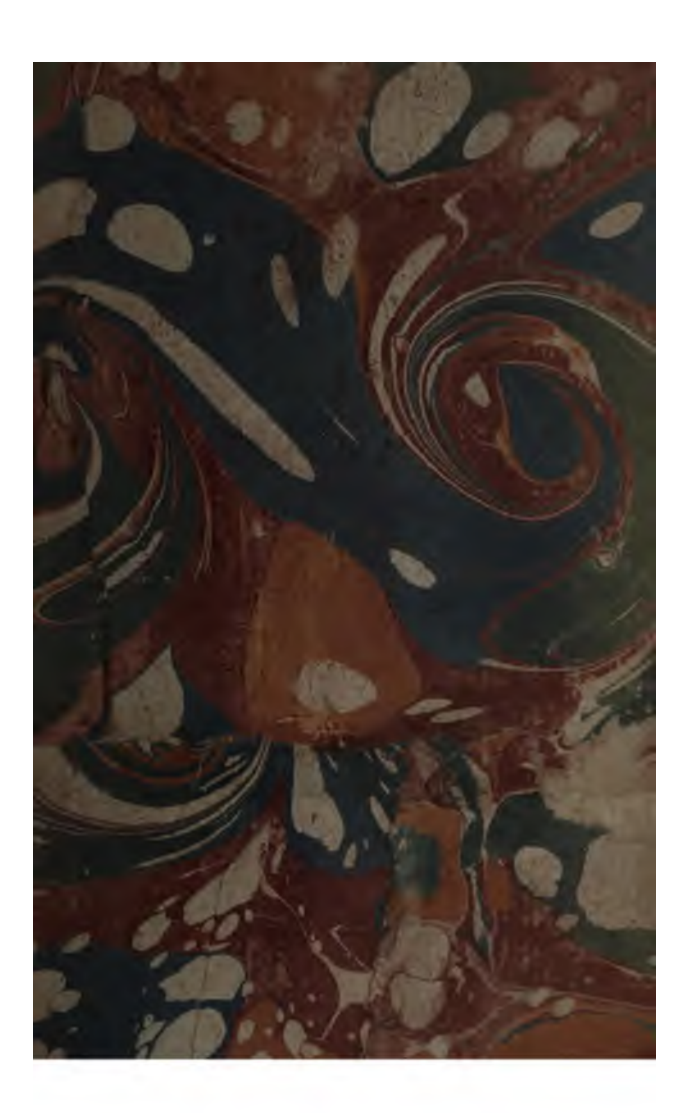
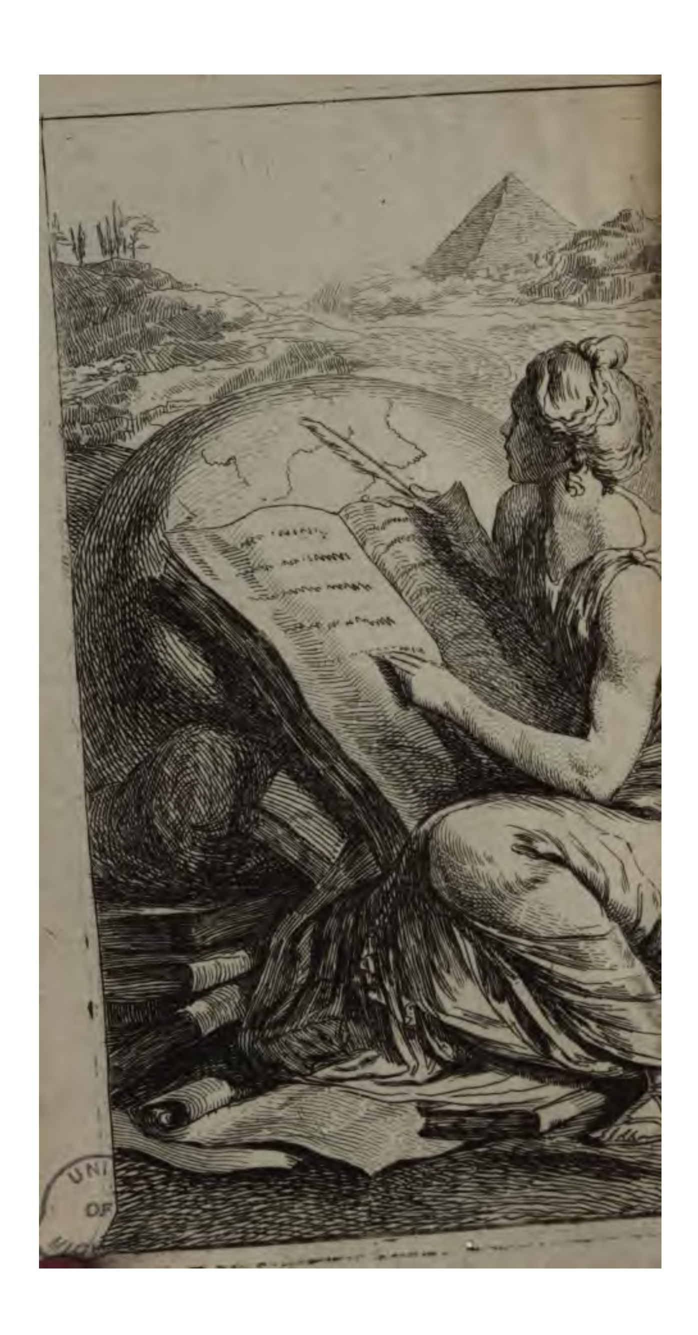



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY





HISTOIRE
DES
PHILOSOPHES ANCIENS,

Jusqu'à la renaissance des Lettres,

AVEC LEURS PORTRAITS.

Par M. alexandre SAVÉRIEN.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez { BLEUET, Libraire, sur le Pont S. Michel.
GUILLAUME fils, Libraire, Place du Pont-Saint-Michel.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AVIS.

A L'EXEMPLE de M. *Brucker* & de pluſieurs autres Hiſtoriens de la Philoſophie, j'ai mis au nombre des Sages, *Salomon*, *Daniel* & *Job*, parcequ'on doit à ces graves Perſonnages quelques découvertes ſur la Métaphyſique, ſur la Morale & ſur la Phyſique.

TABLE
DES PHILOSOPHES
Du premier Volume.

DISCOURS

SUR

LA PHILOSOPHIE ANCIENNE,

Pour servir d'introduction à cet Ouvrage.

QUOIQU'ON ait beaucoup écrit sur les anciens Philosophes, leur doctrine, leurs systêmes & leurs découvertes sont si peu connus, qu'on les confond assez avec ceux des Philosophes Modernes. Il paroît tous les jours des écrits, dans lesquels on prétend prouver, que ces Philosophes leur doivent tout ce qu'ils ont produit. On taxe

de plagiaires des ouvrages de l'antiquité les plus grands hommes de notre tems ; & on tâche de les dépouiller de la gloire que leurs travaux leur ont acquise. Ce plagiat est présenté d'une manière si spécieuse, que des personnes, mêmes éclairées, ont été souvent séduites.

Sans doute que les Philosophes modernes ont profité des ouvrages des Philosophes anciens ; qu'ils ont saisi leurs vûes pour étendre la sphère des connoissances humaines ; qu'ils se sont servis de leurs systêmes pour en imaginer de nouveaux ; qu'ils se sont aidés de leurs découvertes pour en faire d'autres. Comme toutes les vérités se tiennent par la main, il est im-

poſſible que les vérités nouvelles ne ſoient point liées aux vérités anciennes. La difficulté eſt de connoître le point qui les unit, afin de les diſtinguer les unes des autres. Et parce que cela eſt ſouvent épineux, on a ſouvent attribué aux Philoſophes Anciens, ce qui appartenoit aux Philoſophes Modernes, & réciproquement aux Philoſophes Modernes, ce qui appartenoit aux Philoſophes Anciens.

Il y a plus : on a fait même un double emploi, en confondant les découvertes, en ne comptant qu'une vérité, lorſqu'il y en avoit deux bien diſtinctes. Cette confuſion a mis tant de déſordre dans nos connoiſſances, que les Savans même ont bien de

la peine à apprécier nos richesſes Philoſophiques.

C'étoit donc une entrepriſe utile que celle de mettre toutes ces richeſſes ſous leurs yeux, & ſous ceux du public; de bien ſéparer celles des Anciens de celles des Modernes; de donner à chacun ce qui lui eſt dû; de préſenter de ſuite, & par ordre des tems, tout ce que les uns & les autres ont découvert. J'ai déja exécuté une partie de ce projet dans mon Hiſtoire des Philoſophes Modernes. Il reſtoit à compoſer une Hiſtoire des Philoſophes Anciens pour le remplir; & c'eſt le ſujet de l'ouvrage, dont je publie aujourd'hui le premier volume.

L'époque de cette Hiſtoire

remonte à l'antiquité la plus reculée ; car la Philoſophie eſt née avec le monde. Les premiers hommes ont penſé & réfléchi : ils ont été frappés des merveilles de la nature : ils en ont admiré les productions ; & ce ſpectacle enchanteur leur a inſpiré le deſir de l'étudier & de la connoître. Ils ſont donc, devenus Philoſophes, la Philoſophie n'étant que la connoiſſance de ſoi-même, & celle de l'Univers. Cependant, on ne trouve point dans l'Hiſtoire des Philoſophes avant *Salomon*, l'an du monde 3020.

Ce prince eſt regardé, avec raiſon, comme le premier Sage. On prétend qu'il poſſédoit le principe de toutes les ſciences,

& qu'il étoit sur-tout grand anatomiste ; mais cette prétention est absolument dénuée de fondement. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il possédoit la sagesse proprement dite : je veux dire la morale, ou cette philosophie qui nous apprend à régler les actions de notre vie, pour bien vivre avec nous-mêmes, & avec les autres. Son Jugement si connu du differend de deux mères, qui réclamoient le même enfant, prouve bien qu'il connoissoit le cœur humain.

Aussi sa sagesse lui attira des honneurs des plus grands princes. Tous recherchèrent son alliance ; & la reine de Saba vint exprès à Jérusalem pour le voir.

Ce Sage éleva, en l'honneur du Créateur, le temple de Jéruſalem; ce qui mit le comble à ſa gloire. Mais trop peu en garde contre les attraits ſéduiſants du beau ſexe, il perdit inſenſiblement l'équilibre, & l'amour du vice l'emporta ſur l'amour de la vertu. Ce dérangement fut ſi grand, que la voix de la raiſon ne pouvant plus ſe faire entendre, il ſe livra à une extrême impudicité, avec près de mille femmes, leſquelles lui firent abandonner le culte du vrai Dieu, pour encenſer des idòles.

Daniel eſt le ſecond Sage célèbre des peuples de l'antiquité. C'étoit un homme très-intelligent, & qui réuniſſoit beaucoup

de prudence à une grande finesse d'esprit. Il avoit le don d'expliquer les songes & de prédire l'avenir ; & il passoit pour le plus savant homme de son tems. Ce savoir étoit sans doute fort borné ; car, comme l'a fort bien remarqué un auteur moderne, il faut aujourd'hui plus d'habileté pour traiter avec un seul homme, qu'il n'en falloit autrefois pour traiter avec tout un peuple (*a*).

La science de *Job* n'étoit guères plus étendue que celle de *Daniel*. On le met pourtant au nombre des Sages du premier âge de la Philosophie. On dit

(*a*) *L'Homme de Cour*, par *Balthazar Gratian*, pag. 1.

qu'il étoit grand dialecticien. On lui attribue même la découverte des principes de l'art de raiſonner. Il étoit auſſi Phyſicien & Aſtronome ; mais on ignore en quoi conſiſtoient ſes connoiſſances dans ces deux ſciences.

Voilà quels ont été les Philoſophes que les anciens Hébreux ont produit. Cependant les Chaldéens, ou Aſſyriens, cultivoient les ſciences avec plus de ſuccès.

Ils avoient établi des écoles publiques à Babylone, qui étoit la capitale de leur empire, dans leſquelles on étudioit ſur-tout le cours & le mouvement des aſtres ; parce que la ſérénité du ciel les mettoit plus à portée

que les autres peuples à faire des obſervations aſtronomiques. De leurs obſervations ils avoient conclu que la terre s'enflameroit, ſi les aſtres ſe réuniſſoient au ſigne de l'Ecreviſſe, & au contraire qu'elle ſeroit innondée, ſi cette réunion ſe faiſoit au ſigne du Capricorne.

Parmi les Philoſophes les plus célèbres, d'entre ceux de Chaldée, on cite *Belus* & *Zoroaſtre.*

Belus étoit roi de Babylone. Il forma dans cette ville un collège de Philoſophes ou de Prêtres ſavans. Il les exempta des charges & des impoſitions; leur aſſigna un quartier ſéparé, où ils pouvoient jouir du repos

& de la tranquillité ſi néceſſaires à l'étude, & ſe concilia tellement par-là leur eſtime, qu'ils le mirent au rang des Dieux. On peut regarder ces Prêtres comme les premiers Philoſophes du monde. C'eſt du moins le ſentiment de *Cicéron*.

Ces Philoſophes diviſoient les connoiſſances humaines en quatre parties. La première avoit pour objet l'art de prédire l'avenir; la ſeconde, celui de connoître la nature; la troiſième, l'art de guérir, & la dernière, la connoiſſance du mouvement des aſtres.

On a écrit qu'on appelloit *Chartumin* ceux qui ſe mêloient de prédire, ou de dire la bonne fortune, par l'inſpection des

mains & du visage; *Asaphim*, les prêtres qui étudioient la physique & l'histoire naturelle; *Mécasphim*, les médecins & les botanistes, qui se mêloient aussi de magie; & qu'on nommoit les astronomes *Chasedhim*. C'étoient des astrologues plutôt que des astronomes; car ils prétendoient voir dans le ciel les événemens futurs (*a*).

Le P. *Kirker* veut que le mot *Zoroastre* signifie la représentation des choses sacrées & cachées. De là quelques écrivains ont conclu que le personnage qui s'appelloit ainsi est un personnage imaginaire. C'est une

(*a*) *Histoire critique de la Philosophie*, tome I.

concluſion fort mal déduite ; car on ne peut révoquer en doute qu'il n'y ait eu un *Zoroaſtre*, & qu'on ne doive à cet homme de belles connoiſſances.

Bayle dit, que quand il vint au monde, la palpitation de ſon cerveau étoit ſi forte, qu'elle repouſſoit la main qu'on mettoit ſur ſa tête. Il paſſa, ſuivant cet auteur, vingt ans dans le déſert, & n'y vécut que d'un fromage qui ne vieilliſſoit jamais. L'amour de la ſageſſe, & de la juſtice l'obligea de ſe retirer ſur une montagne, pour y vivre dans la ſolitude.

On ſait encore que ce perſonnage ne ſe lia point indifféremment avec toutes ſortes d'hommes, mais ſeulement avec

ceux qui étoient nés pour la vérité ; qu'il souhaita d'être consumé par le feu du ciel ; & qu'il ordonna aux Perses de ramasser ses os, après qu'il auroit été brûlé de cette façon, de les garder & de les vénérer comme un gage de la conservation de leur monarchie.

Bochart prétend que *Zoroastre* étoit issu de *Belus*, c'est-à-dire, de *Nemrod*, & qu'il a enseigné la magie ; mais cette magie n'étoit que l'étude de la nature, & le culte de la divinité. Il reconnoissoit deux Dieux, un bon & un mauvais. Il appelloit le premier, Oromazès, & l'autre, Arimanius. Il sacrifioit à l'un, pour lui demander toutes les choses bonnes, & l'en

remercier, & à l'autre pour détourner & divertir les sinistres & les mauvaises.

Ces Dieux ont deux origines différentes. Oromazes est né de la plus pure lumière, & Arimanius est sorti des ténèbres. Ils se font la guerre l'un à l'autre. Le premier de ces Dieux a engendré six autres Dieux : le premier celui de *Benévolence* ; le second, celui de *Vérité* ; le troisième, celui de *Bonne-foi* ; le quatrième, celui de *Sapience* ; le cinquième, le Dieu de *Richesse* ; & le sixième, le Dieu de *Joie*. C'est ici la production du Dieu bon. Arimanius, qui est le mauvais Dieu, a fait des Dieux d'un caractère tout opposé.

C'est *Plutarque* qui nous ap-

prend cela. Il dit auſſi qu'Oromazès s'étant augmenté par trois fois a autant de diſtance du ſoleil, qu'il y en a du ſoleil à la terre, orna le ciel d'aſtres & d'étoiles ; entre leſquelles il en établit une comme maîtreſſe & guide des autres ; ſcavoir, la *Caniculaire*. Puis ayant fait encore vingt-quatre Dieux, il les mit dans un œuf ; mais Arimanius en fit d'autres qui gratèrent & ratiſſèrent tant cet œuf, qu'ils le percèrent ; & depuis ce tems-là les maux ont été pêle-mêle, brouillés parmi les biens. Mais il viendra un tems, selon *Zoroaſtre*, où Arimanius deſcendra ſur la terre, où il ſera détruit par la famine & par la peſte, & tout à fait exterminé.

Alors la terre sera plate, unie & égale, & il n'y aura qu'une vie, & une sorte de gouvernement. Les hommes n'auront plus qu'une langue, & vivront heureusement (*a*).

Telle est la doctrine de *Zoroastre*; doctrine singulière, plus digne cependant de figurer dans la fable, que de tenir un rang dans l'histoire de la philosophie.

C'est-là tout ce qu'on sait de la philosophie des Chaldéens. Ces peuples gâtèrent leurs connoissances en y mêlant la divination. On prétend que c'est *Cham*, l'un des fils de *Noé*, qui

(*a*) Voyez *de Iside & Oriside*, *Pline* l. VII. *Dictionnaire* de *Bayle*, art. *Zoroastre*.

en est l'inventeur. D'abord on chercha à connoître l'avenir par des voies très-raisonnables : ce fut en déduisant des événemens passés, les événemens futurs ; & cela en ayant égard aux circonstances qui pouvoient les rendre semblables. Mais bientôt après on fit un mauvais usage de ces principes. Curieux d'abréger les moyens, ou plus flatés d'en imposer au vulgaire, on crut pouvoir prédire l'avenir, en interprétant les prodiges, en expliquant les songes, en consultant les entrailles toutes fumantes des victimes.

Ceux qui se donnèrent pour capables de connoître ainsi l'avenir, osèrent encore se vanter de disposer des événemens.

Afin de le faire accroire au peuple, ils imaginèrent un ſyſtême qui pût les rendre croyables. Toutes les ames, diſoient-ils, ſont des écoulemens de la divinité; & malgré leur union à des corps, elles ont toujours une correſpondance avec cette divinité même. Et comme l'Etre ſuprême connoît l'avenir, ces ames peuvent bien en avoir par-là la révélation. Or c'eſt dans certaines occaſions, comme dans un profond ſommeil, dans un tranſport ſacré, dans des extaſes involontaires, que nos ames participent de la ſcience de Dieu.

Ce ſyſtême fit fortune. Cependant les Philoſophes de ce tems jugèrent dans la ſuite

qu'un Etre infini ne pouvoit guères se communiquer aux mortels en droiture, que la proportion entre l'homme & & cet Etre, étoit trop grande pour admettre entre l'un & l'autre une connexion intime. Ils pensèrent donc qu'il devoit y avoir un grand nombre d'êtres intermédiaires entre Dieu & les hommes de différentes natures; de sorte que ceux qui approchoient de la divinité participoient à sa puissance; & voulurent que cette ressemblance s'atténuant insensiblement, les derniers devinssent presque hommes. C'étoit une échelle d'êtres depuis le Créateur, jusqu'à la créature.

Ces êtres étoient divisés en

deux claſſes. Les uns devoient avoir un commencement, & ne devoient point avoir de fin. Les autres avoient commencé, & devoient finir. Dieu ſeul n'avoit, ſelon eux, ni commencement ni fin.

De la Chaldée, la Philoſophie paſſa en Egypte: je veux dire, que les Egyptiens, qui fleurirent peu de tems après les Chaldéens, cultivèrent les ſciences, & ils le firent avec plus de ſuccès que ceux-ci. Leur commencement fut du moins plus heureux, que celui des Chaldéens. Les premiers rois d'Egypte ne cherchèrent point, comme ceux de Babylone, à faire des conquêtes. Ils ne travaillèrent qu'à procurer une fé-

licité constante à leur peuple ; & ils comprirent que le seul moyen de parvenir à ce but, c'étoit de lui inspirer le goût de l'étude, & l'amour du savoir.

A l'exemple des rois de Babylone, les rois d'Egypte accordèrent de grands privilèges & de grands revenus aux prêtres qui, au culte divin, joignoient, comme en Chaldée, la culture de la philosophie. Leurs terres étoient exemptes de toute imposition. Ils avoient beaucoup de part dans la confiance du prince & du gouvernement. Ils étoient les dépositaires de la religion & des sciences ; & ce dépôt précieux leur attiroit beaucoup de respect de la part des Egyptiens & des

étrangers, qui venoient les consulter sur ce qu'il y avoit de plus sacré dans les mystères, & de plus profond dans les sciences.

Ces prêtres Philosophes avoient entre les mains les livres sacrés, qui renfermoient & les loix du gouvernement, & les mystères du culte divin, & les principes des sciences. Tout cela étoit envelôppé de symboles & d'énigmes, qui voiloient la vérité, pour la faire rechercher avecplus d'empressement; & afin de la rendre plus respectable, ils avoient imaginé une sorte d'écriture hiéroglifique, dont eux seuls & les princes du sang avoient la clef; & ils s'en servoient pour développer au peu-

ple la connoissance de certaines vérités, dont il auroit pu faire un mauvais usage : car les plus belles choses peuvent être dangereuses, si elles sont entre les mains des personnes qui n'ont point assez d'intelligence pour en sentir les beautés. Ces personnes ne respectent guères que les mystères, & ont peu de considération pour les vérités simples & sensibles, quelqu'utiles qu'elles soient. Ainsi comme on ne sauroit trop inspirer du respect pour la religion, les prêtres ne s'exprimoient à cet égard que d'une manière figurative. *Hæc omnia* (dit S. Paul, en parlant de leur religion) *in figuris contingebant illis.*

Ils reconnoiſſoient un Dieu, Créateur du ciel & de la terre, & ils en adoroient l'image, quelque part qu'elle ſe montrât, & dans les êtres qui ſont animés, & dans ceux qui ſont ſans vie. Ils regardoient ces êtres comme autant de miroirs que nous fournit la nature, dans leſquels la Divinité ſe peint d'une manière éclatante, ou comme autant d'inſtrumens dont elle ſe ſert pour faire éclore au-dehors ſa ſublime ſageſſe.

De-là vient le culte que les Egyptiens rendirent aux animaux. Chaque animal avoit donc droit à leur hommage. Les prêtres ſeuls comprenoient cela. Le peuple l'auroit trouvé ridicule. Pour le lui rendre ſenſi-

ble, les prêtres choisirent les animaux qui leur étoient utiles.

Ainsi comme les bœufs sont nécessaires pour le labourage, on avoit établi un culte pour ces bêtes. Personne n'ignore combien étoit grande la vénération qu'on avoit pour le bœuf Apis. On lui rendoit des honneurs extraordinaires pendant sa vie, & de plus grands encore après sa mort. On célébroit, dit l'illustre M. *Rollin*, ses funérailles avec une magnificence incroyable. Sous *Ptolomée Lagus*, le bœuf Apis étant mort de vieillesse, la dépense de son convoi, outre les frais extraordinaires, monta à plus de cinquante mille écus (*a*).

(*a*) *Hist. anc. des Egypt.* par M. *Rollin*, t. 1.

On honoroit auſſi la brebis, par rapport à ſa laine & à ſon lait ; le chien, parce qu'il eſt néceſſaire pour la chaſſe, & pour la garde des maiſons ; le chat, à cauſe de la guerre qu'il fait aux rats & aux ſouris qui ſont ſur-tout ſi nuiſibles dans les appartements.

C'étoient là les Dieux des Egyptiens. Ils avoient tant de reſpect pour eux, qu'ils auroient ſouffert toutes ſortes de tourmens, plutôt que de leur faire le moindre mal. Il y avoit même peine de mort contre quelqu'un qui auroit tué volontairement un de ces Dieux.

Après avoir formé une religion, les prêtres d'Egypte travaillèrent à éclairer les hommes

par la culture des sciences. Comme leur pays étoit uni, leur ciel pur & sans nuages, ils observèrent le mouvement des astres, & ils furent les premiers qui réglèrent la durée de l'année, sur le cours du soleil. Ils reconnurent ainsi que l'année étoit de trois cens soixante-cinq jours & six heures. Voilà la seule découverte, en Astronomie, qui soit parvenue jusqu'à nous.

La nécessité de reconnoître leurs terres, après le débordement du Nil, leur fit découvrir la Géométrie; mais on ignore quels ont été leurs progrès en cette science. Ils étoient grands observateurs de la nature, qui, suivant la juste remarque de M. *Rollin*, dans un

pays ſerein, & ſous un ſoleil ſi ardent, étoit forte & féconde. Ils cultivoient donc la Philoſophie, & leurs connoiſſances en cette ſcience, ſe bornoient en un ſyſtême, par lequel ils expliquoient les productions de la nature. Voici une idée de ce ſyſtême, tirée de l'ouvrage de *Plutarque* ſur Iſis & Oſiris.

Les Prêtres & les Philoſophes d'Egypte appelloient le ſoleil Oſiris, & la lune Iſis. C'étoient, ſuivant eux, deux divinités, qui étoient mariées enſemble, & qui étoient la ſource & l'origine de tous les biens de la terre. Ces divinités rendent la terre féconde & abondante; & toutes ſes productions ſont les fruits de ce mariage. De-là il

fuit que tout ce qui respire, tout ce qui vit, que les animaux & les plantes sont une même famille, qui ont pour pères, & pour maîtres le soleil & la lune. Les Egyptiens regardoient donc les animaux & les plantes comme leurs frères. Les animaux étoient l'objet de leur culte, & les plantes étoient leurs amies.

Cette manière de considérer les plantes les engagea à l'étude de la Botanique, pour la faire servir à la médecine. D'abord on observa les maladies & des connoissances que procurèrent ces observations, on fit des principes, qu'on déposa dans les livres sacrés. Ces principes devinrent des règles fixes

que les médecins étoient obligés de suivre. Elles servoient à réprimer la témérité des charlatans. Chaque médecin se renfermoit dans la cure d'une seule espèce de maladie : il ne répondoit point du succès de son traitement : autrement on l'en rendoit responsable, & il y avoit contre lui peine de mort (*a*).

On ignore absolument les découvertes que cette méthode avoit procurées dans l'art de guérir, & en général, celles que les Egyptiens avoient faites dans les sciences, sont fort peu connues. Ce que nous savons de mieux sur leurs progrès dans les sciences & dans

(*a*) *Hérodot.* l. II, c. 84.

les arts, c'est ceux qu'ils avoient fait en architecture, en peinture & en sculpture. Leurs labyrintes, leurs pyramides, leurs obélisques, leurs temples, leurs palais, dont on admire encore les précieux restes dans toute l'Egypte, & dans lesquels brilloient & la magnificence des princes, qui les avoient construits, & l'habileté des ouvriers qui y avoient travaillé, & la richesse des ornemens qui y étoient répandus; tout nous annonce qu'ils excelloient dans ces arts. Le seul art, dont ils ne faisoient point de cas, c'étoit la musique, parce qu'ils ne la croyoient propre qu'à amollir les esprits.

Mais il est toujours certain que

leur Philosophie, de même que celle des anciens Hébreux & des Chaldèens, embrassoit la théologie, la religion, la morale, la politique, la physique & l'histoire; & il est pour le moins probable que ce premier âge de la Philosophie n'est recommandable que par la haute estime où étoient ceux qui se portoient pour Philosophes. L'empire qu'ils exerçoient étoit d'autant plus absolu, qu'il étoit étayé par la superstition. Ces Philosophes prêtres tenoient dans la dépendance les rois même, & en abusoient quelquefois.

Cependant on prétend que *Mercure*, Trimégiste, c'est-à-dire trois fois grand, avoit

écrit en Egypte les principes de toutes les sciences ; & il est presque démontré que ce *Mercure* étoit un personnage imaginaire, une espèce de dieu inventé par les prêtres, pour donner de la confiance à leurs ouvrages, qu'ils publioient sous le nom de ce dieu. En effet, plusieurs savans pensent que la table d'émeraude, où l'on suppose que *Mercure* fit graver, en mourant, la clef de la Philosophie, est de l'invention d'*Albert* le Grand, qui, le premier nous l'a fait connoître.

Quoi qu'il en soit, les prêtres Egyptiens s'étoient acquis une si grande réputation, qu'on venoit de toutes parts les consulter,

& profiter de leurs lumières. Les Grecs puisèrent sur-tout à leur école, le germe de ces précieuses connoissances, qui leur inspirèrent cet amour si vif de la Philosophie, auquel ils doivent toute leur illustration. Ce furent les Egyptiens qui formèrent leurs premiers Philosophes. Ces Philosophes étoient poëtes, & enveloppoient toutes les vérités qu'ils avoient apprises ou découvertes, sous le voile de la fable. Comme à leur retour de l'Egypte ils vouloient un peu se faire valoir, ils crurent devoir cacher mystérieusement ce qu'on leur avoit enseigné à titre de secret.

Ainsi *Orphée*, Philosophe Grec, s'étant instruit du culte

des Dieux, des rites de leur religion, de l'art d'expliquer les songes & les prodiges, des loix, & de quelques principes de morale, traita tout cela par énigmes. Au-lieu des fêtes d'Isis & d'Osiris, qu'on célébroit chez les Egyptiens, il établit les orgies de Cérès & de Bacchus, & enseigna à ces peuples sa Philosophie, comme l'ayant reçue de ces Dieux.

Les autres Philosophes qui vinrent après *Orphée*, tels que *Thomiris*, *Trax*, *Eumolpe*, *Linus*, *Amphion*, *Musée*, &c. imitèrent son exemple. Ils jugèrent que pour faire respecter la vérité par le peuple, il ne falloit point la présenter toute nue, mais la voiler adroitement. Ce furent

eux qui imaginèrent le tonnère de Jupiter, l'égide de Pallas, le trident de Neptune, & les flambeaux & les ſerpens des Furies. C'étoient des images ſenſibles dont ils ſe ſervoient pour faire reſpecter les loix & la religion. Le peuple prenoit toutes ces fictions pour des choſes réelles ; & intimidé par la foudre de Jupiter, l'égide de Pallas, &c. il étoit ſoumis ſans murmurer aux décrets du Tout-Puiſſant. Les Philoſophes ſeuls avoient le ſecret de l'énigme, & leur véritable Jupiter étoit un être inviſible, le créateur du ciel & de la terre, l'ame du monde, en un mot, Dieu même.

Ces Philoſophes avoient

rang. Il étoit aussi le plus grand musicien de son tems. Les personnes instruites savent l'histoire de ce personnage, laquelle est si merveilleuse, que quelques savans doutent s'il a existé. On prétend qu'il descendit aux enfers sans d'autres moyens que celui d'une douce harmonie; qu'il rappella sa chere *Euridyce* à la vie, par les sons les plus tendres, & qu'il la perdit une seconde fois après l'avoir recouvrée. Ces événemens sont sans doute fabuleux; & si on ne connoissoit *Orphée* que par ces traits, on seroit forcé à croire qu'il n'a jamais existé; mais ceci peut bien avoir été ajouté à sa vie, parce que ce Philosophe est un des héros des mythologistes, qui ont eu la

talent d'altérer la vérité en voulant l'embellir (*a*).

Ce qu'il y a de vrai c'eſt que des Poëſies des premiers ſiècles nous ne connoiſſons bien que celles d'*Homère* & d'*Heſiode*. Ce ſont des Poëtes Philoſophes qui ont fleuri l'an 3058, peu de tems après les premiers Philoſophes Grecs que j'ai nommés ci-devant.

Homère nâquit environ 900 ans avant Jeſus-Chriſt, d'un commerce illégitime de *Nitheide*. Il fut adopté par *Phenius*, qui épouſa ſa mère malgré cette avanture. Il n'a laiſſé dans ſes écrits aucune trace de ſon origine ; mais on ſait qu'il alloit

(*a*) Voyez une diſſertation à ce ſujet, de M. *Brucker*, dans ſon *Hiſtoire critique de la Philoſophie*, tom. I. pag. 373 & ſuiv.

réciter ses poëmes dans différentes villes de la Grèce, pour trouver dequoi subsister; de sorte que cet homme, à qui on érigea des statues & des temples après sa mort, n'eut pas pendant sa vie une maison pour se loger.

Tout le monde connoît son Iliade & son Odissée, qui l'ont toujours fait regarder comme le Dieu de la poésie. Il est aussi auteur d'un systême sur l'Olympe, qui ne lui fait pas le même honneur. C'est une fiction ingénieuse, si on veut, mais qui ne nous donne point du tout une idée avantageuse de l'Olympe. Il est, selon lui, une montagne renversée, qui a sa base dans le ciel, & son sommet

tourné vers la terre. Cette montagne est le siége fixe & éternellement stable des Dieux, qui y sont toujours dans la joie & dans les délices. On y respire un air pur & serein, & ce séjour délicieux est éclairé par une blancheur lumineuse, qui y coule continuellement, &c.

Les personnes qui aiment la mythologie, peuvent voir la description de tout l'Olympe, dans un mémoire sur l'Olympe d'*Homère*, imprimé parmi ceux de l'Académie Royale ds Inscriptions & Belles-Lettres (*a*); car ce n'est point dans un *Discours* sur la Philosophie qu'on peut entrer dans ce dé-

(*a*) Voyez le tome VII. des *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions.*

tail. Je me dispense de parler par la même raison des poésies d'*Hesiode*, & de ses Dieux.

Mais il faut convenir qu'*Homère* ne fut pas estimé comme il méritoit de l'être. On n'étoit point assez éclairé alors pour connoître le prix des talens & les avantages du savoir. Il falloit conduire ou éclairer les hommes à cet égard, si on vouloit les rendre recommandables; & ce ne pouvoit être ici que la production des législateurs.

C'est ce que comprit en effet un homme de génie, né à Lacédémone, nommé *Lycurgue*, qui vécut peu de tems après *Homère*. Le haut rang que lui donnoit sa naissance l'ayant mis en état de comman-

der à ses compatriotes, il résolut d'en faire des hommes, en leur redressant l'esprit & le corps par de sages réglemens. A cette fin, il alla recueillir dans différens pays, les meilleures loix qui y étoient établies. Il les combina ensemble, & y ayant ajouté ce qu'il jugea convenable d'y insérer pour le bonheur du genre humain, il publia un des plus beaux codes & des plus hardis qui aient paru sur la législation Il ne vouloit rien moins que créer l'homme de nouveau, en changeant sa façon de penser & de vivre.

Les Lacédémoniens gagnèrent beaucoup à cette réforme; mais les autres nations n'en connurent pas le prix. Les Grecs

sur-tout vivoient dans le trouble & dans le désordre. Les loix qu'ils observoient étoient si mauvaises, qu'elles faisoient naître plus de séditions, qu'elles n'en pouvoient éteindre. Elles étoient l'ouvrage de *Dracon*, archonte d'Athènes, qui n'ayant ni assez de genie, ni assez de connoissance du cœur humain pour gouverner les hommes, avoit cru par une seule loi satisfaire les bons & contenir les méchans. Cette loi prescrivoit la peine de mort pour tous les crimes, de sorte qu'on punissoit du dernier supplice un citoyen coupable de vol & d'oisiveté, comme s'il eût commis un meurtre & un sacrilège.

Il falloit donc de nouvelles

loix aux Athéniens pour les rendre heureux ; car les loix ſont auſſi néceſſaires au bonheur d'une ſociété, que les fondemens le ſont à la ſolidité d'un édifice. Les Grecs ne ceſſoient donc de demander au ciel un ſage légiſlateur, lorſque *Solon* vint au monde.

A peine ce mortel fut parvenu à l'âge de raiſon, qu'il connut tous les maux qui affligoient ſa patrie. Il auroit bien voulu y remédier dès l'inſtant qu'il les apperçut ; mais il renferma dans ſon ame ce beau projet, & il craignit de n'avoir point aſſez de capacité pour former ſi-tôt une auſſi grande entrepriſe. Le tems, l'étude & les circonſtances pouvoient ſeuls

le mettre en état de l'exécuter.

En homme ſage, il commença par faire une étude ſérieuſe de la morale & de la politique. Il s'éprouva enſuite lui-même, en ſe détachant des honneurs & des richeſſes, & en abadonnant ſon patrimoine. Il apprit ainſi la ſcience de la légiſlation, & s'acquit l'eſtime de tout le monde.

Bien aſſuré de la bonté de ſes réglemens & de la docilité de ſes concitoyens à les adopter, il ſupprima dabord les loix de *Dracon*. Touché de la misère d'un grand nombre de débiteurs, il abolit toutes les dettes, & défendit qu'on engageât ſon corps pour l'argent qu'on recevoit, eſtimant qu'il étoit odieux

que

que la liberté d'un homme fût la récompenſe de l'avarice d'un créancier.

Il réprima enſuite l'inſolence des Grands, qui faiſoient gémir le peuple ſous le poids de la tyrannie; publia de ſages réglemens ſur les mariages, ſur les teſtamens, ſur le reſpect qu'on doit à Dieu, & aux morts, & bannit de la république l'oiſiveté, en puniſſant ceux qui ſe laiſſoient dominer par le vice.

Cependant les Grecs, en ſuivant les loix de *Solon*, s'amuſoient beaucoup de la poéſie, qu'ils appellèrent la théologie, parce qu'ils regardoient le langage de la poéſie, comme le langage des Dieux. Les Athéniens étoient enchantés

de l'élégance de ses tours, de la variété de ses descriptions, de la vivacité de ses peintures, de l'harmonie de son style. Mais si cette fiction plaisoit à l'imagination, elle ne satisfaisoit pas toujours le jugement. La vérité étoit encore dans les nuages, & les hommes sensés désiroient qu'elle brillât à tous les yeux pour éviter les routes tortueuses de l'erreur, source de toutes les sortes de maux.

Ce voeu devenoit tous les jours plus général, à mesure que, par les sages loix de *Solon*, les moeurs farouches des Grecs s'adoucissoient par dégrés. Enfin la lumière se répandant tous les jours de plus en plus, on re-

connut qu'il y avoit une ſcience de mœurs ; c'eſt-à-dire, un art de régler les paſſions des hommes, de leur faire goûter la vertu, & de les rendre par-là auſſi heureux qu'ils peuvent l'être dans cette vie.

Sept hommes, diſtingués d'entre les Grecs, méritèrent, par la ſolidité de leur doctrine, & la régularité de leur conduite, le titre de Sages. Précurſeurs de tous les grands Philoſophes que le monde a admiré dans la ſuite, ils frayèrent le chemin aux plus belles découvertes, & à l'acquiſition des plus riches connoiſſances.

D'abord les Grecs avoient adopté une morale dure & farouche, plus propre à décou-

tager, par excès; ceux qui vouloient connoître la vertu, & la pratiquer, qu'à faire sentir les charmes de cette vertu. Mais les Sages reconnurent que cette morale n'étoit pas proportionnée aux forces du cœur humain, qu'il falloit l'adoucir pour la rendre utile. En effet, il est impossible qu'on puisse exclure tous les vices d'une société : l'art consiste à empêcher qu'ils ne deviennent contagieux.

Pour ne rien faire au hasard, ces Philosophes se formèrent un plan d'étude. Ils admirèrent premièrement Dieu dans lui-même & dans ses œuvres. Ils s'étudièrent ensuite eux-mêmes, observèrent les mœurs de tous

les peuples, apprirent leurs inclinations & leurs coutumes, & s'inſtruiſirent de la politique, pour joindre à leurs lumières naturelles, les maximes de cette ſcience, qui conſiſte dans la connoiſſance des bons réglemens, dans l'art de les conſerver dans les républiques bien policées, & d'en établir de nouveaux dans celles qui ſont dans le déſordre & la confuſion.

Ces hommes de génie n'étoient pas plutôt entrés dans le gouvernement d'une république, qu'ils y établiſſoient le culte de la divinité, qu'ils y maintenoient l'autorité des loix. Ils conſervoient aux pères le reſpect qui leur eſt dû; aux enfans la tendreſſe que le ſang deman-

de pour eux ; aux étrangers l'hospitalité qu'ils méritent, & aux domestiques la douceur & la clémence qu'ils implorent.

Ils tâchèrent ensuite de rétablir le calme, dans une république émue, par la force de leur éloquence, & d'appaiser ainsi les mouvemens impétueux d'une populace mutinée. Enfin, après avoir rempli leur esprit de toute la doctrine qu'on peut acquérir par une étude pénible & assidue, ils s'efforcèrent de mettre en usage la pratique de toutes les vertus, afin de se rendre pleinement dignes de leur nom. On rapporte en deux manières différentes à quelle occasion on donna le nom de Sage à ces

hommes de mérite. Les uns diſent que des pêcheurs de l'iſle de Cos, ayant pris dans leurs filets un trépied d'or, qui avoit appartenu a la belle *Helène*, laquelle l'avoit jetté à l'eau, après la mort de *Pâris*, par un trait de biſarrerie; que ces pêcheurs, dis-je, conſultèrent l'oracle, qui déclara qu'on devoit l'envoyer au plus ſage de la Grèce. D'autres rapportent qu'un certain *Baticles*, ayant hérité d'un vaſe précieux le deſtina au plus ſage; que ce vaſe fut d'abord envoyé à *Thalès*, le premier Sage des Grecs, qui le fit paſſer entre les mains des autres Sages.

Ces hommes de mérite ſe réunirent deux fois, l'une à

Delphes, où chacun fit écrire sur la porte du temple la sentence qu'il affectionnoit le plus : c'étoit sa devise, l'emblême de sa doctrine ; & l'autre fois ils s'assemblèrent à Corinthe, où *Périandre* leur donna un repas magnifique, où la bonne chère fut assaisonnée de tous les agrémens que l'esprit peut ajouter à une fête. La Philosophie y parut gaie, & les Sages se livrèrent à une joie assez libre pour mériter quelque blâme.

Aussi des beaux esprits de la Grèce, pour se moquer de cette sagesse, qu'on allioit quelquefois avec les plaisirs de la table, mirent en regard des sept Sages les sept Cuisiniers les plus célèbres parmi ceux qui prépa-

roient les repas publics ; & à la sentence que chaque sage prenoit pour sa devise, ils opposèrent les ragoûts que ces cuisiniers regardoient comme leur chef-d'œuvre.

C'étoit sans-doute être trop sévère, & cette plaisanterie étoit assurément très-indécente. Il est vrai que les Grecs avoient une idée des Sages, bien supérieure aux sages de la Grèce. Ils vouloient que les Sages imitassent les Dieux, dont ils étoient l'image; qu'ils n'eussent besoin que de très-peu de choses; qu'ils n'allassent point sur-tout importuner les princes & les rois; & qu'à l'exemple des Dieux, ils se suffisent à eux-mêmes.

Tel fut aussi la façon de

penser d'*Aristote*. Le sage, dit-il, se distingue par deux endroits ; par une conduite serrée, exacte, circonspecte, & par une application suivie à tout ce qui peut augmenter ses connoissances. Loin du bruit & du tumulte, il tâche de se procurer une félicité certaine, durable, indépendante des assauts & des disgraces si ordinaires dans la vie. Les trésors qu'on augmente sans cesse, les palais, les emplois, où l'on s'engage pour se dérober à soi-même, tout cela est nécessaire aux ames communes. Le sage se met au-dessus de toutes ces choses, en regagnant par la modération de ses desirs, ce que la fortune semble lui refuser, & en se tenant tou-

jours au niveau de ſes facultés, quelque médiocre qu'elles ſoient. Si par le droit de ſa naiſſance, ou par d'autres conjonctures, il ſe voit appellé au gouvernement de ſa patrie, comme *Solon*, *Bias*, *Pittacus*, il redouble de zèle, tant pour rendre ſon autorité douce & bienfaiſante, que pour éviter l'écueil ſi dangereux du pouvoir arbitraire. Si au contraire il n'a rien à démêler avec le public, toute ſon occupation eſt de s'étudier, & de ſe connoître. Il cache ſa vie, ſuivant l'expreſſion d'*Epicure*, (*a*) afin de goûter dans cette obſcurité un

(*a*) *Hiſtoire critique de la Philoſophie*, tom. I. page 318, édition 1756.

bonheur tranquille & permanant.

Voilà quelles sont les qualités générales qui caractérisent le sage. Pour le connoître en particulier, ou en détail, il faut voir le portrait que *Socrate* en a fait. Ce portrait est si beau, & convient si bien à cette histoire des Anciens Philosophes, que je crois devoir en enrichir ce discours. Je me servirai de la traduction de M. l'abbé *Sallier*.

Le vrai Philosophe, n'a jamais su, pas même dans sa plus tendre jeunesse, le chemin pour aller dans la place publique. Il ne sait pas en quel endroit se jugent les procès, ni celui où se font les délibérations

sur les affaires d'état, ni s'il y a pour le corps de ville quelqu'autre lieu d'assemblée. Il ne parvient rien à lui des ordonnances, des décrets, des jugemens prononcés ou écrits : il ne les lit point & les entend encore moins prononcer. Tranquille & indifférent sur les honneurs & les richesses, immobile, il laisse courir les autres après. La brigue, les cabales pour le gouvernement, les parties de tables, ces soupers & ces courses nocturnes, qui se font avec des musiciens & des musiciennes, tout cela lui est inconnu. Il ne s'y rencontre pas même en songe. Y a-t-il quelque nouveauté, quelqu'avanture heureuse ou malheureuse dans la

ville ? en est-il arrivé à tels ou tels ou avant eux, à quelques-uns de leurs ancêtres, homme ou femme, il sait moins tous ces détails que le nombre de verres d'eau qu'il y a dans la mer. Il ne sait pas même qu'il ignore ces choses ; car ce n'est point pour acquérir de la réputation, ni par vanité qu'il néglige tant de vains objets ; c'est qu'en effet il n'a que le corps dans ce séjour des vivans : il n'y est que comme en passant ; mais son esprit pénetré du peu de prix des choses d'ici-bas, n'en estimant aucune : tantôt il perce les profondeurs de la terre, parcourt les espaces immenses de sa surface, pour porter de tous côtés le flambeau de la géométrie ;

tantôt, comme dit *Pindare*, par ſon vol, il s'élève au-deſſus des cieux pour y conſidérer, avec le ſecours de l'aſtronomie, ces corps brillans qui roulent ſur nos têtes : & enfin, il cherche à pénétrer la nature des êtres de chaque partie de l'Univers, ſans jamais deſcendre à aucune des choſes particulières qui l'environnent.

Le Philoſophe ignore qui eſt ſon voiſin ; non-ſeulement il ne ſait ce que fait ce voiſin ; mais à peine ſait-il ſi c'eſt un homme ou un animal de quelque autre eſpèce. C'eſt que d'un autre côté le Philoſophe ne ſonge continuellement qu'à faire des recherches ſur la nature de l'homme, ſur ce qui lui eſt

propre & convenable, ſur la différence qui le diſtingue des autres animaux, ſoit dans ſes paſſions, ſoit dans ſes actions : voilà quelle en eſt l'étude la plus ordinaire......

A voir l'air embarraſſé dont il s'y prend, quand il faut diſcourir ſur ces ſujets, vous le croiriez un homme ſans eſprit. Il vous en parle avec ſi peu de grace, qu'il vous paroît imbécille. Qu'on l'accable de termes injurieux & offenſans, il ne répondra point par des invectives aux perſonnes qui l'attaquent ; comment feroit-il ? Il ne connoît rien de ce qui peut être un ſujet légitime de reproche aux particuliers : il n'en a jamais étudié les défauts, &

ce ne sont pas là les objets qui l'occupent.

Vantez devant lui ce qu'on appelle grandeurs humaines, choses qui inspirent tant de fierté à plusieurs ; le Philosophe ne pourra s'empêcher de rire, & ce ne sera point un rire équivoque, mais si vrai & si marqué, qu'on le regardera comme un fou, & un radoteur.

S'il entend les louanges d'un tyran, d'un roi, il s'imagine entendre louer un pâtre de brebis, de bœufs, de pourceaux, qui sait tirer un grand profit d'un troupeau qu'un maître lui a confié. La seule différence qu'il apperçoit est que ce tyran ou ce roi ont affaire à un troupeau plus difficile à conduire, & plus ca-

pable de mauvaise volonté ; mais le Philosophe ne croit pas ce tyran ou ce roi moins grossier, ni plus instruit que ce pâtre commun ; car une multitude d'affaires le détourne de la réflexion.

Le Philosophe accoutumé à étendre ses regards sur toute la terre, trouve que c'est priser quelqu'un par des biens petites choses, que de vanter sa puissance, parce qu'il possède dix mille arpens de terres, ou plus, comme si cette possession devoit paroître admirable.

Il en est de même des avantages de la naissance. On exaltera quelque fois celle d'un noble, qui peut vous montrer dans la ligne d'où il descend, six

ou ſept ayeux illuſtres par l'opulence & la grandeur de leur maiſon. Conſultez l'impreſſion que de telles louanges font ſur l'eſprit du Philoſophe, il vous répondra que c'eſt ſe laiſſer éblouir, & avoir des vues bien courtes, que de choiſir ce côté-là d'un homme pour le louer : C'eſt être incapable d'embraſſer l'immenſité de la nature, & ne ſavoir imaginer, ce qui eſt très-aiſé, c'eſt qu'il n'y a pas de particulier qui ne compte une infinité d'ayeuls, de biſayeuls, entre leſquels il y en a de riches & de pauvres, de rois & d'eſclaves, de Barbares & de Grecs.

Mais rien au Philoſophe ne paroît comparable à la petiteſſe

d'esprit de ceux qui se croyent quelque chose de grand, ou parce qu'ils peuvent vous faire voir une liste suivie, jusqu'à eux de vingt-cinq auteurs, depuis Hercule, fils d'Amphitrion, ou parce qu'en remontant depuis Hercule, ils portent leur origine jusqu'à vingt-cinq autres ancêtres ; d'où il suit qu'ils ont le glorieux avantage de pouvoir dire qu'ils sont les cinquantièmes en descendant. Le Philosophe rit à voir les bornes étroites de l'imagination de ces personnes & le vuide de ces folles prétentions, dont elles ne peuvent se détacher.

Enfin dans toutes ces occasions où le Philosophe se moque; il est aussi moqué : on le

traite d'homme véritablement fier & dédaigneux, ou d'homme qui ignore les choſes de la vie les plus ordinaires, & qui eſt embarraſſé à chaque occaſion (*a*).

Il faut convenir que les ſept Sages de la Grèce n'ont pas eu tous ces caractères. *Thalès*, plus phyſicien que moraliſte, avoit des mœurs très-ſimples & très-réglées, & étoit cependant athée déclaré. *Solon* parla à *Creſus*, puiſſant roi de Lydie, avec la même liberté qu'il auroit parlé au dernier de ſes ſujets, & lui fit connoître la vé-

---

(*a*) *Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres*, tom. XIII. page 317 & ſuiv.

rité avec cette noble hardiesse que donne à une ame élevée la justice d'une bonne cause; mais il acquit de grands biens par le commerce, afin de réparer les pertes qu'il avoit faites d'abord par son désintéressement.

Pittacus gouverna sa patrie avec beaucoup de sagesse, & abandonna le sceptre, dès que le peuple lui en laissa la liberté. Il s'abstint des grands plaisirs, & vécut assez dans le recueillement. Cependant il étoit fier, & il commit un meurtre en tuant le tyran, qui véritablement opprimoit sa patrie, mais qui ne devoit pas périr par ses mains.

Bias ne faisoit aucun cas des biens de la terre, & n'estimoit

que la vertu ; mais il ne cessoit de recommander de regarder les meilleurs amis, comme s'ils pouvoient devenir des ennemis : maxime cruelle, qui empoisonne toutes les douceurs de l'amitié. *Cléobule* étoit colère ; *Myson* indolent, & *Chylon* s'adonna à l'astrologie, & voulut prédire l'avenir, par la connoissance des astres ; c'est-à-dire déduire des conséquences qu'il donnoit pour véritables, de principes absolument faux.

Cependant ces Sages donnèrent un ton réglé à la Philosophie, & ouvrirent les routes qui conduisent à l'acquisition de cette belle science. *Thalès* surtout fit les plus grands frais de défrichement. Il allia la mo-

rale à l'étude de la physique & de l'astronomie, & forma ainsi la première secte de Philosophes, qu'on appella *Secte Ionique*. Elle étoit composée de physiciens & d'astronomes, parmi lesquels on distingue *Anaximandre*, disciple de *Thalès*, *Anaximènes*, successeur d'*Anaximandre*, & *Anaxagore*, disciple d'*Anaximènes*.

Ces Philosophes firent de belles découvertes en astronomie, & ébauchèrent la théorie de la physique. Le dernier transféra à Lamsaque l'école de *Thalès*, établie à Milet. Son mérite le faisoit rechercher par les personnes les plus considérables. Et les princes, qui régnoient dans l'Asie mineure,

l'appelloient

l'appelloient auprès d'eux, pour profiter de ſes lumières. Il laiſſoit, pendant ſon abſence, le ſoin de ſon école à un nommé *Diogène*, d'Appollonie, qui y préſidoit noblement. Ce Philoſophe croyoit qu'il y avoit dans l'air quelque choſe d'immatériel; & il appelloit l'air le réſervoir des eſprits ſéminaux, qui peuplent la nature de toutes ſortes d'êtres.

Enfin *Archelaus* fut le premier profeſſeur de la ſecte Ionique. Il ne changea rien à la doctrine d'*Anaxagore*; & avec cela il eut un grand nombre de diſciples, qui le comblèrent de joie.

Dans ce tems-là le célèbre *Pythagore* couroit le monde pour

voir les ſavans & s'inſtruire auprès d'eux. Ses voyages lui procurèrent des connoiſſances dans tous les genres. Sans s'aſtreindre à aucune ſecte, ni s'aſſujettir à aucun ſyſtême, il embraſſa toutes les ſciences, & y fit des progrès étonnans. Il eut pour diſciples quatre Philoſophes célèbres; ſavoir *Empedocle*, qui cultiva particulièrement la phyſique; *Architas*, qui fut grand méchanicien & habile géométre; *Alcméon*, de Crotone, qui appliqua la Phyſique à la médecine; *Philolaé*, qui ſoutint le mouvement de la terre autour du Soleil; *Thimé* de Locres, grand partiſan du ſyſtême de *Pythagore*, ſur l'ame du monde; & *Ocellus*, de Lucanie,

qui croyoit qu'il n'y a que l'espace compris au-dessous de la lune, où il y ait du trouble & de l'agitation, & que tout le reste de l'Univers est tranquille. D'où ce Philosophe concluoit que l'espace qui est au-dessus de la lune est composé d'une matière différente de celle qui est au-dessous. Celle-ci est formée de quatre élémens, qui s'y livrent un combat continuel ; & il appelloit l'autre le cinquiéme élément, ou la cinquiéme essence qu'on nomma ensuite Ether.

C'est ainsi que les disciples de *Pythagore* continuoient à défricher le vaste champ de la Philosophie. Cette science si embarrassée & si épineuse dans

son origine, commençoit à prendre forme. On avoit déja fait des progrès assez considérables dans plusieurs de ses parties. Les mathématiques surtout étoient assez avancées; mais on n'avoit pas réussi de même dans la morale.

Cette science est pourtant la science propre de l'homme. Elle régle sa conduite & ses mœurs : elle lui fait connoître les avantages du savoir ; & elle lui apprend l'art de se rendre heureux. Sans elle toutes les connoissances sont perdues pour soi & pour les autres, parce qu'elles n'ont aucun but qui tende à notre bonheur.

Socrate reconnut le premier cette vérité. Il s'attacha unique-

ment à la morale, & en fit le tronc de l'arbre philoſophique, ou la baſe de la Philoſophie. Il eut pour diſciples *Phedon*, *Pliſtane* & *Medenème*, pour ne citer ici que les principaux.

Ces Philoſophes cultivèrent la morale excluſivement à toutes les autres connoiſſances, ſans y faire cependant de grands progrès. Cette unique étude les conduiſit à la nonchalance. Contens de bien vivre, & d'inviter les autres à en faire autant, ils paſſèrent leurs jours dans une douce oiſiveté.

Ce n'étoit pas-là tout-à-fait vivre en ſage; & ce ne fut pas la conduite de tous les Philoſophes qui avoient étudié ſous

Socrate. *Euclide* de Mégare, qui avoit une estime toute particulière pour ce Sage, à l'étude de la morale joignit celle de la logique. Il forma ainsi une nouvelle secte, qu'il appella *Secte Mégarique*, & qu'on nomma dans la suite *Secte contentieuse*, parce qu'elle réduisoit tout à la dispute. C'étoit un mal qui causa bien du désordre après la mort d'*Euclide*.

L'envie de disputer gâta tous les disciples de ce Philosophe. Ils devinrent pointilleux, querelleurs, pédans. Ils contestoient tout avec chaleur, ne convenoient de rien, & finissoient par se dire des injures. Chacun d'eux avoit inventé un moyen pour rendre les dispu-

tes plus fâcheuses, & pour les perpétuer.

Un Philosophe de cette secte, nommé *Eubulide*, imagina différens sophismes pour mieux embrouiller les questions, afin qu'on pût parler beaucoup sans s'entendre. Ces sophismes étoient distingués par les noms de *menteur*, d'*obscur*, de *masqué*, de *Sorite*, &c.

Stypon, autre Philosophe de cette secte, voulut la réformer. Il commença par en bannir tous ces sophismes, & supprima & les propositions générales, comme trop vagues, trop peu approfondies, & les propositions conditionnelles, comme une source féconde d'erreurs. Il fit connoître par-là tout le vice de

la doctrine d'*Euclide*. Cela dégoûta les Philosophes de la dialectique ; car rien ne dégoûte plus d'une chose qu'on avoit adoptée avec confiance, sur la foi de quelqu'un, que de connoître qu'on a été trompé.

Aussi *Aristipe*, qui avoit pris des leçons de philosophie de *Socrate*, conseilla à tous les Philosophes de n'étudier que la morale, parce qu'il prétendit qu'elle conduit au bonheur par la voie de la volupté. Ce Philosophe prouva assez bien cette doctrine.

Cependant *Hégésias*, disciple des ses disciples, voulut traiter la morale d'une manière plus conforme à la vertu. Il la fit consister en ce point :

la mort n'eſt pas un mal, parce qu'elle nous délivre de toutes les peines, des ſoucis & des afflictions qui empoiſonnent le cours de notre vie. De cette vérité, il déduiſoit toutes les peines & morales & phyſiques de l'homme, & concluoit que l'eſpérance d'en être délivré par la mort, doit faire notre conſolation dans cette vie.

La mort étoit donc, ſuivant *Hégéſias*, le plus grand bien qui pût arriver à un homme. Ce Philoſophe prêchoit cette doctrine à Cirène avec tant de feu, que pluſieurs perſonnes ſe tuèrent pour la mettre en pratique. *Hégéſias* ſe formoit ainſi des diſciples, en dépeuplant la ville. Quelqu'un qui ne ſe

laissa pas éblouir par l'éloquence d'*Hégésias*, désilla les yeux de ceux qui se laissoient séduire, en apostrophant ainsi ce Philosophe. Fou que tu es, lui dit-il, si tout ce que tu dis est vrai, que ne meurs-tu donc ? Ainsi finit la Philosophie d'*Hégésias*.

Le Philosophe, qui parut ensuite sur la scène, se déclara disciple d'*Aristipe* : c'est *Annicéris*. Il prétendit que la vraie volupté qui, selon son maître, devoit faire le bonheur des hommes, consiste à être utile aux autres hommes, & à préferer les intérêts de la société aux siens propres. C'étoit-là, sans-doute, une très-belle doctrine. A cela il ajoutoit une maxime qui demandoit quel-

ques éclairciſſemens : c'eſt que dans l'état naturel, il n'y a ni mal, ni juſtice, ni injuſtice, ni vice, ni vertu.

La nouveauté de cette maxime piqua la curioſité des aſpirans à la Philoſophie. Ils l'eſtimèrent vraie à bien des égards. L'un d'eux, appellé *Anthiſtène*, l'ayant interprétée à ſa manière, ſoutint qu'il n'y avoit point de vertu telle que *Socrate* l'entendoit, & telle que nous l'entendons aujourd'hui ; mais que la vertu eſt le mépris de tout ce que les hommes eſtiment & recherchent. Il blâma donc hautement les opinions réunies, & fonda ainſi la ſecte des Philoſophes ciniques ou aboyeurs.

Anthistène eut un disciple qui fit bien valoir sa doctrine ; c'est *Diogène*. Ni la pauvreté, ni la douleur, ni les disgraces, ni les injures ne l'effrayèrent point. Il prit pour honnête tout ce qui étoit naturel, sans avoir égard à la décence & aux usages. Il vivoit, parce qu'il falloit vivre, & attendoit la mort sans la desirer, ni la craindre.

Cette doctrine eut beaucoup de partisans, parmi lesquels on remarque *Cratès*, qui se distingua en faisant publiquement les actions les plus honteuses, ou les plus contraires à l'honnêteté publique, & en préférant ses haillons à la pourpre des rois, & son bâton à la voiture la plus commode. C'étoit réduire les

choses à la nature, d'où le sage ne doit point s'écarter ; mais ce n'étoit point réduire la philosophie en préceptes.

Platon, l'un des disciples de *Socrate*, après avoir voyagé dans tous les pays où il crut acquérir des connoissances, ouvrit une école publique de Philosophie, qui porta le nom d'Académie.

Cette Académie étoit dans une espèce de parc, situé aux portes d'Athènes, lequel étoit orné de cabinets de verdure, & de toutes sortes d'arbres. C'est-là que *Platon* enseigna l'astronomie, la physique, les belles-lettres, la poésie, la théologie & la géométrie, dans laquelle il avoit fait de grands progrès.

Les principaux professeurs de cette première Académie, furent *Speusique*, neveu de *Platon*, *Xénocrate* & *Polémon*, qui firent bien valoir la doctrine de leur maître.

Cependant d'espèces de Philosophes plus curieux de se singulariser, que de devenir savans, dédaignèrent la doctrine de *Platon* & son savoir, & soutinrent, avec autant de hardiesse que s'ils avoient eu raison, que l'homme ne pouvoit parvenir à la connoissance de la vérité.

Arcésilas est le premier qui a osé enseigner cette erreur. Il disoit encore que les Dieux échangent continuellement les ames des hommes, en les faisant

passer d'un corps dans un autre corps. *Arcésilas*, qui prétendoit que l'homme ne pouvoit rien savoir, savoit pourtant cela, & ce n'étoit pas assurément une petite science. Il croyoit même avoir fait une belle découverte, parce qu'il expliquoit par-là comment l'ame & le corps ne s'accordent pas toujours ensemble.

Cette opinion ne prit pas de fortes racines dans la tête des Philosophes. On ne connoît qu'un seul disciple d'*Arcésilas*, nommé *Lacyde*, dont la vie n'offre de remarquable que l'amitié qu'une oie eut pour lui. Cet animal qui passe pour bête parmi les bêtes, ne l'abandonnoit ni le jour ni la nuit : il le

ſuivoit par tout. *Lacyde* le pleura à ſa mort, comme s'il eût perdu ſon fils, & lui fit faire des obſèques magnifiques. Cet événement termina la ſeconde Académie.

Carnéade, en s'éloignant des ſentimens d'*Arcéſilas*, & en ſe rapprochant de ceux de *Platon*, forma une troiſième Académie. C'étoit un homme éloquent, qui avoit le don de la perſuaſion ; mais ſa doctrine ne fit pas fortune, parce que l'éloquence ne démontre pas. Le fond de cette doctrine eſt que l'homme ne peut pas connoître les vérités conſtantes, telles que les vérités méthaphyſiques ; parce que les beſoins du corps le captivent, & le rapprochent trop des cho-

ſes ſenſibles. Cependant *Carneade* prouvoit également bien deux propoſitions contradictoires, & déterminoit les eſprits en faveur de l'une & de l'autre, ou plutôt leur perſuadoit une choſe impoſſible ; c'eſt qu'elles étoient toutes deux vraies.

On peut regarder cette Académie comme la dernière ; car il ne faut pas compter les deux Académies que voulurent fonder *Philon* de Laviſſe & *Antiochus*, ſon élève, parce que ces Philoſophes n'avoient aucune doctrine aſſez remarquable pour les caractériſer ; mais il arriva une révolution à la Philoſophie qui en changea déſormais & le fond & la forme.

Le célèbre *Ariſtote*, diſciple

de *Platon*, doué d'un génie supérieur à celui de tous les Philosophes de l'antiquité, embrassa avec ardeur toutes les connoissances humaines, & après les avoir cultivées avec un égal succès, il forma une nouvelle philosophie qui mérita l'estime des doctes, & qui se soutint jusqu'à la renaissance des lettres. Il découvrit les principales sources de l'art de raisonner; perça le fond des pensées des hommes; lia ces pensées les unes aux autres, les ramena à un point fixe; & enfin voulut connoître & fixer les bornes de l'entendement humain.

Cette entreprise étoit trop hardie, & ses succès étoient trop beaux pour n'être pas ad-

mirés. *Ariſtote* porta la même lumière dans la ſcience des choſes naturelles ; & s'il n'y fit pas les mêmes progrès, il n'en eut pas moins la gloire d'avoir voulu expliquer le premier tous les phénomènes de la nature.

Toutes les ames ſenſibles regardèrent *Ariſtote* comme un prodige. On l'appelloit l'eſprit, l'intelligence par excellence.

Cependant des prêtres (c'étoit les prêtres de Cérès) jaloux de ſa ſupériorité, & animés par un ſentiment qu'ils ne devoient pas connoître, je veux dire l'orgueil, ſuſcitèrent des perſécutions à ce grand homme, & l'obligèrent à ſe retirer à Chalcis.

En quittant Athènes où il

enseignoit sa Philosophie, *Aristote* nomma *Théophraste* pour son successeur, & lui légua ses manuscrits. Ce Philosophe né affable & obligeant, sut se concilier l'amitié de tout le monde. Il avoit une éloquence douce & aimable, dont il faisoit surtout usage pour faire valoir le mérite.

Cette manière d'enseigner la Philosophie auroit dû faire beaucoup de prosélites ; mais si les prêtres, honteux de la conduite qu'ils avoient tenue envers *Aristote*, gardèrent le silence, les rhéteurs & les pédans ne virent point de bon œil cet ascendant que les Philosophes s'étoient acquis ainsi sur l'esprit du peuple. Ils obtinrent de *Sopho-*

cle, fils d'*Amphiclide*, une loi qui défendoit à tous les Philoſophes d'enſeigner publiquement, ſans une permiſſion expreſſe du ſénat, & qui portoit la peine de mort contre tous ceux qui n'obéiroient point à cette loi.

Les Philoſophes, indignés de ce procédé, ſortirent tous d'Athènes. Leurs ennemis s'applaudiſſoient de leur triomphe; mais un diſciple d'*Ariſtote*, nommé *Philon*, rabattit cette gloire, en faiſant l'apologie des Philoſophes. *Démocharès*, parent de *Démoſthène*, attaqua cette apologie, & fit une critique ſi amère, ſi fauſſe & ſi indécente de la conduite des Philoſophes vivans, que le peuple

en fut indigné. Il abolit la loi de *Sophocle*, & le condamna lui-même à une amende de cinq cens talens.

Les Philosophes furent donc invités à ramener la raison & le savoir à Athènes, & ils se rendirent à cette invitation. *Théophraste* étoit mort, & cette perte avoit fait une grande plaie à la philosophie. *Démétrius, Strabon, Lycon, Ariston, Cribolaüs & Diodore*, tâchèrent de reprendre le fil des études, mais ils s'égarèrent dans leurs travaux. *Strabon* fut le seul qui eut assez de sagacité pour former une nouvelle doctrine philosophique. Il établit d'abord que la nature étoit Dieu; & en second lieu, il dit que la nature étoit

une force répandue par-tout, qui vivifie la matière, & qui produit tous les êtres. Il alla même plus loin, & avança hardiment qu'un être intelligent n'avoit pû créer le monde, & qu'il ne peut pas le gouverner.

Strabon n'eut point de diſciples. Une nouvelle ſecte de Philoſophes ſe forma par les ſoins de *Xénophane*. Cette ſecte ne fut pas d'abord conſidérable; mais elle le devint dans la ſuite. Son fondateur compoſa des poëmes, dans leſquels il expoſa ſes penſées philoſophiques. Il diſoit que dans la vie il y a plus de maux que de biens, plus de chagrins que de plaiſirs. Il ſoutenoit encore qu'il n'y a point de mouve-

ment ; que rien ne vit, ne croît ni ne meurt, & que les changemens que nous voyons sont de pures apparences, des illusions grossières.

Parménide & *Mélissus*, disciples de ce Philosophe, furent très-empressés à faire valoir ces paradoxes. A la doctrine de son maître, *Parménide* ajouta un système métaphysique sur les idées. Il prétendit que nous ne sommes pas les maîtres de créer nos idées ; que la première de toutes les idées est le beau & le bon, c'est-à-dire Dieu même, & que toutes nos idées dérivent de celle-là.

A l'égard de *Mélissus*, son sentiment étoit que toutes choses sont une, qu'elles sont im-

mobiles, & qu'on ne pourra jamais les comprendre. Cela n'étoit ni beau ni neuf. Cependant *Méliſſus* eut la gloire de former *Zénon* d'Elée, qui enchérit beaucoup ſur la doctrine de *Xénophane.* Il s'attacha à prouver qu'il n'y a point de mouvement, & nia qu'il y eût même des apparences & des illuſions, parce que, ſelon lui, il n'y a rien du tout.

Il falloit avoir l'eſprit de *Zénon* pour dire des choſes ſi abſurdes, ſans paſſer pour fou; mais ce Philoſophe parloit ſi bien qu'on l'écoutoit avec plaiſir. Néanmoins ſes diſciples ayant examiné de ſang froid cette ſuite d'opinions bizarres, la regardèrent comme une débauche d'eſprit, & l'aban-

donnèrent entièrement. Ainsi finit la secte de *Xénophane*, appellée secte *Eléatique*.

Leucipe, disciple de *Zénon*, fut le principal auteur de cette désertion. Méprisant ces subtilités scholastiques, il s'attacha à une étude particulière plus solide. Il voulut expliquer la construction de l'univers, & crut qu'il étoit composé de vuide & d'atomes.

Démocrite adopta ce systême; mais il ajouta que ces atomes en se mouvant sans-cesse dans un vuide infini, devoient faire plusieurs mondes. Ce Philosophe n'avançoit pas cela si positivement, qu'il ne laissât à chacun la liberté de le croire ou de ne le pas croire. Lui se mocquoit

de tout, & ne prenoit jamais les choſes qu'en riant, bien diſférent d'*Héraclite*, qui ne ceſſoit de verſer des larmes.

Ce Philoſophe n'en cherchoit pas moins la cauſe des effets de la nature. Quoiqu'il déplorât la condition des hommes, il travailloit cependant à les éclairer. Il vouloit que le feu fût le principe de toutes choſes, & diſoit que le monde eſt fini, & que le même feu, qui lui a donné naiſſance, le détruira inſenſiblement.

Héraclite ne laiſſa point de diſciples, parce que les hommes aiment mieux rire que pleurer. Par cette raiſon, *Démocrite* eut des partiſans de ſa doctrine. *Epicure* fut un de ſes plus

zélés défenseurs. Il trouva l'idée des atomes si belle, qu'il crut qu'avec ces petits corps on pouvoit expliquer tous les effets de la nature. Il les divisa par classes; leur assigna des fonctions différentes, & forma ainsi un systême lié, suivi & raisonné, qui a eu des admirateurs éclairés.

Les autres disciples de *Démocrite* sont *Protagoras*, *Anaxarque* & *Pyrrhon*. Le premier avoit été crocheteur, & il s'étoit acquis l'estime de *Démocrite*, par l'art avec lequel il avoit lié les faix de bois qu'il portoit. *Anaxarque* fut assasiné sur un grand chemin; & *Pyrrhon* s'attacha sur-tout à prouver que la nature intérieure des choses nous est absolument cachée. Ce Philo-

ſophe ſe mettoit au-deſſus des honneurs & des injures. L'eſtime des hommes, diſoit-il, ne vaut pas mieux que leur mépris, & leur amitié n'eſt pas plus à deſirer que leur haine. Son grand principe étoit de douter de tout.

Pyrrhon eut peu de diſciples. Un génie hardi établit une école, dans laquelle il annonça une doctrine qui conduiſoit à la véritable ſageſſe, & qui entraîna tout le monde. *Zénon*, de Chypre prétendit que toute la philoſophie conſiſte à ſe roidir contre les charmes de la volupté, à ne point reconnoître de maux dans ce monde, ni phyſiques ni moraux, & à nier que la douleur même ſoit un mal. Il ne

connoiſſoit de mal que le vice, & de bien que la vertu.

Quoique ce ſyſtême ne pût s'accorder avec la conſtitution de l'homme, l'idée en parut ſi noble & ſi ſublime, que le peuple y applaudit. L'école de *Zenon*, ou comme on l'appelloit le portique, & connue depuis ſous le nom d'école *Stoïcienne*, fut très-fréquentée juſqu'à la mort de ce Philoſophe ; mais les ſciences ayant paſſé de la Grèce à Alexandrie, les ſavans ſe diſperſèrent. Les *Ptolomées*, qui s'emparèrent de la royauté après la mort d'*Alexandre* le Grand, firent d'Alexandrie la capitale de leur empire ; y formèrent une Académie & une bibliothéque, &

n'oublièrent rien pour y attirer les Savans de toutes les nations.

Ces Souverains leur offrirent tous les secours qu'ils pouvoient desirer. Par leurs soins & leurs recherches la bibliothèque se trouva insensiblement composée de sept cens cinquante mille volumes. Les Egyptiens la nommoient le trésor des remédes de l'ame. En effet, le but de toutes les sciences est de guérir les maladies de l'ame, en la ramenant toujours aux principes naturels.

Les Alexandrins regardoient la gloire de l'esprit, comme la seule qui dût illustrer une nation, & qui pût la rendre heureuse. Cet amour de la gloire étoit même si grand chez eux,

qu'ils envioient jusqu'à celle des Grecs. Une noble émulation se seroit emparée de tous les esprits du monde, si les Romains n'y eussent mis obstacle. Ces peuples croyant que la véritable félicité consiste à se rendre formidable au-dehors, & à être bien unis au-dedans par des loix sévères, jugèrent que les sciences étoient inutiles à ce plan de politique. Aveuglés par l'ignorance & par cette fausse opinion de la grandeur & du bien être, M. *Pomponius*, prêteur, représenta au sénat, au nom de la nation, que les Philosophes étoient des gens inutiles & pernicieux qu'il falloit chasser de Rome.

Le sénat eut égard à ses rai-

ſons, & rendit un décret qui ordonnoit à tous les Philoſophes, à tous ceux qui cultivoient les ſciences, de ſortir de leur ville. Les Romains chaſſèrent auſſi les médecins peu de tems après, & dépourvus de tous ſecours pour l'ame & pour le corps, ils ſe trouvèrent bientôt en proie à toutes ſortes de maux.

Quand on lit avec attention l'hiſtoire Romaine, on ne voit parmi les Romains, que troubles, inquiétudes, meurtres, ſéditions. La témérité & l'injuſtice étoient leurs forces, & leur ambition le motif de leurs entrepriſes. « Ces Pilleurs de » l'univers (diſoit un prince de la grande-Bretagne, que Céſar avoit attaqué) « après avoir ra-

» vagé toute la terre, viennent
» maintenant écumer la mer :
» ils ſont avares quand leur en-
» nemi eſt riche, ambitieux
» quand il eſt pauvre. L'Orient
» & l'Occident ne ſuffiſent pas
» à leur ambition ; ils veulent
» être les maîtres des pays fer-
» tiles, & de ceux qui ne le ſont
» pas. Tuer des hommes, c'eſt
» les vaincre. Piller & envahir
» des royaumes, ſous de faux
» prétextes, c'eſt les conquérir.
» Telle eſt leur politique ; &
» après avoir bouleverſé & fait
» de l'univers une affreuſe ſo-
» litude, ils ſe vantent d'avoir
» mis par tout la paix (*a*).

(*a*) *De l'eſprit & de la vertu des Romains*, dans *l'Anonimiana, ou les mélanges de poéſie, d'éloquence ou d'érudition*, page 49.

Cette politique ne pouvoit pas être aſſurément celle des Sages ; auſſi le lien qui formoit l'union des Romains, étoit plutôt celui de la néceſſité, que le lien de la ſimpathie des humeurs. Il falloit oppoſer à une haine générale, des forces unies, à l'animoſité de toute la terre, beaucoup de valeur, à la jalouſie des autres peuples, une conſtance opiniâtre. Il falloit vaincre, ſi l'on ne vouloit être vaincu, ou conſerver ſa vie aux dépens de celle des autres, ou ſe réſoudre à la perdre honteuſement par ſa lâcheté (*a*).

Telle étoit la condition des Romains. Il parut cependant

(*a*) *Ubi ſupra*, page 50.

de grands hommes parmi eux. Lorsque *Auguste* fut maître de l'Empire, il voulut rendre sa cour polie & spirituelle. Il accueillit & récompensa les beaux esprits. Il fit bâtir un temple à *Appollon*, & l'orna d'une bibliothèque magnifique. A l'égard de la philosophie, il adopta celle d'*Epicure*, parce qu'il la croyoit la plus capable d'adoucir les mœurs des Romains.

Tout annonçoit le calme & la paix ; mais *Néron* gâta ce beau commencement. Il forma le projet d'étouffer toute la vertu qui restoit sur la terre, pour me servir de l'expression de *Tacite*, & de montrer que si les autres empereurs avoient eu le pouvoir de faire mourir des hommes mé-

chants, il auroit celui de faire mourir les hommes vertueux. Il commença par les Philoſophes, & finit par les honnêtes gens.

Les premiers revinrent après la mort de *Néron*, & parurent dans Rome avec un air de hauteur & de ſupériorité, qui offenſa l'empereur *Veſpaſien.* Ils refuſoient de ſe lever lorſqu'ils le rencontroient aux promenades & aux ſpectacles : auſſi *Veſpaſien*, jaloux de ſon autorité, éloigna les Philoſophes de Rome.

Titus les rappella. Comme il étoit bienfaiſant, les Philoſophes trouvèrent un accès facile auprès de ſa perſonne. Il converſoit & s'inſtruiſoit volontiers avec eux. Il aimoit même qu'on

lui dît la vérité ; & c'étoit le moyen de s'attacher des Sages qui n'eftiment que la vérité dans ce monde. *Appollonius* de Thiane lui rappelloit fur-tout fes devoirs, & *Titus* l'écoutoit avec complaifance.

Cet Empereur eut pour fucceffeur *Domitien*, fon frère. Auffi méchant ou corrompu dans fes mœurs, que *Titus* avoit été bon & réglé dans les fiennes, *Domitien* fut offufqué du mérite des Philofophes & des louanges qu'on ne ceffoit de leur donner. Il leur chercha querelle, & les exila de Rome. Ils fe retirèrent tous dans les Gaules & en Efpagne, & n'emportèrent avec eux que les ouvrages de *Platon*. Parmi

ces Philosophes on trouve *Epictete*, qui soutint ses malheurs avec un courage inflexible.

Il y avoit lieu de croire qu'on ne verroit plus dans Rome des Savans, ou des gens d'esprit; mais l'empereur *Adrien*, qui étoit fort amoureux des choses où il y avoit de l'éclat & de la réputation à acquérir, voulut rétablir les sciences dans la capitale de son empire : il desira même passer pour Philosophe, mais il n'en eut que la volonté. Son gendre & son successeur fut plus heureux que lui dans ce projet.

Doué des plus heureuses dispositions, & formé par d'excellens maîtres, ce successeur si connu sous le nom de *Marc-Aulere Antonin*, devint vérita-

blement Philosophe; mais il perdit peu à peu ses bonnes qualités, par la confiance qu'il eut aux avis d'une espèce de Philosophe, appellé *Aunuphis*. C'étoit un charlatan qui engagea *Marc-Aulere* dans la superstition. La magie devint à la mode, & comme ceux qui se disoient magiciens passoient pour des Savans, cette manie rendit peu à peu les sciences odieuses.

Les Philosophes ne goûtèrent point cet alliage. En vain voulurent-ils opposer la raison à la superstition, la vérité à l'erreur, les esprits étoient trop prévenus pour qu'on les écoutât : il fallut céder au tems & aux circonstances.

Plusieurs années s'écoulèrent

dans cet aveuglement général, juſqu'à ce qu'un Philoſophe d'Alexandrie vint déſiller les yeux de tout le peuple de Rome. Il ſe nommoit *Plotin.* Après avoir paſſé onze ans de ſuite à l'étude, ſans ſe permettre ni aucune diſtraction, ni aucun plaiſir, & s'être dérobé au commerce des hommes juſqu'à l'âge de quarante ans, il ſe rendit à Rome, & y établit une école de philoſophie. Sa préſence d'eſprit, la ſimplicité de ſes mœurs & de ſa doctrine lui attirèrent un grand nombre de diſciples. Il obtint même de l'empereur *Galien* la permiſſion de rebâtir une petite ville de la Campanie pour la peupler de Philoſophes, & y réaliſer le

projet de la république que *Platon* a imaginée. Le fond de la doctrine de *Plotin* étoit que le monde a une ame, laquelle nourrit & vivifie toute la nature.

Ce Philosophe forma *Porphyre*, qui se montra d'abord digne de lui par la vivacité de son esprit, mais qui se rendit dans la suite indigne de la qualité de Philosophe, en s'adonnant à la magie. Il composa même un poëme sur cet art, lequel parut fort beau à ceux qui se donnoient pour sorciers. Il étoit intitulé : *Des Noms sacrés*. Le but de cet ouvrage étoit d'établir & de prouver la communication de l'ame avec les génies.

C'étoit le goût du tems de mêler les génies avec les

hommes. Pour s'y conformer ſans doute, *Jamblique* compoſa une théologie myſtérieuſe fondée ſur les beſoins que les hommes ont des génies. Ce traité, quoique ridicule, procura cependant des diſciples à ce Philoſophe. Tels furent *Sopatre*, *Euſtache*, *Théodore*, &c. qui obſcurcirent la Philoſophie, au lieu d'ajoûter à ſes progrès. Des Barbares s'étant enſuite répandus dans l'Italie & dans les Gaules, y étoufferent le goût des ſciences & des arts. Dès la fin du cinquiéme ſiécle & au commencement du ſixième, il n'y avoit preſque plus dans l'Europe aucune trace de ſcience & de vertu. Mais ſous le règne de *Théodoſe* le jeune, *Hermeas*

&*Proclus*, établirent à Athènes une nouvelle école de Philosophie.

Proclus, après avoir fait une étude très-approfondie de la Philosophie, prétendit qu'*Orphée*, *Pythagore* & *Platon* avoient eu les mêmes idées, & que leur doctrine étoit semblable. Ses disciples crurent qu'en étudiant *Platon*, cette étude tenoit lieu de toutes les autres. Ils s'attachèrent à ce Philosophe, & tâchèrent de l'étendre & de l'expliquer.

Les autres Philosophes, que forma l'école d'Athènes, préférèrent *Aristote* à *Platon* & le commentèrent. Mais ces études furent interrompues par deux empereurs fanatiques, nommés

Léon l'Iſaurique, & *Conſtantin Copronyme.* Ces Souverains ayant voulu détruire l'idolâtrie, brisèrent les images & firent une guerre ouverte à ceux qui s'opposèrent à leur action : les Philoſophes furent enveloppés dans ce carnage, ſans qu'on en ſache la raiſon. Pluſieurs d'entr'eux furent même aſſaſſinés de leur propre main. Ils brûlèrent les livres, les ſtatues & les portraits des Philoſophes anciens, avec celui à qui la garde en étoit confiée. Les autres empereurs iconoclaſtes firent le même ravage.

Un déſordre ſi grand ne pouvoit avoir une longue durée. La paix vint enfin finir les allarmes & les perſécutions. Le

patriarche *Photius* voulut faire renaître les études en Orient. *Léon VI.* mérita le titre de Philosophe par l'acceuil qu'il fit aux Philosophes. Les Turcs même desirèrent voir fleurir les sciences dans leur empire ; mais tous ces efforts ne furent que des actes de bonne volonté.

Sans méthode & sans guide, il étoit impossible qu'on pût faire des progrès dans la philosophie. Tous ceux qui la cultivoient, avoient bien assez de sagacité pour en étudier quelques parties ; mais il leur manquoit la force d'esprit nécessaire pour former un plan d'étude, un systême ou corps de science. Ce ne pouvoit être que l'ouvrage d'un grand génie

C'eſt ce que reconnurent les Arabes ; & comme ils ne ſe ſentirent point aſſez éclairés pour l'entreprendre, ils prirent *Ariſtote* pour guide. Les plus habiles d'entr'eux le commentèrent. Et ce fut là déſormais le travail des Philoſophes, juſqu'à la renaiſſance des lettres. Un religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs, chercha bien à frayer une route nouvelle aux Philoſophes du tems, mais il ne fut pas écouté. Cet illuſtre perſonnage, ſi connu ſous le nom de *Roger Bacon*, fit pourtant de très-belles découvertes, & compoſa des ouvrages admirables, qu'on n'apprécia point. Il falloit que le voile de la prévention, en faveur *d'Ariſtote*,

fût déchiré, pour connoître le prix de ses ouvrages, & cet heureux événement arriva dans le quatorzième siècle, cent ans après *Roger Bacon.*

Tel est en abrégé toute l'histoire de la Philosophie ancienne. On ne lit point dans cette histoire le nom de ces Philosophes qui ont cultivé les mathématiques, parce que les mathématiciens ne formant point de systêmes, n'ont pu être compris dans une secte de Philosophes. Ces hommes estimables doivent cependant tenir un rang parmi les Sages, & méritent d'autant mieux d'avoir une place distinguée dans l'histoire de la philosophie, que rien ne fait plus d'honneur à

l'eſprit humain que la découverte des ſciences exactes.

Tels ſont *Pytheas*, de Provence, qui s'attacha uniquement à l'aſtronomie; *Euclide*, qui raſſembla toutes les vérités de géométrie que les Philoſophes avoient découvertes, & en compoſa des élémens de géométrie; *Archimède*, qu'on regarde avec raiſon comme le reſtaurateur des ſciences exactes, qui fit beaucoup de découvertes dans ces ſciences, & jetta les fondemens de toutes celles qu'on pourroit faire dans la ſuite; *Araſtotène*, qui cultiva avec le plus heureux ſuccès la géométrie & l'aſtronomie; *Appollonius*, qui découvrit la théorie des ſections coniques;

Hypparque & *Ptolomée*, qui ſont les deux plus grands aſtronomes de l'antiquité; *Diophante*, qui inventa l'algèbre; *Albert* le Grand, qui fut grand méchanicien; & enfin *Purbach* & *Régiomontan*, qui enrichirent l'aſtronomie de très-belles découvertes.

Ce feront ſans doute des riches tableaux, que ceux qui offriront les travaux de tous ces grands hommes de l'antiquité; mais il ne faut pas s'attendre d'y trouver le germe ou le principe de toutes les découvertes qu'on doit aux Philoſophes modernes, comme on l'a avancé depuis peu, dans un ouvrage où l'on démontre (c'eſt-à-dire où l'on prétend démontrer) " que nos plus célèbres Philoſophes ont pui-

„ ſé la plupart de nos con-
„ noiſſances dans les ouvrages
„ des Anciens. Car quoiqu'on
„ ait écrit dans cet ouvrage qu'il
„ n'eſt preſque pas des décou-
„ vertes attribuées aux Moder-
„ nes, qui n'ait été non-ſeule-
„ ment connue, mais même ap-
„ puyée par de ſolides raiſon-
„ nemens des Anciens „, il n'eſt pas moins certain que les anciens Philoſophes n'ont excellé que dans la morale; qu'ils connoiſſoient à peine la phyſique; qu'on ne leur doit que la géométrie élémentaire, & les premiers principes de la géométrie compoſée, & qu'on a beaucoup ajouté à leurs découvertes ſur l'aſtronomie & ſur la méchanique. *Platon*, ſurnommé le Divin, a

noyé le monde dans ses idées, comme *Aristote*, son disciple & son rival, a noyé les sciences dans les termes.

Si quelque chose fait véritablement honneur aux Philosophes de l'antiquité, c'est d'avoir nourri dans leur cœur des sentimens de probité, sans l'aliment des espérances & des craintes, comme le remarque fort bien le traducteur des *Vies* de *Diogène* de Laërce, dans le discours qui est à la tête de sa traduction. " Il falloit, ajoute „ ce traducteur, qu'ils fussent „ bien élevés par leur manière „ de penser & de sentir, pour „ n'envisager dans tout ce qu'ils „ faisoient, que l'esprit d'or- „ dre, ou la raison. Vertueux

„ par réflexions, ils n'étoient
„ point ſoumis à ces alternati-
„ ves de bien & de mal, où
„ flotte ſans-ceſſe l'homme de
„ paſſions, à ces viciſſitu-
„ des continuelles qui caracté-
„ riſent les vertus de tem-
„ pérament. Enchaînés une
„ fois au char de la vertu, on
„ ne les voyoit point immoler
„ au vice. Libres des chaînes
„ que la ſuperſtition étend de
„ plus en plus, ils ſuivoient en
„ tout la douce impulſion de la
„ raiſon; agiſſoient conſtam-
„ ment, & d'une manière uni-
„ forme, & faiſoient reſpecter
„ dans toutes leurs actions la
„ dignité de la nature humai-
„ ne.... La raiſon qui régloit
„ toutes leurs actions, donnoit

„ à leurs vertus une eſpèce d'im-
„ mobilité : en un mot les ſen-
„ timens de probité entroient
„ autant dans leur conſtitution
„ que les lumières de l'eſprit „.

Voilà véritablement en quoi conſiſtoit le mérite des Philoſophes anciens, & l'avantage qu'ils ont ſur les Philoſophes modernes ; mais ſoutenir que
“ les grandes vérités de ſyſtème
„ reçues avec tant d'applaudiſſe-
„ mens depuis deux ſiecles,
„ avoient été déja connues &
„ enſeignées par *Pythagore*,
„ *Ariſtote* & *Plutarque*, & que
„ nous devons penſer qu'ils ſa-
„ voient démontrer ces mêmes
„ vérités, quoique les raiſon-
„ nemens ſur leſquels une par-
„ tie de leurs démonſtrations

„ étoient fondées ne ſoient pas
„ parvenus juſqu'à nous », c'eſt
écrire au haſard & ſans connoiſ-
ſance de cauſe.

Il faut être bien étranger
dans la métaphyſique, pour
penſer que la métaphyſique
de *Locke*, & celle de *Malle-
branche* reſſemblent à celle d'*A-
riſtote*; bien neuf en géométrie
pour croire que " les problêmes
„ les plus difficiles dans cette
„ ſcience ont été réſolus par
„ *Thalès*, *Pythagore*, *Platon*,
„ *Archimède*, *Appollonius*„ qui
ne connoiſſoient ni l'algèbre,
ni la géométrie tranſcendente;
bien peu connoiſſeur en mé-
chanique, pour comparer les
principes de méchanique des
anciens Philoſophes à la théo-

rie qu'en ont donné les Philosophes de nos jours ; enfin fort mal instruit de l'astronomie & de la physique, pour ignorer que les Anciens n'avoient point d'instrumens pour observer les astres ; qu'ils ne connoissoient point le télescope, qui a fait voir un ciel nouveau, & qu'avant la physique expérimentale que les Philosophes modernes ont inventée, la physique étoit une science de mots.

Parce qu'on trouve quelques idées dans les ouvrages des anciens Philosophes, dont les Philosophes modernes ont fait usage, il ne faut pas pour cela crier au vol, au plagiat. Qu'importe, a-t-on déja dit, à la

gloire de *Nevvton*, qu'*Empédocle* ait eu quelques idées informes du ſyſtême de la gravitation, quand ces idées ont été dénuées des preuves néceſſaires pour l'appuyer? Qu'importe à l'honneur de *Copernic* que quelques anciens Philoſophes aient cru le mouvement de la terre, ſi les preuves qu'ils en donnoient n'ont pas été ſuffiſantes pour empêcher le grand nombre de croire le mouvement du ſoleil?

Au reſte, c'eſt une vieille querelle que les gens peu inſtruits font aux Philoſophes du jour. *Ciceron* s'en plaignoit dans ſon tems. La malignité des hommes, dit-il, fait qu'ils prodiguent les louanges aux anciens, à qui ils ne portent point

d'envie, afin d'obscurcir la gloire des modernes, dont ils sont jaloux (*a*). L'antiquité des premiers hommes ne leur a pas donné un degré d'excellence qu'ils n'avoient point ; mais le grand éloignement qu'il y a entre eux & nous peut nous les faire paroître plus grands qu'ils ne sont, & leur donner un lustre, qu'ils n'auroient pas, si nous étions leurs contemporains. L'on juge plus avantageusement des choses qu'on ne voit pas, dit *Tacite*, que de celles qui sont présentes : *Majora credimus de absentibus*.

„ L'antiquité a encore cela

(*a*) *Vitio malignitati humanæ vestra semper in laude, præsentia in fastidio.*

„ de particulier, dit l'auteur „ anonyme d'une *Diſſertation* „ *ſur Corneille Tacite*, qu'elle „ reſſemble à ces verres d'op- „ tique, qui réuniſſent les ob- „ jets. Nous voyons dans le paſſé „ les choſes éloignées les unes „ des autres, comme ſi elles „ étoient toutes du même tems; „ & c'eſt ce qui nous rend ſi „ recommandables : un ſiecle „ entre elles n'y fait pas une aſ- „ ſez grande différence pour „ les diſtinguer (*a*) „.

Diſons donc avec *Tacite*, que toutes les bonnes & grandes choſes n'ont pas été faites par les anciens, & qu'il s'en fait encore

(*a*) *Anonimiana, ou mêlanges de poëſie, d'éloquence & d'érudition*, page 63.

de notre tems, qui méritent tous nos éloges, & d'être imitées par la postérité : *Nec omnia apud priores meliora, sed nostra quoque ætas multa laudis & artium imitanda posteris* (*a*).

Je l'ai dit : la morale est la science que les Philosophes anciens ont particulièrement cultivée, parce qu'elle est la Philosophie proprement dite ; ils sont presque tous moralistes. On trouve très-peu de métaphyciens, de dialecticiens ou logiciens chez eux, & on compte encore moins de mathématiciens & de physiciens : aussi la classe des moralistes composera plusieurs volumes dans cette Hist-

(*a*) *Tacit. Ann.* 3.

toire des Philoſophes anciens, au lieu que celle des mathématiciens & des phyſiciens en formera à peine un. Je dis *Claſſe*, car je diviſe les anciens Philoſophes par claſſes, comme j'ai diviſé les Philoſophes modernes.

Ce n'eſt pas-là la marche qu'ont ſuivi les Hiſtoriens de la philoſophie. Ils ont écrit l'hiſtoire des anciens Philoſophes, ſuivant l'ordre chronologique, ſans avoir égard ni au caractère particulier de chaque Philoſophe, ni à ſa qualité diſtinctive; mais je crois avoir démontré le vice de cette méthode dans la préface du premier volume de l'hiſtoire des Philoſophes modernes. Auſſi quoiqu'on ait compoſé plusieurs hiſ-

Diogène Laërce, dit l'auteur de l'histoire critique de la Philosophie (*a*), est un guide infidèle & assez sujet à s'égarer. Il a souvent peu d'exactitude & de discernement; mais on le respecte encore, parce qu'il est presque le seul guide que nous ayons pour l'histoire des Philosophes Grecs. Il seroit à souhaiter que nous en eussions un semblable pour l'histoire des Philosophes qui ont succédé aux Grecs, jusqu'à la renaissance de la Philosophie; mais on n'a là-dessus que des mémoires, & quelques vies particulières.

Une infinité d'auteurs ont

(*a*) Tome III, page 107, dernière édition.

néanmoins écrit ſur les anciens Philoſophes, de façon que du nom de ces Auteurs & de la liſte de leurs ouvrages, un Allemand, nommé *Jean Jonſius*, a formé un livre conſidérable qui a été depuis augmenté par un autre Allemand, & publié en 1516 ſous ce titre: *De ſcriptoribus hiſtoriæ Philoſophicæ.*

Si on joint aux écrits des auteurs mentionnés dans ce recueil, les ouvrages de *Stanley*, *Deſlandes*, *Brucker*, & les mémoires ſur les anciens Philoſophes, répandus dans ceux de l'Academie Royale des Inſcriptions, on aura des ſources abondantes pour compoſer une hiſtoire complette des Philoſophes.

C'est l'ouvrage que j'annonce aujourd'hui au public, & dont je publie le premier volume. J'ose dire que cet ouvrage manquoit à la Littérature, & par conséquent à l'instruction des hommes; mais je ne sais si je dois me flatter de les satisfaire à cet égard.

Les recherches que j'ai faites sur l'histoire des Philosophes sont immenses: elles sont le fruit d'une vie très-laborieuse & très-retirée.

Je puis donc me flatter que le lecteur n'attribuera pas à négligence, si l'histoire de quelques Philosophes, compris dans ce volume, n'est pas aussi remplie que je le désirerois. Les mémoires sur la vie des pre-

miers Philoſophes ſont peu inſtructifs ; & puis pluſieurs de ces hommes diſtingués ont eu le titre de Sages ſans en avoir le mérite ni les qualités, ſans avoir rien produit d'intéreſſant. C'étoient des hommes fort éclairés pour le temps, des clairs-voyans parmi un peuple d'aveugles ; en un mot des perſonnages qui paroiſſoient grands, parce qu'on étoit alors fort petit.

A l'égard des portraits de ces Philoſophes & de ceux qui entreront dans cet ouvrage, ils ont été deſſinés & gravés d'après les monumens les plus autentiques. C'eſt ce que je crois devoir aſſurer : j'ajouterai même que j'ai examiné ces monumens avec la plus grande

attention, & que je ne les ai adoptés qu'après y avoir été autorisé par les raisons les plus fortes & les témoignages les plus respectables. Enfin je n'ai rien oublié pour que cet ouvrage soit véritablement utile & agréable au public.

Aucun n'est peut être plus propre à son instruction que celui-ci. Les maximes des anciens Philosophes, & surtout leur conduite & leur vie, respirent la vertu la plus pure & la plus aimable. Ils prêchent encore plus par l'exemple que par les préceptes. Ce sont de véritables Sages qui pratiquent la belle morale qu'ils enseignent. La régularité de leur conduite prouve l'excellence

de leur doctrine, & cette façon d'instruire les hommes est sans doute la plus efficace.

Il y a donc lieu d'espérer que la lecture de leur histoire pourra contribuer au bonheur des humains, en éclairant & l'esprit & le cœur, parce qu'elle fera connoître le prix du savoir & du mérite, & qu'elle rendra enfin odieux cet esprit d'intérêt & de mensonge qui règne tant aujourd'hui parmi les hommes.

Chaque siècle a des vertus & des vices qui lui sont particuliers, dit *Cicéron*, & qui n'appartiennent qu'aux personnes qui vivent dans ce siècle. C'est la tâche que doivent s'imposer ceux qui travaillent pour

les instruire, de décrier ces vices, de leur déclarer une guerre cruelle, & de ne pas épargner même ceux qui les mettent en crédit.

Dans tous les temps & dans toutes les villes bien policées, on a estimé ces esprits privilégiés qui ont eu assez de lumières pour connoître la vérité, & de courage pour la dire. On leur a même accordé des honneurs & des récompenses. Car, quelqu'estimable que soit la vertu par elle-même, son nom seul & ses charmes ne suffisent pas pour engager les hommes à la suivre. Aussi chez les Grecs & dans les beaux jours de la république Romaine, on honoroit d'acclamations les

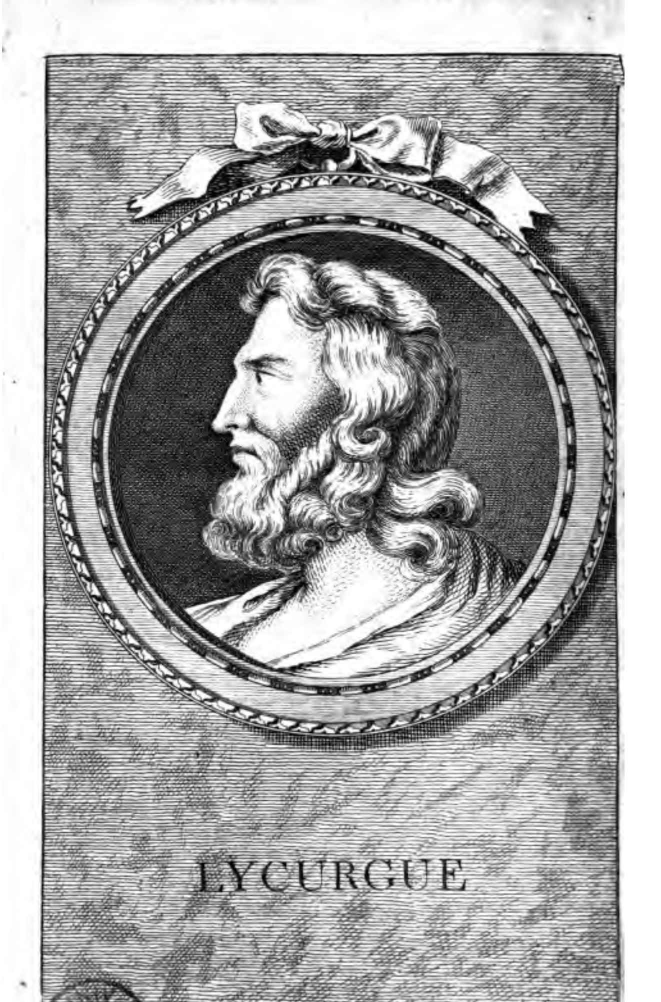
auteurs qui récitoient en public leurs ouvrages. Les lectures ou déclamations ſe faiſoient avec grand appareil dans des lieux publics, comme dans le Capitole, dans les Temples & dans l'Athénée, qui étoit une eſpèce d'Académie, ou dans les hôtels des grands ſeigneurs : elles convenoient aux ſujets & aux perſonnes : il y en avoit de particulières pour les Philoſophes, pour les hiſtoriens, & pour les poëtes.

Afin d'exciter encore une plus vive émulation, & honorer davantage les gens de mérite, on leur prodiguoit les noms des Dieux (*a*). Le but de

(*a*) *Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Inſcript.* Tom. XIII. page 118.

ces hommages, étoit d'élever l'ame des hommes, de leur faire naître de grandes idées, de leur dévoiler leurs devoirs, & de leur inspirer sur-tout l'amour de la justice. Rien ne ressemble plus à Dieu, selon *Socrate*, qu'un homme juste; c'est de-là que dépend sa dignité ou son avilissement: c'est ce qui fait qu'un homme est homme. Disons donc avec ce grand Philosophe, que connoître ce principe est la vraie sagesse, & que l'ignorer c'est folie & méchanceté manifeste.

HISTOIRE


LYCURGUE
Mlle Reydellet del
Boussent Sc.



HISTOIRE

DES

ANCIENS PHILOSOPHES.

MÉTAPHYSICIENS, MORALISTES ET LÉGISLATEURS.

LYCURGUE *.

LE premier âge de la Philoſophie commence au déluge. Les deſcendans de *Noé*, qui voulurent s'inſtruire,

* *Les vies des hommes Illuſtres de Plutarque traduites en françois, avec des remarques hiſtoriques & critiques*, par *M. Dacier*, tom. I. *Dictionnaire de Bayle*, art. *Lycurgue*. *Hiſtoire & Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres*, tomes I, V, VII, & XII, &c.

abandonnés à eux-mêmes, & n'ayant point de guide pour diriger leurs travaux, ſuivoient leurs propres penſées ſans les lier les unes aux autres pour faire une chaîne de connoiſſances. Après avoir été long-tems diſperſés & errants ſur la ſurface de la terre, ils ſe réunirent enfin en corps de nation & ſous la forme de gouvernement. Il falloit pour ſe maintenir dans cette réunion, établir des loix; & les hommes les plus intelligens s'érigèrent en légiſlateurs. Les uns formèrent de grands ſyſtêmes, où ils faiſoient entrer l'étude de la nature & le culte de la Divinité, & les repréſentoient ſous différentes fables. Les autres s'attachèrent à découvrir les principes des ſciences & des arts.

Ce fut là ſur-tout l'occupation des Egyptiens, qui devinrent par ce moyen les hommes les plus eſtimables de l'Univers. *Moyſe* puiſa chez eux les belles connoiſſances dont il fit un ſi digne uſage dans la conduite du peuple de Dieu, & ils eurent ainſi la gloire d'avoir élevé le premier légiſlateur.

Tout le monde connoît les loix de

ce grand perſonnage, qu'il reçut de Dieu même ſur le mont Sinaï. Elles ſont les fondements de toutes celles qu'on a faites depuis pour le bonheur des humains. *Minos I.* roi de Crète, (1505 ans avant J. C.) & ſecond légiſlateur, s'en ſervit pendant ſon règne en les accommodant aux beſoins actuels de ſes ſujets.

Ces loix preſcrivoient la ſincérité & la bonne foi, tant envers les citoyens qu'à l'égard des étrangers, la frugalité & le travail, la crainte de Dieu & l'amour de la Religion. Quelle peut être, diſoit *Minos*, l'union des familles & des états, ſi la vérité n'aſſure pas la bonne intelligence? Et ſans cette union, quelle peut être la joie & la félicité? Avec le menſonge s'introduiſent le luxe, l'avarice & le vol. L'oiſiveté & la moleſſe énervent l'ame & le corps. La religion ſe ſaiſit de l'eſprit & du cœur. Sans cela point de vertu; & là où la vertu ne réſide plus, la crainte des Dieux n'eſt plus qu'une chimère ou une ſuperſtition.

Minos ſe vantoit d'avoir reçu ces loix de Jupiter, qu'il lui dictoit dans un antre de l'iſle de Crète. C'étoit

pour les faire respecter davantage que ce roi avoit imaginé cette révélation.

Les Crètois trouvoient ces loix fort belles, & les observoient très-exactement. Cependant après les avoir profondement étudiées, le premier Philosophe du monde les jugea insuffisantes pour rendre tous les hommes justes & vertueux. Et considérant que l'homme est formé d'un corps & d'une ame, il voulut que les loix eussent pour objet la perfection de l'un de l'autre : il fit ainsi une nouvelle législation très-étendue & très-hardie.

Ce Philosophe se nommoit LYCURGUE. Il naquit 900 ans avant Jesus-Christ, peu de tems après *Salomon*; il étoit de la cinquiéme génération après *Althémènes*, qui mena une colonie en Crète, & qui étoit fils de *Cissus*. Ce *Cissus* fonda Argos dans le même tems que *Patrocles* ou *Procles*, cinquiéme ayeul de LYCURGUE, fonda Sparte qui est la même chose que Lacédémone.

Le frère de LYCURGUE étoit roi de Lacédémone. Il s'appelloit *Euno-*

mes ; il avoit été marié deux fois. De ſa première femme il avoit eu *Polidecte*, & LYCURGUE étoit né de la ſeconde. Il laiſſa en mourant ſa couronne à ſon fils aîné, qui étant mort peu de tems après le roi ſon père, laiſſa ſa femme enceinte. Notre Philoſophe fut déclaré dans l'inſtant adminiſtrateur du royaume & *Frodicos*, c'eſt-à-dire, tuteur du roi qui étoit à naître.

La reine aimoit LYCURGUE. Elle lui fit dire en ſecret que s'il vouloit l'épouſer, elle feroit mourir ſon enfant dans ſon ſein, afin qu'il fût roi en ſe mariant avec elle. Notre Philoſophe eut horreur de cette propoſition; mais en homme ſage & prudent il ne le fit pas connoître : au contraire, il fit ſemblant de l'accepter; mais il recommanda à la reine de ne prendre aucun breuvage pour faire périr ſon fruit, crainte qu'elle n'en mourût elle-même, ou que ſa ſanté n'en fût altérée. Il lui fit entendre en même-temps qu'il auroit ſoin de ſe défaire de l'enfant dès qu'elle en ſeroit délivrée.

Il amuſa ainſi la reine juſqu'à ſon

terme, & lorſqu'il ſut qu'elle étoit dans le travail de l'accouchement, il la fit garder à vue par des gens bien affidés, à qui il donna ordre de lui porter l'enfant qui viendroit au monde. Elle accoucha d'un fils, qu'on porta ſur le champ à LYCURGUE, ſelon l'ordre qu'il en avoit donné. Il étoit alors à table avec les principaux magiſtrats de la ville. On lui remit l'enfant entre ſes bras, qu'il préſenta aux magiſtrats, en leur diſant : *Voici le roi qui nous vient de naître, Seigneurs Spartiates.* En même-temps il le mit à la place du roi, & le nomma *Charilaus*, à cauſe de la joie que les aſſiſtans témoignoient de ſa naiſſance.

Cependant la reine piquée d'avoir été trompée, chercha les moyens de ſe venger. Elle fit courir le bruit que LYCURGUE ſe flattoit d'être bientôt roi, afin de diſpoſer, par avance, les eſprits à croire que ſi le jeune roi venoit à mourir, on s'en prît à lui. *Leonidas*, frère de la reine, eut même l'audace de lui dire qu'il ſçavoit de bonne part qu'il ſeroit bientôt roi, afin de le rendre ſuſpect au peuple par cette calomnie.

La chose devenoit sérieuse, & il y avoit lieu de craindre une fermentation désavantageuse à notre Philosophe. Il le comprit, & résolut d'en prévenir les suites, en s'éloignant de son pays jusqu'à ce que le roi eût un fils qui pût un jour lui succéder.

Il sortit donc de Lacédémone, & alla d'abord en Crète. Il vit les plus habiles gens de cette isle; il conféra sur-tout avec eux sur leur gouvernement. Leurs loix lui parurent si belles, qu'il résolut d'en faire usage lorsqu'il seroit de retour dans son pays. Car quelque sujet qu'il eût de se plaindre des Lacédémoniens, il aimoit toujours sa patrie; tellement qu'ayant fait connoissance avec un Poëte Philosophe, nommé *Thalétas*, qui avoit le talent de porter, par ses ouvrages, les hommes à l'obéissance & à la concorde, il l'engagea à aller s'établir à Lacédémone. En effet, *Thalétas* avoit le talent de composer des chansons si douces & si harmonieuses, qu'elles adoucissoient les mœurs de ceux qui les entendoient, & leur inspiroient l'amour des choses honnêtes. Le Poëte se laissa persuader. Il alla à Lacédémone, &

préparа en quelque ſorte les voies à LYCURGUE pour le projet qu'il méditoit, de réformer les mœurs de ſes compatriotes.

Ce même projet l'engagea à quitter Crète pour aller en Aſie voir le luxe & les délices des Ioniens, dont on parloit beaucoup dans le monde. Il y lut les poéſies d'*Homère*, & les apprécia comme les plus habiles connoiſſeurs l'ont fait depuis.

Cependant tandis que notre Philoſophe s'inſtruiſoit ainſi chez les étrangers, les Lacédémoniens demandoient ſon retour. Ils lui députèrent pluſieurs fois pour le prier de revenir chez eux: ils ſentoient l'avantage qu'il y avoit à avoir à la tête d'un état, un homme ſage & intelligent. Quoiqu'ils euſſent donné au jeune roi un adjoint, nommé *Archelaus*, qui partageoit la royauté, ils voyoient bien que ces hommes n'étoient point capables de commander & de gouverner. Les deux rois qui connoiſſoient leur impuiſſance, déſiroient même ſon retour. Ils eſpéroient que ſa préſence feroit rentrer leurs ſujets dans leurs devoirs, & les rendroient plus ſoumis.

Inſtruits de tout cela, LYCURGUE réſolut de retourner dans ſa patrie & d'y changer la forme du gouvernement. Comme il imitoit *Minos* dans les loix qu'il avoit faites, il voulut auſſi l'imiter dans la conduite qu'il avoit tenue pour les faire reſpecter. Il s'agiſſoit donc de ſe munir de l'autorité d'un oracle ; car, ſuivant la remarque judicieuſe de M. *Dacier*, un oracle abrège bien les difficultés dans ces ſortes d'entrepriſes. Il alla donc à Delphes pour conſulter *Appollon*, & après avoit offert ſon ſacrifice, il reçut la déciſion de la bouche de la prêtreſſe, qui l'appella l'ami des Dieux, Dieu plutôt qu'homme, & lui déclara qu'*Appollon* avoit exaucé ſes prières, & qu'il lui donneroit la plus excellente république qui eût jamais été. *

---

* Tout le monde a entendu parler des oracles ; mais il n'y a gueres que les érudits qui ſachent ce qui leur a donné lieu. C'eſt un point d'hiſtoire très-curieux, & qui convient aſſez à celle du premier Philoſophe. Voici donc l'origine des oracles, telle que nous l'a appriſe M. *Hardion*, membre diſtingué de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres. Des chèvres qui paiſſoient dans la vallée du mont Cocaſe, (c'étoit une montagne ſituée au milieu de la Grèce) donnèrent occaſion à la découverte

En Arrivant à Lacédémone, LYCURGUE communiqua aux personnes les plus considérables de la ville le projet qu'il avoit fait de donner de

. . .

---

de l'oracle. « Il y avoit dans le lieu qu'on a appellé » depuis le sanctuaire, une espéce de crevasse, dont » l'ouverture étoit fort étroite. Des chèvres en rodant » pour chercher de la pâture, s'en approchèrent par » hasard, & avancèrent la tête pour regarder dedans. » Aussi-tôt, comme si elles eussent été transportées » de cette fureur, qu'on appelle enthousiasme, elles » firent des sauts & des bonds merveilleux, & pous» sèrent des cris extraordinaires. Le pâtre, qui les » regardoit, frappé de ce prodige, s'approche lui» même & baisse la tête à l'entrée du trou pour en » voir le fond: il est saisi sur le champ des mêmes » mouvemens que les chèvres, & de plus il prophé» tise l'avenir. Le bruit de cette merveille fut bien» tôt répandu par-tout le voisinage. Les habitans du » lieu accoururent pour en être les témoins, & vou» lurent éprouver par eux-mêmes cet enthousiasme, » dont les effets étoient si surprenans. Ils s'approchè» rent tous de la crevasse, & furent tous enthousias» més. Surpris, comme on le peut croire, d'un pro» dige si étrange, ils y reconnoissoient quelque chose » de divin. Quel Dieu, disoient-ils, est venu se ca» cher dans le fond de cet abîme? Quelle Divinité, » descendue du Ciel, daigne habiter ces sombres de» meures? Après bien des réflexions, ils conclurent » que c'est la terre qui envoie ces vapeurs prophéti» ques, & qui rend là ces oracles ». *Mémoires de l'Accadémie des Inscriptions*, tom. III, pag. 141

Tout ceci est un effet physique d'une cause physique; mais le peuple qui aime le merveilleux, & les fripons qui savent en tirer parti, imaginèrent de s'en servir pour rendre les oracles, afin de rétablir un culte qui leur produisît biens & honneurs.

nouvelles loix à ſon pays; il ne manqua pas de leur dire qu'*Appollon* les avoit approuvées. Il leur recommanda en même-temps le ſecret, comme l'ame de cette grande entrepriſe, & les exhorta à diſpoſer leurs amis, & les amis de leurs amis à le ſeconder.

Ayant diſpoſé les eſprits à faire ce qu'il preſcriroit, il ordonna à trente de ces perſonnes de ſe trouver en armes ſur la place le lendemain, dès la pointe du jour, pour impoſer à ceux qui voudroient s'oppoſer à l'exécution de ſon entrepriſe. Ce ſpectacle cauſa d'abord l'allarme dans toute la ville, & le roi *Charilaus*, neveu de notre Philoſophe, craignant que ce fût une conjuration contre ſa perſonne, ſe refugia dans le temple de *Junon*; mais ayant sû ſon deſſein, il ſe remit de ſa frayeur, & vint ſe joindre à ſon oncle.

LYCURGUE commença par établir un ſénat compoſé de vingt-huit perſonnes, & lui donna le pouvoir de tempérer l'autorité des rois, quand ils voudroient opprimer le peuple, & de ſe ranger du côté des rois, lorſque

le peuple deviendroit trop puissant. Il regardoit avec raison cet équilibre comme le *critérium* de la félicité publique. Pour rendre ce sénat respectable, il publia un décret qu'il tenoit, disoit-il de l'oracle, & qui lui avoit été adressé par ce même oracle ; il étoit conçu en ces termes : *Quand tu auras bâti un temple à Jupiter Sellasien & à Minerve Sellasienne* (c'est-à-dire de Sellasia, ville de Laconie sur la rivière d'Eurobas) *& que tu auras rangé le peuple par tribus, & érigé un sénat de trente Sénateurs, y compris les deux chefs; tu tiendras de temps en temps le conseil entre le Babyle & le Cnanion*, (c'est-à-dire entre le pont & la rivière appellée Cnanion) *tu conserveras le pouvoir de conserver à ton gré, ou de congédier l'assemblée, & tu laisseras au peuple le soin de ratifier ou d'annuller ce qu'on y aura proposé.*

On voit bien par ces décrets que l'oracle étoit des amis de LYCURGUE, qui l'étoit véritablement des Lacédémoniens. Le peuple le crut cependant neutre entre notre Philosophe & lui, & respectant son ordre, il se soumit à tout ce que le nouveau législateur voulut.

Notre Philoſophe compoſa le ſénat des perſonnes qui avoient eu part à ſon entrepriſe, & voulut que pour remplir la place de ceux qui mourroient, on choisît les plus gens de bien, au-deſſus de ſoixante ans. Ce réglement étant fait, il donna ſes loix au ſénat, pour les mettre à exécution. Il s'agiſſoit de produire une grande réforme parmi les Lacédémoniens : c'étoit de les rendre ſages en leur inſpirant le mépris des richeſſes, & la haine du luxe & de la volupté, & de changer leur conſtitution en leur preſcrivant des moyens pour n'avoir dans la ſuite que des hommes forts & vigoureux. Rien n'eſt plus grand & plus hardi que ce projet, & il falloit un génie du premier ordre, pour en avoir ſeulement l'idée : LYCURGUE fit plus, il l'effectua.

Il régnoit alors une ſi grande inégalité dans la fortune des Lacédémoniens, que le petit nombre d'entre eux jouiſſoit de richeſſes immenſes, tandis que les autres étoient extrêmement pauvres. Cette inégalité produiſoit l'inſolence chez les uns, & la fraude

& le luxe chez les pauvres ; deux maux que LYCURGUE regardoit comme la peste des états.

Pour les faire cesser, il ordonna qu'on remît les terres en commun, & qu'on les distribuât à chacun également, afin que tous les citoyens vécussent ensemble dans une parfaite égalité. Les prééminences & les honneurs, il les donna à la vertu, & ne mit d'autre différence entre les citoyens que celle qui vient du blâme dû aux mauvaises actions, & de la louange que méritent les actes honnêtes & vertueux.

Après avoir partagé ainsi les immeubles, il attaqua les biens mobiliers, qu'il voulut diviser aussi également, afin de détruire toute sorte d'inégalité. Cette entreprise étoit plus dangéreuse que l'autre, & il y avoit tout lieu de craindre un soulèvement, s'il s'y étoit pris ouvertement. Aussi notre législateur eut recours à un autre expédient : ce fut de décrier les monnoies d'or & d'argent, & d'ordonner qu'on ne se serviroit que de monnoies de fer qu'il fit d'un si grand

poids, & d'un ſi petit prix, que chaque pièce peſoit une livre, & ne valoit que ſix deniers.

Cette nouvelle monnoie ne fut pas plutôt repandue, qu'elle fit diſparoître de Lacédémone toutes les injuſtices & tous les crimes. Car qui eſt-ce qui auroit voulu voler, comme l'obſerve fort bien *Plutarque*, ravir ou recevoir, pour prix de ſon injuſtice, une choſe qu'on ne pouvoit cacher, dont la poſſeſſion n'étoit point enviée, & qui, étant miſe en pièces, étoit inutile à tout? Je dis inutile à tout; car les ouvriers avoient ordre de tremper le fer dans le vinaigre avant que de le monnoyer; ce qui le rendoit ſi aigre & ſi caſſant, qu'on ne pouvoit plus le battre ni le forger.

LYCURGUE chaſſa enſuite tous les arts inutiles ou ſuperflus, tels que l'orfévrerie & la jouaillerie, afin de détruire abſolument l'aliment du luxe, & d'engager les ouvriers habiles à employer leur induſtrie pour perfectionner les arts néceſſaires. Les riches n'eurent par ce moyen aucun avantage ſur les pauvres, leurs richeſſes ne pouvant paroître.

Enfin pour achever d'anéantir le luxe & l'amour des richesses, ce grand législateur établit des repas publics, où les citoyens de tous les états mangeoient ensemble & à la même table. Le riche se trouva ainsi au niveau du pauvre, & le grand confondu avec le petit. Il défendit en même-temps à toutes personnes de quelque qualité qu'elles fussent, de manger chez elles sur des lits somptueux, & sur des tables magnifiques, en se faisant traiter par d'habiles cuisiniers.

Les tables publiques étoient de quinze couverts : elles étoient dressées dans une grande salle : on élisoit les convives, & ceux qu'on avoit élus étoient obligés d'apporter par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque monnoie pour acheter de la viande. Là se trouvoient les rois & les principaux de la nation, & leurs enfans même, qu'on y menoit comme à une école de sagesse & de tempérance. A mesure que chacun entroit dans la salle, le plus vieux des convives lui disoit, en lui

montrant la porte : *rien de tout ce qui a été dit ici ne ſort par-là.*

Tous ces établiſſemens ne plurent point aux riches. Ils s'aſſemblèrent en grand nombre, crièrent & murmurèrent contre LYCURGUE, & excitèrent un tel ſoulévement, qu'on l'aſſaillit de tous les côtés à coups de pierres. Il échapa par une prompte fuite à la pourſuite de tous les mutins, & il étoit prêt à entrer dans un temple, lorſqu'un jeune homme, nommé *Alcandre*, l'ayant atteint à la porte du temple, lui donna un coup de bâton ſur le viſage & lui creva un œil, du moins le bleſſa à l'œil très-dangéreuſement. Quoique la douleur fût très-vive, notre Philoſophe tourna la tête du côté du peuple, & lui fit voir ſon viſage tout ſanglant. Les aſſiſtans furent ſi touchés de cet outrage, qu'ils lui livrèrent le jeune homme & l'accompagnèrent chez lui, en lui témoignant la peine qu'ils en reſſentoient. Il les congédia après les avoir remerciés, & ayant fait entrer *Alcandre*, il ſe renferma avec lui, & lui ordonna de le ſervir, ſans le maltraiter de pa-

roles. Ce jeune homme obéit ; il fut témoin de la douceur, de la modération, de la grande ame de LYCURGUE, de l'austérité de sa vie, de la constance de ses travaux, & ce fut la punition qu'il reçut de l'insulte qu'il lui avoit fait. *Alcandre* étoit un homme violent & emporté ; mais cette leçon le rendit très-modéré & très-sage. Il ne pouvoit assez reconnoître les grandes qualités de son maître, qu'il ne cessoit d'exalter avec les plus vifs transports d'admiration.

En mémoire de cet accident, notre Législateur consacra un temple à Minerve, qu'il appella *Optilédide*, parce qu'on appelloit les yeux *Optiles*. Et les Lacédémoniens résolurent alors de ne plus porter de bâtons à leurs assemblées.

Il rendit ensuite une ordonnance contre le luxe des appartemens, par laquelle il prescrivit que les planchers des maisons seroiênt faits avez la coignée, & les portes avec la scie, sans le secours d'aucun instrument. Un autre ordonnance suivit de près celle-ci : c'étoit pour qu'on fît rarement la guer-

re contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir, en les obligeant trop ſouvent à ſe défendre.

Tout ceci n'étoit encore que la moitié du grand projet de LYCURGUE. J'ai déja dit que dans ſa légiſlation il vouloit réformer l'ame & le corps. Il crut par ſes ordonnances avoir aſſez fait pour l'ame, puiſqu'il avoit banni le luxe, l'amour des richeſſes, l'inégalité des conditions; & ſes concitoyens commençoient à connoître les avantages de la frugalité & de la tempérance. Il reſtoit donc à faire des réglemens pour rendre les hommes plus robuſtes & plus vigoureux, & il donna à ſes ſujets des loix plus extraordinaires & plus hardies encore que celles qu'il avoit publiées contre le vice.

Il attaqua d'abord l'éducation phyſique des enfans; & pour prendre la choſe à ſa ſource, il travailla à faire des réglemens ſur les mariages & les naiſſances. Dabord il jugea qu'il falloit commencer par fortifier le tempérament des filles, en les exerçant à la courſe, à la lutte, à jetter le palet, à lancer le javelot, afin que le fruit qu'elles concevroient, trouvant un

corps robuste & vigoureux, y prît de plus fortes racines, & qu'elles-mêmes fortifiées par ces exercices, eussent plus de facilité, plus de force & de courage, pour résister aux douleurs de l'enfantement.

Tout cela paroissoit fort bien établi; mais il crut bannir encore d'elles la mollesse & la délicatesse, en les obligeant à lutter toutes nues, de même que les jeunes garçons, qui luttoient avec elles, & à danser en cet état devant eux dans les fêtes solemnelles, en chantant des chansons qui contenoient des traits de raillerie contre ceux qui n'avoient pas bien fait leur devoir, & des éloges pour ceux qui s'en étoient bien acquittés.

Cet aiguillon pour exciter les jeunes gens à la vertu étoit bien capable de produire un bon effet; mais on ne voit point à quoi pouvoit servir la nudité des filles. *Plutarque* a beau dire que cette nudité n'avoit rien de honteux, & qu'elle les accoutumoit seulement à des mœurs simples, leur donnoit une merveilleuse émulation à qui auroit le corps plus robuste & plus dispos, & leur élevoit en même-temps

le courage, en leur faiſant connoître qu'elles devoient participer à la gloire des hommes. On ne conçoit point quel rapport peut avoir la nudité avec ces beaux ſentimens.

LYCURGUE prétendoit que c'étoit une amorce pour le mariage; & c'eſt encore une façon de penſer qui n'eſt pas naturelle : car des beautés demi-nues ſont plus piquantes que lorſqu'elles ſont entièrement découvertes; & dans cet état, elles excitent davantage à l'amour, que quand elles ſe montrent ſans aucun voile. Il ne faut point raſſaſier les yeux, mais laiſſer travailler l'imagination, qui ſur un ſimple échantillon, ſe fait une image infiniment au-deſſus de la plus belle nature.

Leur habillement étoit auſſi fort immodeſte ; car leurs jupons n'étoient point couſus par en bas, de ſorte qu'en marchant elles montroient leurs cuiſſes à nud.

Auſſi, tout ce que ce réglement produiſit, ce fut de donner une fort mauvaiſe réputation aux filles. On les appelloit l'*Hainomerides*, c'eſt-à-dire, *Montreuſes de cuiſſes*; & on diſoit qu'el-

les étoient enragées de jouir du mâle. Il étoit même impossible qu'avec une si belle éducation, les femmes de Lacédémone fussent honnêtes. C'est ce que *Bayle* remarque fort bien. « Des » filles ainsi habillées, dit-il, qui se » promenoient avec des garçons, » avoient bientôt les oreilles accoutu- » mées à toutes sortes de vilains mots. » La conversation ne pouvoit être » qu'une école d'impudence : je vous » laisse à penser si les garçons, qui à » peine de passer pour des benets, s'i- » maginent qu'il faut entreprendre » beaucoup plus que ne permet la cou- » tume, laissoient en repos leurs mains » & leurs langues auprès de semblables » filles : joint qu'elles n'avoient la per- » mission de montrer ainsi leurs par- » ties, qu'afin de trouver un homme ; » car dès qu'elles étoient mariées, elles » disoient adieu aux nudités ».

Notre Philosophe étoit trop éclairé pour ne pas sentir les suites de ce désordre ; mais un avantage qu'il voyoit dans cette éducation des filles lui paroissoit devoir l'emporter sur cet inconvénient. Comme le nombre des belles femmes est fort petit, & qu'il est assez

ordinaire que celles qui ne ſont pas jolies, ſont belles ſous le linge, il eſpéra que les filles qui ne pourroient donner de l'amour par les charmes du viſage, étaleroient d'autres attraits qui leur gagneroient le cœur de quelque jeune homme.

C'étoit donc ſe précautionner contre la laideur, & faire en ſorte que perſonne n'échappât aux traits de l'amour, & ne pût ſe plaindre d'être lèzé dans ſon marché, pour n'avoir pas eu la montre de ſa marchandiſe, ſuivant l'expreſſion de *Bayle*. On lit même dans *Athénée* que deux payſanes firent fortune de cette manière, & qu'en mémoire de leur élévation, elles firent bâtir un temple qu'elles conſacrèrent à *Venus aux belles feſſes* (a).

(a) *Athénée*, lib. 12. C'eſt d'après cette hiſtoire que le grand *Rouſſeau* a fait une Epigrame :

Du temps des Grecs deux ſœurs diſoient avoir
Le plus beau cul que fille de leur ſorte ;
. . . .
. . . .
Tant fut ſur ce point procédé,
Que par les ſœurs un temple fut fondé
Au nom de Venus Belle-feſſe, &c.

Lorſqu'une fille avoit trouvé un amant qui vouloit l'épouſer, celui-ci l'enlevoit, & n'habitoit avec elle qu'en ſecret & à la dérobée. La pudeur revenoit alors. Cette fille qui avoit paru juſques-là toute nue en public, & qui n'avoit été couverte, ſuivant l'expreſſion des Lacédémoniens, que par l'honnêteté publique, ſe déroboit aux regards de ſon mari, lorſqu'elle n'étoit pas habillée. Il lui étoit même défendu de coucher avec lui, afin qu'elle ne s'en dégoutât point par un commerce trop fréquent, ou que lui ne ſe dégoutât d'elle. Le but de cette loi étoit de les accoutumer à la tempérance & à la ſageſſe, & de conſerver leur feu pendant long-temps, afin que leur union fût plus durable, & que les enfans qui en naîtroient ſe reſſentiſſent de la chaleur de cette union.

Une choſe l'inquiétoit dans le mariage ; c'étoit la jalouſie, qui eſt toujours un trouble ménage. Pour l'en bannir, il imagina un remède qui étoit pire que le mal, & qui détruiſoit toute la félicité qu'il avoit eu ſoin d'établir entre l'homme & la femme ; je veux dire les douceurs d'un amour & d'une

d'une fidélité réciproques, ce fut de permettre l'adultère. Une femme pouvoit sans scrupule & sans crainte de blâme, aller coucher avec son voisin: pareillement si un homme bien fait trouvoit une femme fort belle, & avoit envie d'en jouir, il alloit en demander la permission au mari, qui ne pouvoit la refuser, & les enfans qui provenoient de ce beau commerce, le mari pouvoit les recevoir & les avouer, comme s'ils étoient à lui; de sorte qu'une femme qui devoit être, suivant les loix, si reservée avec son époux, laissoit là sa pudeur & sa vergogne, lorsqu'un étranger lui plaisoit, ou qu'elle plaisoit à cet étranger.

Il est vrai que LYCURGUE prétendoit que les enfans n'appartenoient pas en particulier aux pères, mais à l'état, & pourvu qu'ils fussent beaux & vigoureux, il ne s'embarrassoit point de leur origine. Ainsi les pères n'étoient pas les maîtres d'élever leurs enfans à leur fantaisie. Lorsqu'un enfant étoit né, le père étoit obligé de le porter lui-même dans un lieu appellé *Lesché*, où les plus anciens de chaque tribu, qui y étoient assemblés, le visitoient. S'ils le

trouvoient bien formé & fort, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui assignoient un bien; & si au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat & foible, ils le faisoient jetter dans une fondrière; car ils n'estimoient point qu'il fût avantageux pour lui, ni pour l'état, qu'il vécût, puisque dès sa naissance il étoit composé de manière à ne jouir jamais de force ni de santé.

On éprouvoit leur constitution en les lavant dans du vin. Ceux qui étoient épileptiques & maladifs, ne pouvant résister à la force du vin qui les pénétroit, mouroient de langueur; & ceux qui étoient sains en acquéroient une complexion plus forte.

Les nourrices chargées d'alaiter & d'élever les enfans, avoient ordre de ne point les serrer dans des langes, & de leur laisser tout le corps libre, afin de leur donner un air noble & dégagé; de les accoutumer à une nourriture commune & sans apprêts; à n'avoir point de peur dans les ténèbres; à ne pas s'épouvanter quand on les laissoit seuls, & à ne connoître ni la mauvaise humeur ni les criailleries, ni les pleurs, qui sont au-

tant de marques de lâcheté & de bassesse.

Quand les enfans avoient atteint l'âge de sept ans, LYCURGUE voulut qu'ils ne fussent plus à la disposition de leurs parens; qu'on les prît, qu'on les distribuât par classes, & qu'on les élevât ensemble sous les mêmes loix, & dans la même discipline. Pour chaque classe il étoit réglé qu'on choisiroit, parmi les jeunes gens les mieux faits, celui qui étoit le plus estimé, & qu'on l'établiroit chef de la classe.

Toute leur éducation consistoit à être soumis & obéissans. On ne connoissoit point les avantages des sciences, des lettres, de la culture de l'esprit. On n'apprenoit aux enfans qu'à supporter patiemment les peines & les travaux, & à vaincre. A mesure qu'ils avançoient en âge, on augmentoit la sévérité de leur discipline & de leur règle. On leur coupoit les cheveux; on les accoutumoit à aller sans bas & sans souliers, & on les faisoit souvent jouer ensemble tout nuds.

Leur nourriture étoit frugale, parce que LYCURGUE croyoit qu'en les nourrissant ainsi, ils deviendroient plus

grands & plus lestes. Mais un point essentiel de leur éducation, & un point bien extraordinaire, c'étoit qu'ils apprissent à voler avec adresse; & lorsqu'ils ne le faisoient pas on leur donnoit le fouet, & on les condamnoit au jeûne.

Quand ils étoient devenus hommes, on ne leur laissoit pas la liberté de vivre comme ils vouloient: on les tenoit dans la ville comme dans un camp, & toujours prêts à servir la patrie au besoin. S'ils n'avoient point reçu d'ordre, & s'ils n'avoient rien à faire, ils alloient voir les enfans & leur enseigner quelque chose d'utile, ou l'apprendre eux-mêmes de ceux qui étoient plus âgés qu'eux.

Comme il n'y avoit ni pauvreté ni richesse, l'égalité écartant la disette, & l'abondance étant toujours entretenue par la frugalité, il n'y avoit point de procès à Lacédémone. Une paix éternelle régnoit parmi ses habitans. Les hommes n'en étoient pas plus justes; car l'éducation de notre Législateur formoit bien des hommes robustes & vaillans, mais elle les rendoit stupides & fripons; & on ne con-

çoit pas comment on peut concilier cela avec les vues ſages de ce grand homme. Rien n'eſt ſans doute plus fier & plus hardi que ſa légiſlation ; mais il n'y a jamais eu de code ſi plein de contradictions. LYCURGUE par ces loix détruit d'un côté ce qu'il preſcrit de l'autre.

Il changea cependant les mœurs des Lacédémoniens. Il apprit aux enfans à parler de manière que leur diſcours fût toujours aſſaiſonné d'une pointe mêlée de grace & qui comprît en peu de paroles beaucoup de ſens. Il vouloit que les paroles fuſſent ſimples & légères, & pourtant d'un grand prix. Il accoutumoit les enfans par un long ſilence à avoir la répartie vive & aiguë. Il leur inſpira auſſi beaucoup de reſpect pour les vieillards, tellement qu'un jeune Lacédémonien voyant des hommes qui ſe faiſoient porter à la campagne dans des litières, s'écria ; *A Dieu ne plaiſe que je ſois jamais aſſis en un lieu d'où je ne puiſſe me lever devant un vieillard.*

Les gens mariés avoient encore droit à ce reſpect de la part des jeunes gens. Car une note d'infamie étoit

établie contre ceux qui ne vouloient point ſe marier. Les célibataires étoient condamnés à faire le tour de la place tout nuds au plus fort de l'hiver & à chanter une chanſon faite contre eux, où ils diſoient en propres termes qu'ils ſouffroient juſtement cette peine pour avoir déſobéi aux loix. Il y avoit même une certaine fête où les femmes leur faiſoient faire le tour d'un autel en les battant avec des verges. Il leur étoit encore défendu de ſe trouver aux exercices publics où les filles combattoient, parce qu'il n'étoit pas juſte qu'ils viſſent des nudités dont ils ne vouloient pas faire uſage. *Plutarque* rapporte qu'un grand capitaine nommé *Dercyllidas*, étant entré un jour dans une aſſemblée, il y eut un jeune homme qui ne daigna pas ſe lever devant lui pour lui faire place, & qui lui dit : *Tu n'as point d'enfans qui puiſſe un jour me rendre le pareille & ſe lever devant moi.*

Quand ſes premiers établiſſemens furent reçus & confirmés par l'uſage, & que la nouvelle forme du gouververnement fut aſſez forte pour ſe conſerver, LYCURGUE, à l'exemple de

Dieu, qui après avoir créé le monde, se réjouit de son ouvrage, se félicita de son travail. Il sentit un redoublement de plaisir lorsqu'il vit ses loix marcher toutes seules & faire parfaitement leurs fonctions. Il ne songea plus qu'à les rendre immortelles & immuables.

Dans cette vue il fit assembler tout le peuple, lui représenta que la police qu'il avoit établie lui paroissoit suffisante dans tous ses chefs pour rendre la ville heureuse & les citoyens vertueux, & lui déclara qu'il y avoit encore une chose à faire, mais qu'il ne pouvoit lui communiquer avant que d'avoir consulté l'oracle d'*Appollon*, & qu'il avoit résolu d'aller pour cela à Delphes, afin de ne rien faire que par l'ordre de ce Dieu. Il lui recommanda en même-tems de ne rien changer à ses loix jusqu'à son retour.

Tous les assistans promirent d'une commune voix de lui obéir, & le prièrent de hâter son voyage. Avant que de partir, il fit jurer les deux rois, les sénateurs & ensuite tous les citoyens, que jusqu'à ce qu'il fût de retour ils

maintiendroient la forme du gouverment qu'il avoit établie.

LYCURGUE parut à cette assemblée comme un Dieu. Il reçut le serment de tous les Lacédémoniens comme le roi des rois. Il est beau sans doute de voir un mortel sans force, sans troupes, subjuguer un peuple par la persuasion, par la grandeur de ses sentimens & par une vénération qu'il ne devoit qu'à la magnanimité de son ame. Ce grand Législateur pouvoit dire, si je n'ai point créé les Lacédémoniens, je les ai fait; car un Lacédémonien réformé par les loix de LYCURGUE, ne ressemble pas plus à un ancien Lacédémonien, qu'un sage ressemble à un insensé.

LYCURGUE partit donc pour Delphes. En arrivant il fit un sacrifice à *Appollon*, & après le sacrifice il lui demanda si ses loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Lacédémoniens heureux. *Appollon* lui répondit, qu'il ne manquoit rien à ses loix, & que pendant que les Lacédémoniens les observeroient, Lacédémone seroit la plus glorieuse cité du monde, & jouiroit

d'une parfaite félicité. Notre législateur fit écrire cette réponse ou cette prophétie, & l'envoya à Lacédémone.

Il fit ensuite un second sacrifice, & après avoir embrassé son fils unique nommé *Antiochus** & tous ses amis, il résolut de mourir volontairement à Delphes, pour ne pas dégager les Lacédémoniens du serment qu'ils lui avoient fait d'observer inviolablement ses loix. D'ailleurs il se voyoit aussi heureux qu'il pouvoit l'être, & il étoit parvenu à un âge où, comme le dit fort bien *Plutarque*, on peut être attaché à la vie, mais où l'on peut aussi la quitter sans regret. Il mourut donc en s'abstenant de manger.

On ne sait point précisément en quel endroit il est mort. La plus commune opinion est que ce fut en Crète. Ses

* On sera peut être étonné de trouver ici un fils à LYCURGUE sans l'avoir vu marier; mais aucun historien n'a parlé de son mariage; & c'est sans doute une omission très considérable à l'histoire de ce grand Homme. Il eût été curieux de savoir comment il s'est marié, & à qui il s'étoit marié, & on ne sait comment ce trait a pu échapper à tant d'Ecrivains qui ont fait de si grandes recherches pour nous le faire entièrement reconnoître.

amis firent brûler ſon corps & jetter ſes cendres dans la mer, comme il les en avoit expreſſément chargés, de peur que ſi ſes cendres étoient un jour portées à Lacédémone, les Lacédémoniens ne le regardaſſent comme de retour, & ſe croyant quittes du ferment qu'ils lui avoient fait, ne changeaſſent la forme du gouvernement qu'il avoit établie.

C'eſt ainſi du moins que le rapporte *Ariſtocrate*, fils d'*Hypparque*; mais *Plutarque* prétend que ſes cendres furent portées à Lacédémone, que la foudre *conſacra ſon tombeau*, & qu'on lui éleva un temple où on lui faiſoit encore, dans le temps de *Plutarque*, des ſacrifices comme à un Dieu.

C'eſt ainſi que *Plutarque* rapporte ſa mort. Cependant M. *Dacier*, qui l'a traduit & commenté, a de la peine à croire qu'un homme auſſi ſage que LYCURGUE, ſe ſoit laiſſé mourir de faim par des vues de politique. *Tertullien* veut que ce ſoit parce que les Lacédémoniens avoient oſé corriger ſes loix; mais cet auteur ne donne aucun garant de ce qu'il avance; & comme il cherche à décrier les plus grands hommes

de l'antiquité, qu'il leur ſuppoſe des vices ou des foibleſſes qu'ils n'ont jamais eus, il ne mérite aucune croyance. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on ne ſait ni comment il eſt mort, ni à quel âge il eſt mort. *Lucien* dit qu'il avoit quatre-vingt-cinq ans; mais c'eſt une opinion qu'il eſt bien permis de ne pas adopter; car ſi réellement il étoit dans l'âge où, ſelon *Plutarque*, on peut être attaché à la vie, il ne pouvoit pas être ſi vieux que *Lucien* l'a cru.

Quoi qu'il en ſoit, après ſa mort les ſénateurs n'étant plus contenus par ſa préſence, prirent peu à peu une autorité ſur le peuple, qui lui devint onéreuſe, de ſorte qu'on crut devoir l'arrêter en nommant des inſpecteurs ou contrôleurs de leur conduite qu'on appella *Ephores*, & qui n'étoient en charge que cinq ans. A ce changement près, ils ne touchèrent point aux loix de LYCURGUE, & pendant cinq ans qu'ils les obſervèrent, Lacédémone fut la ville de la Grèce la plus célèbre & la mieux policée. Mais au bout de ce temps, ſous le règne d'*Agis*, l'argent s'étant intro-

duit dans cette ville, l'avarice & l'ambition y entrèrent avec lui.

On a vu que notre Légiſlateur n'avoit travaillé qu'à rendre les Lacédémoniens braves & guerriers : or c'eſt cette bravoure qui perdit Lacédémone. Ses habitans s'étant rendus maîtres d'Athènes, un nommé *Lyſandre* apporta dans la ville de très-riches dépouilles, & des ſommes conſidérables d'or & d'argent. Ce fut là la pomme de diſcorde. Le luxe & l'amour des richeſſes renaquirent, & avec eux, les malheurs qui les accompagnèrent.

C'étoit ſans doute une grande faute que LYCURGUE avoit faite dans ſa légiſlation, que de ne former que des guerriers à Lacédémone, au lieu de faire des hommes pacifiques & éclairés. Ce grand Légiſlateur ne vouloit pas qu'il fût permis à toutes perſonnes de voyager & de courir le monde, de peur qu'elles ne rapportaſſent que des mœurs étrangeres, des coutumes déſordonnées & licentieuſes, & pluſieurs différentes idées de gouvernement. Il avoit chaſſé, par cette raiſon, tous les étrangers qui ne venoient à Lacédémone que

par curiosité, sans vouloir ni être utiles à la patrie, ni reconnoître ses loix. Comment cela se concilioit-il avec cet esprit militaire, & même de friponnerie qu'il inspiroit aux Lacédémoniens dès leur enfance? En allant guerroyer dans les pays étrangers, ne voyageoit-t-on point? & si cela étoit, la défense de voyager étoit nulle & illusoire.

Au reste, il est certain qu'à mesure que les étrangers entrent dans une ville, il y entre nécessairement des propos nouveaux; que ces propos engendrent de nouveaux sentimens, & que ces sentimens font nécessairement éclore de nouvelles passions ou inclinations qui, étant souvent opposées au gouvernement, en détruisent toute l'harmonie. Aussi LYCURGUE croyoit qu'il est plus important & plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux pestiférés. *

* Quoique j'ai toujours donné le nom de *Lacédémone* à la patrie de LYCURGUE, je sais avec tout le monde que Lacédémone est la même chose que *Sparte*, & que ces deux noms ont été confondus depuis le mariage de *Lacédémon* avec *Sparta*, & j'en préviens le lecteur, afin de ne rien laisser de louche dans l'histoire de notre Législateur.



SOLON

M.lle Cl. Reydellet del. — Boyssent Scu.



SOLON.*

Les loix de *Lycurgue* ne furent pas entiérement goutées à Rome. *Numa Pompilius*, fucceffeur de *Romulus* dans le gouvernement de cette ville, y fit des changemens & des modifications. Premiérement il trouva barbare cette loi que le légiflateur de Lacédémone avoit donnée contre les efclaves, par laquelle il étoit permis de les affaffiner, & il voulut que des efclaves véritablement nés dans la fervitude, partageaffent avec leurs maîtres les honneurs & la liberté. En fecond lieu il blâma l'éducation des filles de Sparte, & ordonna qu'elles vécuffent avec la modeftie & la bienféance convenables à leur fexe. Il recommanda auffi aux

**Les vies des plus IlluftresPhilofophes de l'Antiquité, par Diogène Laerce*, tom. I. *Les vies des hommes Illuftres de Plutarque*, &c. tom. I. *Hiftoria Philofophiæ autore Thoma Stanleio*, pag. 28. *Mémoires de l'Académie Royale des Infcriptions & Belles-Lettres*, tom. I, III, V, VIII, X, XII & XXI.

femmes la pudeur ; leur ôta toute vaine curiosité ; leur enjoignit d'être sobres ; les accoutuma à un grand silence ; leur défendit absolument l'usage du vin, & ne leur permit de parler que des choses nécessaires, & même en présence de leur mari. Enfin il réforma cette loi de *Lycurgue*, qui enlevoit les enfans à leur père : il leur laissa la liberté de les faire élever selon leur caprice ou leurs facultés ; & en cela il n'eut pas l'approbation des hommes éclairés, qui soutenoient que pour le bien de la république & l'avantage même du père & des enfans, ces enfans devoient être instruits par des personnes choisies capables de le faire, & qui sussent distinguer l'aptitude de chaque sujet pour la seconder & en tirer le meilleur parti. Mais, à l'exemple du législateur de Lacédémone, il porta tous les citoyens à la tempérance & à la frugalité, & il eut cet avantage sur lui, qu'il recommanda plus la justice que la force. *Lycurgue* avoit rendu les Spartiates belliqueux pour les garantir des outrages de leurs voisins. *Numa* engagea les

Romains à renoncer aux armes, afin de les empêcher de commettre des injuſtices.

Telles étoient les loix à Rome lors de la naiſſance de la Philoſophie. Quoiqu'il y eût beaucoup à dire ſur ces loix, c'étoient cependant les meilleures qu'on eût dans le monde. Le premier légiſlateur d'Athènes, nommé *Dracon*, en avoit fait dans cette ville, qu'un ancien (*Demades*, orateur célèbre du tems d'*Alexandre* le Grand) diſoit avoir été écrites avec du ſang plutôt qu'avec de l'encre, tant elles étoient cruelles. Elles ordonnoient la mort pour tons les crimes, & puniſſoient également de cette manière le vol, l'oiſiveté, le meurtre & le ſacrilège. Il manquoit donc aux Athéniens des loix plus douces & conformes à leurs mœurs. Et ce fnt là l'ouvrage qu'entreprit le ſecond Philoſophe de l'univers.

Il ſe nommoit SOLON. Il naquit à Salamine, l'an 638 avant Jeſus-Chriſt. Son père, appellé *Execheſtides*, étoit de la famille des rois de Pilos; & ſa mère étoit couſine germaine de *Piſiſtrate*, un des principaux d'Athènes,

& qui en devint par la ſuite le roi ou plutôt le tyran.

Execheſtides diſſipa tout ſon bien par mauvaiſe adminiſtration, & par trop de facilité à obliger tout le monde de ſa bourſe. Il ne put par conſéquent élever ſon fils conformément à ſa naiſſance. Comme le commerce étoit dans ce temps-là un état honorable, parce qu'on prétendoit que c'étoit un moyen de faire amitié & alliance avec les rois, & d'acquérir des connoiſſances, il le mit dans le commerce & le fit voyager.

SOLON ſe prêta aux volontés de ſon père; mais un goût naturel qu'il avoit pour les ſciences, le porta à voir & à s'inſtruire plutôt qu'à trafiquer & à s'enrichir. Il s'amuſa d'abord à la poéſie, pour rendre les hommes plus ſages & plus heureux.

Dans ce temps-là on appelloit *Sages* les Poëtes, les Muſiciens & les ſavans de toute eſpèce (*a*). La qualité

(*a*) Voyez le *Mémoire de M. Hardion ſur l'origine & les progrès de l'éloquence dans la langue Grecque*, dans le tom. XIII des *Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres*.

de Poëte valut donc le titre de ſage à notre Philoſophe. Il falloit ſe rendre digne de ce titre, & SOLON jugea qu'au talent de la poéſie il convenoit de joindre des connoiſſances ſur la morale, ſur la politique & ſur la phyſique. Il s'appliqua donc à ces ſciences, & fit ſur-tout beaucoup de progrès dans la morale & dans la politique.

Il étoit occupé à l'étude de ces ſciences lorſqu'*Anacharchis*, de Scythe, un des Sages de la Grèce, vint à Athènes: il avoit entendu parler de notre ſage, & il voulut le voir. SOLON le reçut froidement; mais *Anacharchis* lui ayant dit qu'il venoit faire amitié avec lui pour établir entre eux le droit d'hoſpitalité, notre ſage lui répondit *qu'il étoit mieux de faire amitié chez ſoi, ſans courir ſi loin.* Eh bien, reprit *Anacharchis*, puiſque tu es chez toi, fais donc amitié avec moi ſelon ta maxime. SOLON également étonné de la vivacité & de la juſteſſe de cette réponſe, le reçut à bras ouverts, & le retint quelques jours chez lui.

Il lui communiqua le travail qu'il faiſoit ſur les loix, & le projet qu'il avoit formé de réformer le gouvernement de la république. *Anacharchis* ſe

moqua de cette entreprise. Toutes vos loix, lui dit-il, ressemblent à des toiles d'araignées : les foibles & les petits s'y prendront & s'y arrêteront ; mais les puissans & les riches les romperont sans peine. *Cependant*, reprit SOLON, *les hommes exécutent fort bien tous les traités qu'ils ont fait quand aucune partie ne trouve son profit à les rompre : il en sera de même de mes loix ; car je les tempère de manière, & je les accomode si bien aux intérêts de mes citoyens, qu'ils connoîtront évidemment qu'il est plus avantageux de les observer que de les violer.*

Cette réponse étoit judicieuse : néanmoins le succès fit voir que la comparaison d'*Anacharchis* étoit plus juste que l'espérance de SOLON n'étoit bien fondée. Notre Philosophe voulut qu'*Anacharchis* assistât à une des assemblées des Athéniens avant que de partir, afin qu'il pût mieux apprécier son entreprise : mais sans se départir de son sentiment, ce sage se contenta de lui dire : Je ne puis assez m'étonner de ce que dans vos délibérations les sages parlent & les sots décident.

SOLON attendoit toujours une oc-

casion favorable de proposer ses loix, & il s'en présenta une qu'il saisit avec empressement. Les Athéniens fatigués de la longue & fâcheuse guerre qu'ils avoient contre les citoyens de Mégare, pour l'isle de Salamine, firent une loi qui défendoit, sous peine de vie, d'avancer ni par écrit, ni de vive voix, qu'on dût recouvrer cette isle. C'étoit la coutume des Athéniens, quand ils avoient fait une chose qui les mortifioit, de défendre d'en parler, comme si le silence pût remédier à leurs maux & diminuer leurs fautes ou leurs pertes. Et c'est-là le parti que prennent aujourd'hui les états mal gouvernés, quand il se forme un schisme, ou une division au sujet de quelque nouveau sentiment.

SOLON regardoit cette coutume comme une infamie. S'étant apperçu que les jeunes gens d'Athènes souhaitoient de recommencer la guerre avec les Mégariens, mais qu'ils n'osoient en parler à cause de la loi, il songea à profiter de la bonne volonté de cette jeunesse, pour attaquer de nouveau Mégare, & pour abolir cette loi.

Il fit dabord répandre dans toute la ville, par ses amis & ses domestiques, qu'il avoit perdu l'esprit, & composa une belle Elégie contre cette loi, qu'il apprit par cœur pour la réciter en public en un jour favorable. Lorsqu'il crut qu'il étoit temps de paroître, il sortit de chez lui habillé en malade, & courut à la place publique, où il monta sur la pierre qui servoit de piedestal aux hérauts & aux sergens pour faire leurs publications.

Bientôt il fut entouré par tout le peuple d'Athènes. C'étoit ce qu'il demandoit; & lorsqu'il vit la place pleine de monde, il chanta tout haut son Elégie, qui commence par ces mots: *Je suis un héraut qui vient vers vous de l'agréable Salamine, après avoir composé ce beau discours en vers.* Cette Elégie étoit intitulée *Salamine. Plutarque* dit qu'elle étoit composée de cent vers parfaitement beaux; & il faut s'en rapporter à lui : car de tous les écrits de notre Philosophe, il n'en est parvenu que deux jusqu'à nous, par les soins de *Philon* & de *Clément* d'Alexandrie. Dans l'un il fixe à 70 ans la durée de la vie

humaine, & l'autre a pour ſujet la ruine des villes (*a*).

Solon n'eut pas plutôt achevé de chanter, que tous les aſſiſtans battirent des mains, c'eſt-à-dire, louèrent hautement ce poëme. *Diogene de Laerce* dit qu'entre autres expreſſions dont il ſe ſervoit pour émouvoir le peuple, celles-ci produiſirent un grand effet : *Que ne ſuis-je, à Pholegrande* (l'une des iſles Sporades dans la mer Egée) ou *à Sicine! Que ne puis-je changer ma patrie contre une autre! J'entends répandre ce bruit deshonorant, voilà un des Athéniens qui ont abandonné Salamine : Que n'allons nous réparer cette honte en conquérant l'iſle!* Ses amis ſaiſirent ce moment pour engager les Athéniens à recommencer la guerre contre les Mégariens ; & *Piſiſtrate*, parent de notre Sage, les détermina à révoquer ſur le champ la loi du ſilence ſur cette guerre, & à reprendre les armes; ce qui fut exécuté.

La guerre fut réſolue, & on élut

(*a*) Voyez les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Letres*, tom. VII, pag. 370.

SOLON général de l'armée qu'on destina contre les Mégariens : étrange révolution ſans doute, & qui prouve bien ce que peut l'éloquence ſur les eſprits foibles. Tout le peuple croyoit que SOLON étoit fou, & voilà qu'après l'avoir entendu chanter, on le juge ſage, & on le charge du commandement d'une armée.

Cependant ce Sage ſe hâta d'embarquer des troupes, & accompagné de *Piſiſtrate*, fit voile vers Coliade, promontoire de l'Attique ſur la côte de Phalère, à vingt ſtades d'Athènes, où les dames de cette ville étoient aſſemblées pour faire le ſacrifice annuel à Cérès. Dès qu'il fut arrivé, il envoya à Salamine un homme de confiance, à qui il ordonna de faire ſemblant d'être transfuge, & de dire à ceux des citoyens de Mégare, qui tenoient alors cette iſle, que s'ils vouloient prendre les principales femmes des Athéniens, ils n'avoient qu'à venir promptement avec lui au promontoire de Coliade.

Les Mégariens ſe laiſſèrent perſuader, & envoyèrent ſur le champ des ſoldats à ce promontoire pour enlever celles qui y étoient. SOLON, qui de

de la pointe de Coliade obſervoit ce qui ſe paſſoit dans Salamine, n'eut pas plutôt vu ſortir le vaiſſeau des Mégariens du port de cette iſle, qu'il renvoya promptement toutes les femmes à Athènes, donna leurs habits, leur coëfure & leur chauſſure aux plus jeunes de ſes ſoldats, qui n'avoient point encore de barbe, & leur fit cacher des poignards ſous leur robe; & quand il les eut ainſi armés & équipés, il leur commanda de danſer tous enſemble ſur le bord de la mer, juſqu'à ce que leurs ennemis fuſſent à terre & que leur vaiſſeau ne pût plus échapper.

Les Mégariens donnèrent dans le piège. Ils prirent ces jeunes gens pour des femmes, & s'étant approchés du promontoire avec une entière confiance, ils s'empreſſèrent de les aller ravir; mais on les reçut ſi bien qu'aucun d'eux ne ſe ſauva, & qu'ils furent tous tués ſur la place. Les Athèniens s'embarquèrent auſſi-tôt, & ſe rendirent maîtres de Salamine ſans aucune difficulté.

C'eſt ainſi que notre Sage ſe rendit maître de cette iſle, ſuivant *Plutarque*. Des Hiſtoriens prétendent que ce n'eſt

pas là la ruse dont il fit usage, mais que s'étant embarqué pour Salamine, il alla jetter l'ancre près de cette isle. Les Mégariens, qui en furent instruits, envoyèrent à la découverte un vaisseau, lequel s'étant approché de trop près, fut pris par SOLON, qui retint ceux qui le montoient, & mit à leurs places les plus braves des Athéniens. Il leur ordonna de s'approcher de l'isle, en se cachant le plus qu'ils pouroient. Alors il descendit avec ses troupes pour obliger les Mégariens à sortir de Salamine; & pendant qu'il combattoit, les Athéniens qui étoient dans le vaisseau s'emparèrent de la ville.

Quoi qu'il en soit, cette conquête fit bien de l'honneur à notre Philosophe & lui donna beaucoup d'autorité à Athènes; mais il acquit encore un plus haut dégré de considération & d'estime par un beau discours qu'il prononça pour engager les Athéniens à défendre le temple de Delphes, dont les habitans de Cyrrhe, sur le golphe de Corinthe, vouloient s'emparer. SOLON fut nommé avec *Clysthène* par les Amphictyons, c'est-à-dire, les juges de toute la Grèce, chefs de l'ar-

mée qu'on destina pour faire le siége de Cyrrhe.

Avant que de rien entreprendre, ces deux chefs consultèrent l'oracle, qui leur dit qu'ils ne pouvoient prendre cette place qu'après qu'ils auroient fait ensorte que les flots de la mer de Cyrrhe baignassent son territoire. Personne n'entendit ce que cela vouloit dire; mais notre Philosophe expliqua ainsi les paroles de l'oracle. On l'accomplira, dit-il, en consacrant toutes les terres de Cirrhe à Appollon; car le territoire de Delphes étant accru par ce moyen, & s'étendant jusqu'au golphe, les flots de la mer baignèrent alors véritablement ses frontières. Cela étant exécuté, la ville fut prise, & les Cirrhéens punis de leur audace & de leur impunité.

Cependant SOLON voulut justifier sa conquête de Salamine, comme étant un bien qui appartenoit de droit aux Athéniens. A cette fin il ordonna qu'on ouvrît quelques tombeaux, & il fit remarquer que les cadavres y étoient couchés tournés vers l'Orient, & que les cercueils étoient disposés de cette manière, & portoient des inscriptions

des lieux où ils étoient nés ; ce qui étoit une coutume particulière aux Athéniens.

Dans ce temps-là il y avoit deux partis à Athènes, qui gardoient l'un contre l'autre une forte animosité. Cette faction avoit été formée par une exécution horrible, que l'Archonte, ou premier magistrat d'Athènes nommé *Mégaglès*, avoit faite des complices de *Cylon*, l'un des principaux citoyens de cette ville qui, sur la foi d'un oracle, s'étoit emparé de la citadelle d'Athènes pendant la fête des jeux olympiques. Les amis de ces complices vouloient que l'on vengeât leur mort, & ceux de *Mégaglès* exigeoient qu'on punît du dernier supplice les descendans de *Cylon*.

La fermentation étoit très considérable ; tellement que le peuple étant divisé, SOLON pour le calmer & éviter les horreurs d'une guerre civile, se mit au milieu des deux partis avec les personnes les plus distinguées d'Athènes, & fit tant par ses prières & ses remontrances, qu'il leur persuada de remettre la décision de leur différend à trois cens des plus gens de bien de la ville.

La cause fut plaidée devant ces juges, & les partisans de *Mégaglès* y perdirent leur cause. Les Athéniens de leur côté perdirent aussi Nicée & Salamine ; car les Mégariens ayant profité de cette division, s'emparèrent de ces deux villes.

A ces troubles succédèrent des craintes superstitieuses, causées par des visions, des spectres & des fantômes. Des fripons qu'on appelloit devins les fomentoient, en assurant que la ville étoit souillée de crimes qu'il falloit purger. Tous les Athéniens étoient coupables. Dans cette perplexité on estima qu'il falloit consulter des étrangers. *Epiménide* vivoit alors. Il demeuroit à Crète. C'étoit un grand Philosophe qui passoit pour être fort aimé des Dieux, & très-savant dans les choses divines. On crut donc que personne n'étoit plus en état que lui de leur donner de bons conseils là-dessus. Ils lui députèrent *Nicias*, l'un des principaux citoyens d'Athènes, afin de le prier de venir sanctifier leur ville par sa présence, & de les éclairer sur la conduite qu'ils devoient tenir désor-

mais à l'égard des Dieux, pour appaiſer leur colère.

Epiménide acquieſca à cette prière que lui fit *Nicias* de la part des Athéniens; & étant arrivé à Athénes, il fit connoiſſance avec notre Philoſophe.

SOLON lui communiqua ſes loix, & *Epiménide* ſe chargea de lui frayer le chemin pour les faire recevoir du peuple. Dans cette vue il exhorta les Athéniens à diminuer les dépenſes qu'ils faiſoient pour les rites de leur religion, à ne point ſe meurtrir le viſage quand quelqu'un de leurs parens mouroient, à être plus dociles & à vivre déſormais en bonne intelligence. Et pour joindre à ces exhortations quelques cérémonies religieuſes, qui les rendiſſent plus efficaces, il fit des expiations & des fondations de temples & de chapelles, & purifia ainſi ſi bien la ville, qu'il diſpoſa ſes habitans à obéir à tout ce qui ſeroit juſte.

Les Athéniens charmés de la vertu & de la ſageſſe de ce grand Perſonnage, voulurent le combler de préſens & d'honneurs; mais il les refuſa, & ne voulut qu'une branche d'olivier

ſacré, qu'il rapporta dans ſon pays. Ils n'en vécurent pas pour cela en meilleure union. Les pauvres murmuroient de la ſupériorité que les riches avoient ſur eux. Ceux-là, ſe trouvant obligés envers ceux ci pour les dettes qu'ils ne pouvoient payer, étoient réduits à leur donner tous les ans le ſixiéme des fruits de leurs terres, ou à engager leur propre perſonne; ce qui les rendoit eſclaves de leurs créanciers, qui les envoyoient vendre dans les pays étrangers. La plupart même de ces malheureux étoient forcés de vendre leurs propres enfans.

Cela étoit fort dur. Auſſi les pauvres ſe mutinèrent, & menacèrent de prendre un parti violent ſi l'on ne réformoit cette loi. Toute la ville ſe trouvoit par-là dans un preſſent danger. Dans cette extrémité, les plus ſages des Athéniens conſidérant que SOLON n'étoit ſuſpect à aucun des deux partis, le prièrent d'appaiſer ces différends; & afin de le mettre à portée de le faire avec ſuccès, on l'élut Archonte.

Dabord notre Philoſophe calma la rumeur, en promettant ſecrettement aux pauvres un nouveau partage des terres,

& en faiſant eſpérer aux riches la confirmation de leurs titres. Enſuite il donna pour maxime d'un bon gouvernement, que l'*égalité n'engendre point de guerre.* Cette maxime plût extrêmement aux pauvres & aux riches, parce que les premiers ſe flattoient de parvenir par-là à cette égalité par un nouveau partage de terres, & que les ſeconds s'attendoient à tirer le même avantage de leur rang & de leur mérite. C'étoit expliquer la maxime d'une manière bien ſingulière.

Quoi qu'il en ſoit de cette interprétation, ce mot de SOLON lui concilia tellement l'eſtime des deux partis, que les chefs le preſſèrent d'accepter la royauté, & de prendre hardiment la conduite d'une ville, où il avoit déja toute autorité. Pour le déterminer, on fit parler l'oracle de Delphes, qui lui conſeilla de monter ſur le trône. Ses amis joignirent leurs ſollicitations à celles des notables de la ville, & dans la vue de les rendre efficaces, ils l'accuſèrent de baſſeſſe & de lâcheté de n'oſer prendre le ſceptre d'Athènes, dans la crainte de ne pouvoir le porter. Toutes ces raiſons n'ébranlèrent

pourtant pas notre Philosophe : il se contenta de répondre à ses amis : *C'est un beau pays que la royauté, mais il n'a point d'issue* ; mais il leur promit de travailler toujours avec le même zèle & la même activité aux affaires de la république.

C'étoit une belle occasion pour donner ses loix, & il la saisit habilement. D'abord il cassa les loix trop sévères de *Dracon*, qui, comme je l'ai déja dit, ordonnoient la mort pour toutes les fautes, & que *Dracon* lui-même n'avoit pu justifier, qu'en disant que les plus petites fautes lui avoient paru dignes de mort, & qu'il n'avoit pu trouver d'autres punitions pour les plus grandes.

Après avoir annullé ces loix, SOLON voulut que les charges demeurassent entre les mains des riches ; & pour ne point trop humilier les pauvres, il leur donna aussi quelque part au gouvernement, dont ils étoient exclus.

Il fit ensuite une estimation des biens de chaque particulier, & leur assigna des rangs conformément à leur revenu. Il mit au premier rang ceux qui avoient cinq cens mesures de revenu ; au second, ceux qui en avoient trois

cens, & les moins riches qui n'avoient que deux cens mesures de revenus, furent au dernier. A l'égard des personnes qui ne possédoient presque rien, ils furent regardés comme mercenaires, travaillant de leurs mains, & hors d'état de posséder aucune charge. Seulement notre législateur leur permit d'opiner dans les assemblées & dans les jugemens du peuple ; & cela suffit pour les contenter.

Par cette division de classes de citoyens, SOLON donna au peuple (comme il le dit fort bien lui-même dans ses vers) un pouvoir juste & raisonnable, sans trop augmenter ni diminuer son autorité, & pourvut à la sûreté des riches, en les mettant à couvert de toute insulte. Ainsi les deux partis étoient munis d'un fort bouclier, afin que l'un ne pût jamais opprimer injustement l'autre.

Cependant la partie n'étoit pas tout-à-fait égale entre le riche & le pauvre ; mais elle la devint par une loi que fit notre Législateur, par laquelle il étoit permis à tout le monde de prendre ou d'épouser la querelle de celui qu'on auroit outragé.

Si quelqu'un avoit été insulté ou maltraité, le premier venu pouvoit dénoncer à la justice, & même poursuivre par cette voie l'auteur de l'offense. Par ce moyen le pauvre contenoit le riche, & ne craignoit point sa supériorité.

C'étoit en cette égalité que SOLON faisoit consister la félicité des citoyens. Car il disoit que *la ville la plus heureuse & la mieux policée, étoit celle dont les citoyens étoient si unis, que ceux qui n'avoient point été outragés sentoient l'injure faite à leurs compatriotes, & en poursuivoient la réparation aussi vivement que ceux qui l'avoient reçue.*

Après avoir ainsi lié & uni les citoyens les uns aux autres, le Sage dont j'écris l'histoire abolit, par une Ordonnance, toutes les dettes & la contrainte par corps, ou du moins diminua tellement les intérêts, que les pauvres, charmés du soulagement qu'ils en tiroient, donnèrent à cette Ordonnance le nom de *Décharge*. Il augmenta aussi par la même Ordonnance les mesures & la monnoie, & cela pour faciliter l'acquittement des dettes; car les débiteurs gagnoient ainsi beau-

coup, ſans que les créanciers perdiſſent.

Comme cette nouveauté lui parut très-délicate, SOLON chercha les expreſſions les plus perſuaſives & les plus ſéduiſantes pour la faire paſſer dans l'Edit qu'il devoit publier à cet effet. Il le communiqua enſuite à ſes amis, & leur en demanda leurs ſentimens. Ceux-ci l'approuvèrent, & firent un abus étrange de cette confiance. Il ſe hâtèrent de prévenir la publication de l'Edit, pour profiter des avantages que les débiteurs devoient en retirer. A cette fin, ils empruntèrent des meilleurs bourſes de groſſes ſommes, avec leſquelles ils achetèrent des biens-fonds; & quand l'Edit fut publié, ils gardèrent les biens, ſans rendre l'argent qu'ils avoient emprunté, autoriſés par l'Edit qui aboliſſoit les dettes.

Cette ſupercherie excita un cri d'indignation de tout le peuple. On en fit un crime à SOLON, & on l'accuſa hautement d'avoir aidé ſes amis à tromper les autres. Cette calomnie l'affligea beaucoup; mais il la détruiſit en remettant le premier une ſomme conſidérable qui lui étoit dûe. Sa loi ou ordonnance ne fut guères mieux reçue:

les riches sur-tout en murmurèrent; mais le temps en fit bientôt voir l'utilité. On cessa de se plaindre, & les avantages de la loi devenant toujours plus sensibles, on se réunit pour rendre aux Dieux des actions de grace, par un sacrifice qui fut appellé le *Sacrifice de la Décharge*.

Ils voulurent ensuite remercier leur Législateur, & ils jugèrent qu'ils ne pouvoient point lui donner une meilleure marque de gratitude, qu'en le nommant intendant des loix & de la police, en lui donnant le pouvoir de creer à son gré des officiers, de regler leur nombre, leurs biens & le temps qu'ils devoient être en charge, & de casser & confirmer, comme il le jugeroit à propos, toutes les Ordonnances qui avoient été faites auparavant. Ainsi SOLON ne fut pas roi de nom, mais d'effet.

Ce grand homme usa sagement de ce pouvoir. Il confirma tous les usages qui lui parurent supportables, dans la crainte qu'en voulant trop faire, il ne gatât tout. Il chercha ensuite à joindre la force à la justice. Dans cette vue, il forma le sénat de l'Aréopage, où,

ſuivant les plus célèbres hiſtoriens, il le rétablit & augmenta ſon autorité.

L'Aréopage étoit une colline près de la citadelle d'Athènes, où il y avoit un enclos découvert, dans lequel les juges s'aſſembloient pour juger les affaires les plus importantes. Ce ſénat exiſtoit, ſuivant M. *Dacier*, ſous le régne de *Cécrops*, mille ans avant SOLON. Il étoit compoſé des plus gens de bien de la ville; mais notre Sage voulut qu'on n'y nommât dorénavant que les Archontes (ou premiers Magiſtrats) ſortis de charges. Il n'y avoit rien de plus grand ni de plus auguſte que ce ſénat ainſi formé. Le peuple en honora les membres comme des Dieux.

SOLON avoit été Archonte; il fut donc du nombre des juges. Il croyoit par ce nouveau ſénat contenir le peuple, que l'abolition des dettes rendoit haut & inſolent; mais voyant que cette fierté & cette inſolence ne faiſoient qu'accroître, il créa un ſecond conſeil de quatre cens hommes, cent de chaque tribu, dans lequel il voulut qu'on rapportât toutes les affaires avant que de les propoſer au peuple, qui ne connoiſſoit rien qui n'eût été bien exa-

miné par ce second conseil. Il réserva cependant à l'Aréopage, comme à une cour souveraine, l'intendance générale de toutes ces choses, & lui laissa le soin de faire observer ses loix. Enfin il crut que l'état affermi par ces deux cours ne seroit plus ni agité ni tourmenté, & que le peuple seroit plus tranquille.

Persuadé qu'il n'y avoit plus rien à craindre de la part du peuple, en descendant des loix générales qu'il avoit établies, & qu'on observoit, à des loix particulières, SOLON entra dans les détails. Il commença à pourvoir à la sûreté des citoyens ; & comme il savoit que rien n'étoit plus contraire à cette sûreté que les séditions, il fit une loi qui déclaroit infâmes ceux qui dans une sédition ne prendroient aucun parti, & qui les condamnoit à un bannissement perpétuel & à la confiscation de leurs biens. Il trouvoit barbare qu'on fût insensible aux malheurs communs, & qu'on ne prît aucune part aux miseres de sa patrie.

Ayant ensuite remarqué que des hommes qui étoient impuissans ne laissoient pas que de se marier lorsqu'ils trouvoient des riches héritières, il fit

une loi qui permettoit aux filles, qui avoient été ainsi trompées, de se consoler avec tels parens de son mari qu'elles voudroient choisir. Il voulut encore que la nouvelle mariée fût enfermée avec son mari, & que celui-ci fût obligé de la voir au moins trois fois le mois, pour entretenir entre eux l'union & la bonne intelligence. Et afin que le mariage ne devînt un trafic pour le gain, mais qu'il fût toujours regardé comme une société honorable pour avoir des enfans & vivre agréablement, il abolit les dots des mariages & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur.

Rien ne lui paroissoit plus honnête & plus saint que le mariage : aussi chercha-t-il d'autres moyens d'engager les citoyens à former ce nœud ; & celui qu'il estima le meilleur, ce fut de dispenser par une loi particulière, les enfans nés d'une concubine de nourrir leur père ; car celui qui jouit d'une femme qui n'est point mariée avec lui, ne le fait que pour assouvir sa passion, & non pour avoir des enfans : *Il a donc*, disoit SOLON, *sa récompense, & ne peut récla-*

mer aucun droit ſur ceux qui ſont venus de ce commerce, & dont il a rendu la vie un opprobre éternel.

Toujours dans la vue de reſſerrer les nœuds du mariage, il permit de tuer un adultère qu'on prendroit ſur le fait. Mais ſi quelqu'un avoit enlevé & violé une femme libre, il ne le condamnoit qu'à une amende de cent drachmes. Si l'intention du raviſſeur étoit de la produire, il le taxoit à vingt drachmes, à moins que ce ne fût une courtiſane, parce qu'il n'y avoit point alors de ſéduction.

L'amour du gain & des richeſſes avoit encore introduit un abus très-préjudiciable à la ſubſiſtance des Athéniens : c'étoit l'exportation des fruits de la terre. Les riches enlevoient tout, & le faiſoient paſſer aux étrangers, qui le payoient beaucoup mieux que les citoyens. Auſſi, quoique les récoltes fuſſent abondantes, le peuple mouroit ſouvent de faim. Pour remédier à ce déſordre, & mettre un frein à la cupidité des riches, SOLON défendit l'exportation de tous les fruits de l'Attique, ſous peine d'être maudit publiquement par l'Archonte, ou de payer

une amende de cent drachmes au trésor public, & ne permit que l'exportation de l'huile.

Il fit aussi de très-beaux réglemens sur les plants des arbres, pour qu'aucun particulier n'empiétât point à cet égard sur son voisin ; sur la tutelle des enfans, sur l'obligation des enfans à nourrir leur père & leur mère, sur les dissipateurs, qu'il déclaroit infâmes, sur les débauchés, & enfin sur la sévère régularité de la vie qu'il prescrivoit aux Archontes ; tellement qu'un Archonte qui s'étoit enivré étoit puni de mort. Et il réforma une autre loi qui n'étoit pas mois blamable que la liberté de transporter les fruits : c'étoit celle qui défendoit de tester. Par cette loi le bien du mourant appartenoit de droit à ses parens, & il n'avoit point la liberté de disposer de rien en faveur de quelqu'un de ses amis.

Notre Philosophe trouva cela injuste. Il voulut qu'il fût permis à un mourant de donner son bien à ceux qu'il choisiroit, quand il n'auroit point d'enfans ; avec cette clause néanmoins que cette donation seroit libre & volontaire, & non suggérée par les caresses d'u-

ne femme intéressée, ou dictée dans un temps où l'esprit seroit aliéné par la maladie, ou dérangé par des breuvages.

Enfin il régla le deuil des femmes, & leurs voyages ; leur défendit de se meurtrir le visage aux enterremens, pour arracher des larmes à ceux qui suivoient le convoi; réforma quelques abus; défendit de dire du mal des morts, & termina son grand ouvrage de législation par fixer les mois.

Il avoit remarqué que la lune ne s'accordoit ni avec le lever ni avec le coucher du soleil, mais que souvent en un même jour elle l'atteignoit & le passoit. Pour concilier cela, il désigna le premier mois par un nom relatif au changement de l'autre. Ce nom étoit *Ene Cainea*, c'est-à-dire, *la vieille & nouvelle lune*. Il attribua aussi à la fin du mois passé ce qui précédoit la conjonction, & à la fin de l'autre ce qui la suivoit. Et il expliqua par-là ce vers de l'Odissée, où *Homère* dit qu'*Ulisse* reviendra à la fin du mois ou au commencement de l'autre. Cela ne peut s'entendre, dit SOLON, que d'un seul & même jour ; car comment un homme arri-

veroit-il chez lui deux jours de ſuite?

Il partagea enſuite le mois en trois dixaines. La première il l'appelloit la *dixaine du mois commençant* ; la ſeconde, *la dixaine du mois qui eſt au milieu* ; & la troiſième, *la dixaine du mois finiſſant*. La première dixaine ſe comptoit de ſuite, *le premier*, *le ſecond & le troiſième du mois commençant*. Quand on étoit parvenu à la ſeconde dixaine, on comptoit de même *le premier*, *le ſecond*, *le troiſiéme du mois au milieu*, ou bien *le premier après dix*, *le ſecond après dix*, & la troiſième dixaine ſe comptoit par ſouſtraction ; car au lieu de dire *un après vingt*, *deux après vingt*, on diſoit *le dixième du mois finiſſant*, c'eſt-à-dire, le 21, *le neuvième du mois finiſſant*, c'eſt-à-dire le 22, &c. Il conſeilla auſſi aux Athéniens de régler l'année ſuivant le cours de la lune. Notre Philoſophe fit écrire ces loix ſur des rouleaux de bois, qui furent enchâſſés dans des cadres où ils tournoient. Et après avoir déclaré qu'il ne leur donnoit force & valeur que pour cent années, il les rendit publiques.

Il eſt difficile de contenter tout le monde, & quelques ſages que ſoient

les précautions qu'on a prises, & la combinaison qu'on a faite des avantages & des inconvéniens, on ne peut avoir tout prévu. C'est ce que reconnut SOLON, lorsque ses loix furent promulguées. Il fut dès ce moment tous les jours importuné d'une foule de gens, qui alloient chez lui pour les louer ou pour les blâmer. Les uns le prioient d'y ajouter telle ou telle chose, ou d'en supprimer telle autre. Le plus grand nombre exigeoit de lui qu'il rendît raison de chaque article, & qu'il en expliquât le véritable sens. Dabord ce Sage essaya de renvoyer chacun content; mais enfin excédé de toutes les visites & des questions qu'on ne cessoit de lui faire, il crut devoir se dérober à toutes ces importunités par la fuite.

Il fit entendre aux Athéniens que les affaires de la république & les siennes, exigeoient de lui qu'il voyageât, & leur demanda un congé de dix ans, dans l'espoir que ce temps suffiroit pour qu'on s'accoutumât à ses loix. Les Athéniens consentirent avec regret à ce départ; mais ils lui accordèrent tout ce qu'il voulut.

SOLON alla dabord en Egypte, &

demeura quelque temps près du rivage de Lanque, à l'embouchure du Nil. Il y conféra avec les deux plus ſavans prêtres de l'Egypte, nommés *Pſenophis* & *Sonchis*. Il apprit, entre autres choſes, le conte de l'iſle Atlantique, qu'il entreprit de mettre en vers pour le publier à ſon retour. Ce conte conſiſte en ce que cette iſle Atlantique étoit une iſle de l'Océan beaucoup plus grande que l'Aſie & que l'Afrique, & qu'elle fut ſubmergée en un jour & une nuit.

D'Egypte il paſſa à Cypre. Il y acquit l'eſtime & l'amitié de *Philocypre*, roi de cette iſle. Ce roi faiſoit ſon ſéjour dans une petite ville ſituée au milieu d'un terrein pierreux & ſtérile; c'étoit un endroit très-déſagréable. En ſe promenant dans les environs, SOLON remarqua une grande plaine, où le terrein gras & fertile préſentoit toutes les richeſſes que la nature produit dans une belle campagne. Il conſeilla au roi d'aller habiter cette plaine, & par conſéquent d'y bâtir une ville. Il s'offrit de l'aider dans ce projet; & ſes ſoins ſecondèrent ſi bien ſon zèle, que chacun à l'envi s'empreſſa d'y

élever des édifices & de s'y établir. Le roi voulant faire honneur de cette fondation à notre Philosophe, appella cette ville *Soli* (ou *Solis*).

Cependant les Athéniens n'étant plus soutenus par les conseils & par la présence de SOLON, oublièrent bientôt ses loix : on les observoit mal, & le plus grand nombre des habitans, amateur de la nouveauté, souhaitoit de changer la face du gouvernement. Il se forma même trois partis, qui avoient chacun un systême particulier, & qui divisoient la ville entre les pauvres & les riches ; car les richesses étoient toujours la pomme de discorde parmi les Athéniens. Tout annonçoit une révolution, une guerre civile prochaine, lorsque notre Sage arriva.

Il se concilia dabord le respect & la vénération de tout le monde, & en se montrant calma la fermentation ; mais il n'étoit gueres en état de rétablir une parfaite tranquillité. Le nombre de ses années l'avoit privé de la force & de la vivacité nécessaires pour agir & pour parler en public. Il aimoit cependant trop sa patrie, pour ne pas la secourir dans un si pressant danger,

& il chercha un moyen de l'aider autant que ses forces pourroient le permetre. Dans cette vue il vit en particulier les chefs des trois partis, & tâcha de terminer leurs différends & de les mettre bien ensemble.

Pisistrate, son parent, étoit à la tête d'un de ces partis. C'étoit un homme poli, doux & insinuant, secourable envers les pauvres, sage & modéré à l'égard de ses ennemis, & qui paroissoit plus homme de bien que ceux qui l'étoient véritablement. Il se faisoit toujours suivre par deux ou trois esclaves chargés de petites pièces d'argent, qu'il employoit à soulager les malades & à faire enterrer les pauvres. Et lorsqu'il voyoit un homme triste, il s'approchoit de lui, lui demandoit la cause de sa tristesse; & si elle venoit de la pauvreté, il lui fournissoit sur le champ ce qui lui étoit nécessaire, non pour entretenir sa paresse, mais pour lui donner le moyen de subsister de son travail. L'entrée de ses jardins & de ses maisons de campagne étoit libre à tout le monde, qui pouvoit y aller & prendre tout ce dont il pouvoit avoir besoin.

Cela

Cela étoit grand & magnifique. Le peuple ne pouvoit cesser de l'admirer, & il avoit conçu pour *Pisistrate* une estime très-forte, & que celui-ci ne méritoit pas; car il ne cherchoit qu'à s'emparer de l'autorité par ces actes simulés de grandeur & de bienfaisance. C'est ce que reconnut SOLON. Comme il ne connoissoit dans *Pisistrate* qu'une ambition demesurée, & qu'il le tenoit d'ailleurs pour bon citoyen, il voulut le détourner de son projet. *Pisistrate* l'écouta, mais il cacha son dessein jusqu'à ce qu'il jugeât convenable de le mettre à exécution.

SOLON veilloit cependant toujours sur sa conduite; mais il trompa sa vigilence par une ruse, laquelle séduisit le peuple, qui ne sait juger que sur les apparences. Il se blessa, & parut ensanglanté sur la place, où il se fit porter dans un chariot, en accusant ses ennemis de l'avoir mis dans cet état, & en s'écriant qu'il étoit la victime de son bon cœur envers ses concitoyens, & de l'intérêt qu'il prenoit à la prospérité de la république.

La populace, qui s'assembla dans la place, touchée de ce spectacle, jetta

un cri d'indignation contre ceux qui avoient ainsi maltraité cet homme, qu'ils regardoient comme leur père. SOLON, mieux instruit qu'elle, découvrit la fourberie, & s'approchant de *Pisistrate*, lui dit : *Fils d'Hippocrate, tu représentes mal l'Ulisse d'Homère ; car tu t'es déchiqueté pour tromper tes citoyens, & il ne le fit que pour tromper ses ennemis.*

Cependant le tumulte continuoit toujours, & la populace étoit prête à prendre les armes, lorsqu'on jugea à propos d'assembler le conseil. D'abord *Ariston* demanda qu'on accordât à *Pisistrate* cinquante gardes pour la sûreté de sa personne ; mais SOLON se levant, rejetta cette demande avec beaucoup de force. *Vous ne regardez*, dit-il à l'assemblée, *qu'aux paroles douces & flateuses de cet homme qui vous séduit. Chacun de vous en particulier a, pour ses propres affaires, toute la finesse du renard, & tous ensemble vous n'êtes que des têtes sans cervelle, gens stupides & grossiers.* Mais voyant que tous les pauvres prenoient le parti de *Pisistrate* & faisoient grand bruit, & que les riches se retiroient saisis de crainte, il

ſortit de l'aſſemblée en diſant, *j'ai montré plus de jugement que les premiers, qui ne connoiſſent pas les menées de* Piſiſtrate, *& plus de courage que les derniers, qui les connoiſſent, & qui n'ont pas la force de lui réſiſter & de réſiſter à la tyrannie.*

Le peuple autoriſa la propoſition d'*Ariſton*, & lui accorda cinquante portes-maſſues pour ſa garde. C'étoient des gardes moins honorables que les portes-lanciers, & les Athéniens croyoient par-là atténuer le cortége de *Piſiſtrate*; mais cette politique devint inutile. Notre Philoſophe ne diſputa ni ſur la qualité ni ſur le nombre des gardes. Il laiſſa à *Piſiſtrate* la liberté d'en prendre tant qu'il voulut, & *Piſiſtrate* profita ſi bien de cette licence, qu'il en prit aſſez pour s'emparer de la citadelle.

Tous les Athéniens furent très-étonnés de cette entrepriſe, & un grand trouble ſuccéda à cet étonnement. *Mégaclès*, qui étoit à la tête d'un des trois partis qui exiſtoient lorſque SOLON arriva à Athènes, & dont j'ai parlé ci-devant, s'enfuit avec ceux de ſon parti. Vivement touché de ce déſordre & de cette déſertion, SOLON,

quoiqu'il fût déja fort vieux, & que personne ne le secondât, alla sur la place, & tança hautement les Athéniens sur leur lâcheté & leur imprudence, & les exhorta, les encouragea à ne pas abandonner leur liberté. *Mes amis*, s'écrioit-il, *avant ce jour il étoit plus facile d'étouffer la tyrannie encore naissante; & présentement qu'elle est formée & établie, il est plus grand & plus glorieux de l'abolir.*

Cette exhortation n'opéra rien. Quelque respect qu'on eût pour tout ce qui sortoit de la bouche de SOLON, la peur avoit fermé les oreilles à tout le monde. Notre Sage s'en apperçut, & étant rentré dans sa maison, il prit ses armes & les jetta dans la rue, en disant: *J'ai défendu autant que j'ai pu les loix de ma patrie*: action héroïque qui auroit dû émouvoir tous les esprits, si la prévention en faveur de *Pisistrate* ne les eût absolument subjugués.

Ce fut ici le dernier acte de SOLON en faveur de sa patrie. Il résolut de rester tranquille & de ne plus se mêler des affaires de la république. Ses amis lui conseillèrent de sortir

d'Athènes, parce qu'ils craignoient que *Pisistrate*, qui ne le regardoit pas de bon œil, lui fît un mauvais parti; mais il ne voulut pas les écouter, & demeura chez lui, pour reprocher sans cesse aux Athéniens leur lâcheté. C'étoit s'exposer beaucoup; car *Pisistrate* vouloit régner despotiquement : aussi ne cessoit-on de l'avertir que ce tyran le feroit mourir, s'il venoit à apprendre qu'il continuoit de parler contre lui, comme il le faisoit; & il ne s'embarrassoit guères de ces avertissemens. Surpris de cette tranquillité au milieu d'un si grand péril, ses amis lui demandèrent sur quoi il se fioit, pour parler avec tant de hardiesse & de sécurité; *sur ma vieillesse*, leur répondit-il.

C'est du moins ce que *Plutarque* nous apprend. *Diogène* de Laerce soutient au contraire que SOLON sortit d'Athènes, & qu'il alla dabord en Chypre, & ensuite à la cour de *Crésus*, & il rapporte une lettre écrite à ce Sage par *Pisistrate*, pour l'engager à revenir dans sa patrie, & la réponse de SOLON à cette lettre : mais les plus habiles critiques, & entre autres, MM. *Dacier* & *Freret*, croient que ces

lettres font supposées. On trouve pourtant dans ces lettres des traits qui conviennent parfaitement à l'un ou l'autre personnage : « Je n'offense ni les Dieux » ni les hommes, fait-on dire à *Pisis-* » *trate* : j'ordonne au contraire l'obser- » vation des réglemens que vous avez » prescrit aux citoyens d'Athènes ; & » j'ose dire qu'on les exécute sous mon » gouvernement avec beaucoup plus » d'exactitude que si l'état étoit répu- » blicain. Je ne permets pas qu'on fasse » tort à personne, & quoique prince, » je ne jouis d'aucun privilége au-des- » sus des autres ..... Détrompez-vous, » si vous croyez que je vous en veuille » pour avoir décélé mes desseins ..... » Revenez en toute sûreté, & fiez- » vous à la simple parole que je vous » donne, que SOLON n'a rien à crain- » dre de *Pisistrate*, puisque vous savez » que je n'ai pas même fait de mal à » aucun de mes ennemis. Enfin si vous » voulez être du nombre de mes amis, « vous serez un de ceux que je distin- » guerai le plus, sachant votre éloi- » gnement pour la fraude & la perfi- » die. Cependant si vous ne pou- » vez vous résoudre à revenit demeu-

» rer à Athènes, vous ferez ce que » vous voudrez, pourvu qu'il ne soit » pas dit que vous avez quitté votre » patrie par rapport à moi seul ».

Voilà un extrait de la lettre qu'on suppose avoir été écrite à SOLON par *Pisistrate*, ou qu'il a écrite réellement; & voici la réponse réelle ou supposée, que ce grand homme fit à *Pisistrate*.

» Je crois facilement que je n'ai pas de » mal à craindre de votre part. J'étois » votre ami avant que vous fussiez deve» nu tyran; & je ne suis pas plus votre » ennemi à présent, que tout autre Athé» nien qui hait la tyrannie. Si Athènes » se trouve mieux de n'avoir qu'un » maître, que de dépendre de plusieurs, » c'est une question que je laisse à cha» cun la liberté de décider; & je con» viens même qu'entre ceux qui se » rendent despotiques, vous êtes le » meilleur; mais je ne vois pas qu'il » me soit avantageux de retourner à » Athènes : je donnerois lieu par-là » de blâmer ma conduite, puisqu'il » sembleroit qu'après avoir mis le ti» mon de la république entre les mains » du peuple, & avoir refusé l'offre

» qu'on me fit du gouvernement, j'ap-
» prouverois votre entreprise par mon
» retour ».

Si ces lettres ne sont pas vraies, il faut convenir qu'elles sont bien vraisemblables. La réponse de SOLON peint bien sa façon de penser & son caractère; & si, contre l'opinion de *Plutarque*, ce Sage sortit d'Athènes, comme on ne peut en douter, il n'y a rien de plus naturel que *Pisistrate*, par un trait de politique, ait écrit à SOLON de revenir dans sa patrie, & que celui-ci, par un trait de sagesse & d'amour patriotique, ait persisté à s'en tenir éloigné.

Quoi qu'il en soit de cette probabilité, il est certain qu'en sortant d'Athènes notre Philosophe alla en Chypre, & se rendit de là à la cour de *Crésus*, roi de Lydie : car on ne peut nier qu'il ait été dans cette cour; & M. *Freret* a presque démontré qu'il devoit être extrêmement vieux quand il fit ce voyage. Les paroles de ce Savant sont très-remarquables, & trop essentielles à l'histoire de notre Philosophe pour ne pas les citer ici.

» Si l'on veut conserver, dit M.

» *Freret*, l'entrevue de *Solon* & de
» *Crésus*, il faudra ſuppoſer qu'ayant
» quitté Athènes la première année de
» la tyrannie de *Piſiſtrate*, il alla d'a-
» bord à Sardis, & qu'après avoir re-
» connu le peu d'agrément que trou-
» veroit un homme de ſon âge à la
» cour d'un prince enivré de ſa puiſ-
» ſance, & corrompu par les diſcours
» de ſes flateurs, il ſe retira dans l'iſle
» de Chypre, pour finir ſes jours dans
» la ville de Soli qu'il avoit fondée (*a*). »

SOLON alla donc voir *Créſus*, qui l'en avoit prié. Ce prince le reçut avec toute la pompe & la majeſté du plus riche monarque de l'Univers. Son habit étoit d'un très-beau drap de diverſes couleurs, rehauſſé d'or, travaillé avec un art proportionné à la richeſſe de la matière, & où les pierres les plus précieuſes étoient ſemées avec profuſion. Il ſe flatoit d'éblouir SOLON par cette magnificence ; mais ce Sage ne donna aucune marque d'émotion, & ne dit rien qui ſentît la ſurpriſe ou l'admiration : au contraire il fit connoître

(*a*) *Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions*, tom. V, pag. 277.

aux perſonnes intelligentes, qu'il mépriſoit cette vanité comme une fineſſe ou petiteſſe d'eſprit.

Créſus ordonna qu'on lui fît voir ſes appartemens, qui étoient décorés avec une ſomptuoſité extrême. Les richeſſes les plus précieuſes y étoient prodiguées avec un éclat éblouiſſant. Notre Philoſophe ne fut cependant pas plus ému de toutes ces belles choſes, qu'il l'avoit été des ſuperbes habits du roi. Revenu auprès de lui, *Créſus* lui demanda s'il avoit jamais vu d'homme plus heureux que lui; & SOLON lui répondit que ſon bonneur n'approchoit pas de celui d'un Athénien nommé *Tellus*, qui mourut en combattant glorieuſement pour ſa patrie. Le roi de Lydie fut fort étonné de ce que notre Sage ne faiſoit point conſiſter le bonheur dans l'abondance de l'or & de l'argent, & de ce qu'il lui préféroit la vie & la mort d'un homme du peuple. Diſſimulant ſa ſurpriſe, il lui demanda encore ſi après ce *Tellus* il avoit connu un autre homme dont le bonheur fût égal au ſien; & SOLON lui répondit qu'il avoit connu deux frères jumeaux appellés *Cléotis* & *Biton*,

plus heureux que lui, parce qu'ils étoient un parfait modèle d'amitié, qu'ils s'étoient acquis une gloire éternelle, en traînant le char de leur mère au temple de Junon, & qu'ils avoient terminé leur vie par une mort douce & tranquille après cette belle action. Eh! quoi, reprit *Crésus* déja transporté de colère, tu ne me compteras donc point parmi les heureux? Notre Philosophe, qui ne vouloit ni le flatter ni l'aigrir davantage, lui adressa ce beau discours, que *Plutarque* nous a conservé, & qui ne sauroit être trop connu:

Roi de Lydie, Dieu nous a donné à nous autres Grecs toutes choses dans la médiocrité; sur-tout il nous a fait présent d'une sagesse ferme, mais simple & populaire, qui n'a rien de royal ni d'éclatant, & qui, connoissant que la vie des hommes éprouve un nombre infini de vicissitudes & changemens, ne nous permet ni de nous glorifier des biens dont nous jouissons nous-mêmes, ni d'admirer dans les autres une félicité qui ne peut être que passagère & n'avoir rien de réel; car l'avenir est pour chaque homme un tissu d'accidens tout divers, qui ne peuvent être que prévus. Ce-

lui-là nous paroît seul heureux, de qui Dieu à continué la félicité jusqu'au dernier moment de sa vie ; mais pour celui qui vit encore, & qui flote au milieu des écueils sur cette mer orageuse, son bonheur nous paroît être aussi incertain & aussi mal assuré que la couronne, pour celui qui combat encore, & qui n'a pas encore vaincu.

SOLON se retira après avoir prononcé ces paroles, qui affligèrent beaucoup *Crésus* sans le corriger. *Esope*, le fabuliste, étoit alors à la cour de ce roi, qui l'y avoit appellé, & qui le traitoit très-favorablement. Il fut fâché de la manière dont notre Philosophe s'étoit comporté envers ce prince, & lui dit, par forme d'avis : « SOLON, il faut ou n'approcher point » du tout des rois, ou ne leur dire » que des choses qui leur soient agréa» bles ». *Dis plutôt*, répondit SOLON, *qu'il faut ou ne les point approcher, ou ne leur dire que des choses qui leur soient utiles.*

Cette réponse me paroît belle & sans réplique. Néanmoins le savant M. *Freret* prétend que la conversation de SOLON avec *Crésus* ne fait point d'honneur au Philoso-

phe. « On y voit, dit-il, un grand Prin-
» ce qui s'attache à faire tous les hon-
» neurs imaginables à un ſimple *Bour-
» geois* Athénien ; tandis que celui-ci,
» loin de chercher l'occaſion de s'in-
» ſinuer dans ſon eſprit pour lui donner
» des conſeils utiles à ſa gloire &
» aux bonheurs de ſes peuples, ſe con-
» tente de l'irriter ſans l'inſtruire (*a*) ».

Ainſi parle M. *Freret* ſur cette converſation ; mais a-t-il raiſon de blâmer SOLON ? Premièrement le Philoſophe n'étoit point un *Bourgeois* Athénien. Suivant les plus reſpectables hiſtoriens de l'Antiquité, il deſcendoit des rois de Pilos, & ſa mère étoit couſine-germaine de *Piſiſtrate*, roi actuel d'Athènes. Outre cela il avoit occupé la première place de la république : il en étoit le légiſlateur & le père : il en avoit refuſé la royauté ; étoit-ce là un ſimple *Bourgeois* d'Athènes? Peut-on dire que le Statouder de Hollande ſoit un ſimple *Bourgeois* d'Amſterdam ? que le Doge de Gênes ſoit un *Bourgeois* de cette ville ? Quand même SOLON n'au-

(*a*) *Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions*, tom. V, p. 278.

roit point gouverné Athènes, & qu'il auroit vécu comme un simple particulier, en étoit-il moins de la famille royale de Pilos, & parent du roi, ou tyran *Pisistrate* ?

M. *Freret* vouloit que notre Sage cherchât l'occasion de s'insinuer dans l'esprit de *Crésus*. Pourquoi ? quel intérêt SOLON avoit-il de gagner les bonnes graces de ce roi ? *Crésus* le prie de le venir voir. SOLON se rend à cette invitation. Le roi de Lydie lui demande ce qu'il pense sur le bonheur, & le philosophe lui dit son sentiment. Qu'y a-t-il là de blâmable ? Dabord SOLON pouvoit parler à *Crésus* comme d'égal à égal, à cause de sa naissance & de la place qu'il avoit occupée à Athènes. En second lieu il devoit lui parler en supérieur, à cause de son grand âge & de cette haute considération que ses lumières, sa sagesse & sa grandeur d'ame lui avoient acquis dans tout l'Univers. Qu'étoit-ce qu'un roi efféminé & voluptueux tel que *Crésus*, auprès d'un Sage respectable par sa vieillesse, & qui avoit méprisé & le faste du trône, & foulé aux pieds tout le luxe dont il est en-

vironné? D'ailleurs le discours de SOLON étoit si beau, qu'il auroit dû faire ouvrir les yeux à *Crésus*, si ce roi eût été moins frivole & plus estimable. Aussi toutes ses richesses, son faste, sa vie molle & luxurieuse le mirent à deux doigts de sa perte. Ayant eu une querelle avec *Cyrus*, il fut battu, pris, lié & garoté, & traîné sur un bucher où il alloit être brûlé, au milieu des Perses, & à la vue de *Cyrus* même. Il se souvint alors des avis de SOLON, & se mit à crier par trois fois de toutes ses forces, SOLON! *Cyrus* étonné de cette espèce d'invocation, lui envoya demander si c'étoit un homme ou un Dieu qu'il réclamoit dans son malheur. C'est, répondit le malheureux roi de Lydie, un Sage de la Grèce qui m'avoit donné de bons avis, dont je n'ai pas su profiter, & qui a prédit mon infortune. On rapporta cette réponse à *Cyrus*, qui en fut si touché, qu'il délivra son ennemi & l'honora pendant toute sa vie.

SOLON ne survécut que deux ans à l'usurpation de la royauté par *Pisistrate*, & par conséquent mourut peu de tems après son entrevue avec *Crésus*, s'il

eſt vrai, comme on l'a aſſez bien prouvé, que ce *Philoſophe* ſe rendit à la cour de ce roi après cette uſurpation. On ne ſait point dans quel lieu il mourut : ſeulement on eſt certain qu'il avoit quatre-vingts ans.

On prétend qu'il recommanda, en mourant, qu'on brulât ſon corps ſelon l'uſage ordinaire, & qu'on répandît ſes cendres dans l'iſle de Salamine; mais *Plutarque* veut que ce ſoit là un conte incroyable, à cauſe de ſa *trop grande abſurdité*. Il ne dit point en quoi cette abſurdité conſiſte; & il convient que pluſieurs Ecrivains *conſidérables*, & *Ariſtote* même, l'ont rapportée.

SOLON s'étoit marié; mais aucun de ſes hiſtoriens n'a parlé ni de ſon mariage, ni de la perſonne qu'il avoit épouſée; & on ignoreroit peut-être cette particularité de la vie de ce Sage, ſi l'entretien qu'il eut avec *Thalès*, l'un des ſept Sages de la Grèce, ne nous l'eût appriſe.

SOLON étant allé à Milet pour voir *Thalès*, la première choſe qu'il lui dit, ce fut qu'il s'étonnoit de ce qu'il n'avoit jamais voulu avoir ni femme ni enfans. *Thalès* ne lui répondit

rien; mais il pria un étranger de venir donner à notre Sage des nouvelles d'Athènes, & de lui annoncer la mort de son fils. Celui-ci s'acquitta fort bien de sa commission. Il vint trouver SOLON chez *Thalès*, & lui dit dans la conversation qu'il arrivoit d'Athènes, d'où il étoit parti depuis dix jours. Notre Philosophe lui demanda s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il étoit parti. L'étranger, qui savoit fort bien sa leçon, lui dit qu'il n'y avoit autre chose que la mort d'un jeune homme, qu'on disoit être le fils de quelque grand personnage, & du plus honnête homme de la ville, lequel étoit absent depuis quelque tems. Ah! que ce pauvre père est malheureux, reprit SOLON; mais comment l'appelle-t-on? Je l'ai ouï nommé fort souvent, répliqua l'étranger, mais son nom m'est échappé. La crainte de SOLON redoublant, il lui demanda si ce jeune homme n'étoit pas le fils de SOLON, & l'étranger lui ayant dit qu'oui, notre Philosophe se livra au désespoir. Alors *Thalès* le prit par la main & lui dit, ce qui m'a empêché de me marier &

d'avoir des enfans, c'eſt juſtement ce qui t'arrive : cependant conſoles-toi, il n'y a rien de vrai dans tout ce que tu viens d'entendre.

Ce fut là la raiſon que *Thalès* donna à notre Sage de ſon éloignement pour le mariage : raiſon mauvaiſe ſans doute ; car c'eſt manquer d'eſprit, comme le dit fort bien *Plutarque*, que de renoncer à la poſſeſſion des choſes néceſſaires, par la ſeule crainte de les perdre un jour.

Notre Philoſophe avoit des maximes de morale, qui ſont tres-belles, & qui ſeront utiles dans tous les tems ; les voici :

I. Honorez les Dieux & reſpectez vos parens.

II. Que la raiſon ſoit votre flambeau & votre guide.

III. Gardez vous de mentir.

IV. Croyez que la probité eſt plus fidèle que les ſermens.

V. Ne faites point d'amis légèrement, & conſervez ceux que vous avez faits.

VI. Ne faites point le roi ſi vous n'avez appris à le faire.

VII. Ne briguez point de gouvernement, qu'auparavant vous n'ayez appris à obéir.

VIII. Ne conſeillez point ce qui eſt le plus agréable, mais ce qui eſt le meilleur.

IX. Evitez les mauvaiſes compagnies.

X. Méditez des ſujets dignes d'application.

XI. Si vous êtes prudent, vous obſerverez les hommes de près, de crainte qu'ils ne vous cachent ce qu'ils ont dans l'ame.

XII. Souvenez-vous que la haine ſe déguiſe ſous un viſage riant, & que la langue s'exprime ſouvent ſur un ton d'ami, pendant que le cœur eſt plein de fiel.

Outre ces ſentences dont SOLON faiſoit uſage dans la conduite de la vie, il y en avoit une générale, qu'il répétoit ſouvent; c'étoit *rien de trop*. Cependant ayant perdu ſon fils, il s'abandonna à la douleur: un de ſes amis voulut le conſoler, & lui dit que ſes regrets étoient inutiles; *c'eſt précisément le ſujet de mes larmes*, répondit SOLON.

C'étoit-là un foibleſſe bien pardon-

nable à un homme sensible & délicat. M. *Freret* lui en donne d'autres, bien plus répréhensibles. Il prétend que ce Sage « n'étoit rien moins qu'un Philo» sophe austère ; que sa vie molle, son » excessive dépense, & la grande licence » de ses poëmes, où il parle des volup» tés d'une manière peu digne d'un Phi» losophe, avoient besoin d'apolo» gie » (*a*). Mais c'est une simple prétention qui n'est gueres appuyée sur l'histoire. On ne trouve ni dans *Diogène de Laerce*, ni dans *Plutarque*, ni dans les remarques de M. *Dacier* sur la vie de SOLON, ni dans aucun historien de la philosophie, que ce Philosophe ait vécu, comme M. *Freret* le dit. On voit bien que ce Savant prend toujours SOLON pour un *simple Bourgeois* d'Athènes, ainsi qu'on l'a vu ci-devant, & il trouve peut-être ridicule que son train fût à Athènes le train d'un grand seigneur, du premier magistrat de la république. C'est une erreur de sa part qui découle conséquemment de la première.

(*a*) *Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions*, tom. V, p. 279.

A l'égard de ses poésies, il est vrai qu'on dit qu'il y soutient que Vénus, Bacchus & les Muses sont les seules sources des plaisirs des hommes : ce qui, dépouillé du style poétique, signifie littéralement qu'il n'y a que deux sortes de plaisirs, les plaisirs de l'esprit (ceux des Muses) & les plaisirs des sens ; & M. *Freret* juge cela très-blâmable. Il auroit bien mieux fait de nous dire quels sont les autres plaisirs que SOLON devoit exhalter ; car jusqu'ici nous n'en connoissons pas d'autres.

Enfin le Savant auquel je réponds, dit que les mœurs de SOLON répondoient à ses maximes ; & cela est avancé fort légérement. On vient de lire la vie de ce Philosophe, & on peut juger s'il mérite le blâme dont M. *Freret* veut tacher sa mémoire. Achevons cette vie par un trait très-véritable, & qui comble son éloge ; c'est qu'on lui érigea après sa mort une statue au pied de laquelle on mit cette inscription :

Salamine sut repousser les Mèdes transportés d'une vaine fureur. Mais ce rayon de gloire ne fut rien, au prix de celle qu'elle a eue d'avoir donné le jour à SOLON, *que ses loix rendent dignes de vénération,*





Melle. A. Reydellet Del. *P. Beys*

CHILON. *

CE n'étoit point assez pour rendre les hommes heureux de leur donner des loix; il falloit encore leur faire connoître les avantages de ces loix, si on vouloit qu'elles eussent leur effet. C'est aussi à quoi travaillèrent les Philosophes contemporains de *Solon*, ou qui lui succédèrent. Ils estimèrent que la loi est une plante qui ne prend racine que dans un esprit préparé par la science & par la vertu. La Science éclaire l'esprit, & la vertu forme le cœur: deux choses absolument nécessaires pour l'exécution des loix, & par conséquent pour le bonheur du genre humain.

Les sept Sages de la Grèce, c'est-à-dire les premiers Philosophes du monde, s'attachèrent sur-tout à la morale,

* *Herodot.* l. I, *Plin. Histor. Natur.* l. I. *Aulu-Gelli noctis Atticæ*, l. 1. *Stanlei Historia Philosophiæ*, pag. 62. *Jac. Brukeri*, *Histor. critica Philosophiæ*, tom. I.

parce qu'ils pensèrent qu'on devoit purifier l'ame avant de l'éclairer. CHILON, l'un d'eux, cultiva cette partie des connoissances humaines, & joignit à sa théorie une pratique encore plus efficace que ses leçons & ses préceptes.

Il naquit à Lacédémone vers l'an 640, ou 50 ans avant J.C. Son père s'appelloit *Damagete* : on ne sait pas quel étoit son état; mais on doit présumer que c'étoit un homme considérable, puisque ses enfans occupèrent les premières dignités de la république. Son fils aîné fut nommé Ephore; c'est-à-dire, inspecteur ou contrôleur de la conduite des rois. On ne pouvoit assurément monter à un plus haut rang à Lacédémone. Il y avoit cinq Ephores dans la promotion que l'on fit du frère de CHILON. On se flattoit que notre Philosophe y seroit compris : il fut cependant oublié. Tous ses amis s'étonnèrent de ce qu'il n'étoit point sensible à cet oubli. Son frère lui fit même une querelle sur son indifférence. Pourquoi, lui dit-il, ne vous plaignez-vous pas? *C'est*, répondit CHILON, *que je sais endurer une injure, & que vous ne le savez point.*

Il

Il avoit une autre ambition qui le flattoit davantage. Il vouloit être utile à tous les hommes, en les instruisant: projet plus grand, sans doute, que celui de les gouverner. Dans cette vue, il mit en vers les plus beaux préceptes de morale ; c'étoit la forme de l'instruction du temps. Cette poésie n'est pas parvenue jusqu'à nous. Nous savons seulement qu'il composa des Elégies, d'environ deux cens vers. Une maxime générale qu'il préconisoit surtout dans ses vers, est que *la prévoyance de l'avenir, en tant qu'il peut être l'objet de la raison, est ce qui distingue le plus l'homme.* Cela signifie que la science propre de l'homme consiste à savoir prévoir les événemens. C'est l'ouvrage de la raison, qui d'une vérité connue, fait déduire une vérité qu'elle ne connoît pas, & qui découle de la première.

Ces productions & sa sagesse lui procurèrent une grande réputation. On conçut pour lui une si haute estime, qu'une place d'Ephore étant venue à vaquer, on la lui donna, comme à l'homme de Lacédémone le plus capable de la remplir. Notre Sage se con-

ſacra dès-lors tout entier au ſalut de la république, & il ſe dépouilla de l'intérêt qu'il prenoit à ſes proches & à ſes amis. Il fit aſſembler ſes parens, & leur déclara que déſormais il ne les diſtingueroit plus des autres citoyens.

Il obſerva ſoigneuſement, ſuivant ſa charge, la conduite des rois de Lacédémone (ou Sparte) & mit un frein à leurs déportemens. Mais le trait peut-être le plus glorieux de ſes fonctions, eſt celui de ſon ambaſſade vers les Corinthiens. Le ſujet de cette ambaſſade étoit d'engager les Corinthiens à faire ſociété avec les Spartiates. En arrivant, il trouva les magiſtrats de cette ville au jeu : ſon étonnement fut extrême, parce qu'il ne croyoit pas que des hommes, à qui on confie la fortune & la vie des citoyens, duſſent s'occuper de choſes frivoles. Auſſi ne jugea-t-il pas à propos de leur parler du ſujet de ſon ambaſſade, & retourna ſur le champ dans ſa patrie. Une république auſſi ſage que Lacédémone, ne doit point faire alliance, dit il, avec des joueurs : c'eſt ce qu'il fit entendre à ſes concitoyens à ſon retour.

Son zèle pour le bien public étoit ſi grand, que quoiqu'il regardât le mariage comme une priſon, il voulut cependant avoir des enfans, qui fuſſent utiles à la patrie. Il ſe maria & eut un fils, qui ne fut pas moins illuſtre dans les armes, que ſon père l'étoit dans la Philoſophie.

CHILON étoit l'oracle de ſon pays. On le conſultoit ſans-ceſſe ſur les choſes qu'on eſtimoit les plus difficiles, ou qu'on jugeoit les plus néceſſaires pour la conduite de la vie. On lui demanda un jour ce qu'il y avoit de plus difficile: il répondit: *de taire un ſecret, de bien employer ſon tems & de ſupporter les injures.* Une autre fois on lui fit cette queſtion: Quelle différence y a-t-il entre un ſavant & un ignorant? *Celle*, répondit CHILON, *que donnent les bonnes eſpérances.* Cela n'eſt pas clair. Ce Sage veut-il dire par-là que le ſavant a plus d'eſpoir que l'ignorant, parce qu'il a ou plus de reſſource dans l'eſprit pour ſe préparer aux événemens, ou qu'il compte diſpoſer ces événemens en ſa faveur par ſon ſavoir & ſa ſageſſe? du moins on

ne voit pas qu'on puisse expliquer cette réponse autrement.

Ce qu'il y a de certain, c'est que CHILON faisoit grand cas de l'art de conjecturer, & il réussissoit assez bien dans cet art. On parloit un jour de l'isle de Cythère, qui appartenoit aux Lacédémoniens, de sa nature & de sa situation. Sur l'exposé qu'on lui fit de l'une & de l'autre, il prévit que cette isle seroit une source de malheurs. *Plût aux Dieux*, s'écria-t-il, *que cette isle n'eût jamais existé, ou qu'elle eût été engloutie par des vagues au moment de sa formation!* L'événement justifia la justesse de cette réflexion; car peu de temps après *Nicias* y défit les Lacédémoniens, & y mit une garnison d'Athéniens.

Une prédiction encore plus surprenante, parce qu'on ne voit pas sur quoi elle est fondée, c'est celle qu'il fit au sujet du mariage d'*Hypocrate*, qui étoit un Grand d'Athênes. Cet homme faisoit un sacrifice aux Dieux. Il avoit à cet effet des chaudières pleines d'eau. Tout d'un coup, par une espèce de miracle, l'eau commença à bouillir avec

tant d'impétuosité, qu'elle répandit par-dessus les bords. Il n'y avoit cependant point de feu, ni sous les chaudières, ni autour. Tous les spectateurs furent étonnés de ce prodige, qui pouvoit fort bien être une chose naturelle, si on avoit jetté quelque corps dans l'eau propre à produire une ébullition. CHILON, sans s'en émouvoir, dit à *Hypocrate*, que c'étoit un avis à lui de vivre dans le célibat, ou s'il se marioit de répudier sa femme au plutôt, & d'en égorger les enfans. Cet Athénien ne fit aucune attention à cet avis. Il se maria, & le premier enfant qu'il eut fut *Pisistrate*, tyran des Athéniens.

Assurément cette prédiction n'avoit aucun rapport avec l'eau des chaudières qui bouilloit sans feu; mais CHILON qui savoit sans doute combien *Hypocrate* étoit peu propre à élever des enfans, avoit saisi cette chose merveilleuse (dont il étoit peut-être l'auteur) pour l'empêcher de se marier.

La vie de ce Sage fut douce & tranquille. Sa morale avoit pour but de connoître les hommes & de vivre avec eux. Elle étoit renfermée dans ces maximes,

I. Parlez peu & sur-tout dans un repas.

II. Abstenez vous de parler mal de qui que ce soit, si vous voulez n'entendre que des choses obligeantes.

III. Laissez aux femmes les menaces, & par conséquent ne les employez jamais.

IV. Défiez-vous de vous même.

V. Ne parlez point avant de penser.

VI. Ne vous laissez jamais emporter par la colère.

VII. Ne desirez pas des choses impossibles.

VIII. N'ambitionnez point de faire un grand mariage.

IX. Allez voir vos amis plus promptement quand ils sont dans la mauvaise fortune, que quand ils sont dans la bonne.

X. Respectez la vieillesse.

XI. Exposez vous plutôt à souffrir du dommage, qu'à avoir du profit avec deshonneur; car l'un n'est un malheur que pour un tems, au lieu que l'autre est une tache pour toute la vie.

XII. N'insultez point aux malheurs d'autrui.

XIII. Soyez doux & indulgent, afin qu'on ait pour vous plus de respect que de crainte.

XIV. Sachez gouverner votre maison.

XV. Ne marchez point avec précipitation, & souvenez-vous que c'est une marque de peu d'esprit que de gesticuler des mains en parlant.

XVI. Obéissez aux loix.

XVII. Aimez la solitude.

XVIII. Respectez la cendre des morts.

XXI. Connoissez vous vous-même.

XX. Ne faites rien qu'avec modération.

XXI. Enfin sachez que les dettes entrainent les procès, & que les procès sont accompagnés de toutes sortes de misères. Par cette raison ne répondez pour personne; car celui qui se fait caution, n'est pas loin de se causer du dommage.

Pline, le naturaliste, dit que ces trois dernieres maximes furent si estimées, qu'on les écrivit en lettres d'or dans le temple d'Appollon. Et *Ausone* prétend que CHILON recommandoit encore de vivre comme si on devoit mourir, àfin de ne pas oublier qu'il y a une vie éternelle; de se met-

tre au-dessus des malheurs, soit par la force d'esprit, ou par le conseil de ses amis; de se souvenir des belles actions que l'on a faites, & de ne jamais oublier les bienfaits. CHILON voulut encore (si l'on en croit cet auteur) que la vieillesse ressemblât à la jeunesse, afin de se rendre plus agréable, & que la jeunesse eût la gravité de la vieillesse, afin d'être plus respectable.

Mais une belle pensée de ce Philosophe, que *Diogene de Laerce* met au-dessus de toutes les autres, c'est celle-ci : Comme les pierres de touche servent à éprouver l'or & à en faire connoître la bonté; de même l'or répandu parmi les hommes fait connoître le caractère des bons & des méchans.

CHILON pratiqua cette morale avec tant d'exactitude, que dans sa vieillesse il se réjouissoit de ce qu'il ne s'en étoit point écarté. Le seul reproche qu'il avoit à se faire, c'étoit d'avoir sauvé un coupable lorsqu'il étoit Ephore. Il est vrai que cet homme étoit de ses amis; encore le moyen qu'il employa pour cela, semble le mettre à couvert de reproche. Il jugea dabord le coupable selon la loi; mais il lui con-

seilla d'appeller de son jugement, & engagea même ses confrères à l'absoudre. Il favorisa ainsi son ami en observant la loi ; c'est-à-dire qu'il sauva à la fois son honneur & la vie de son ami. Notre Philosophe ne l'en jugea pas moins blâmable. A la rigueur il est certain qu'on ne doit pas prendre les armes contre sa patrie en faveur de son ami ; * & c'est les prendre véritablement que de sauver un coupable quel qu'il soit, qui a mérité la mort. Aussi CHILON se fit à cet égard bonne justice, & à son tour la postérité la lui a bien faite sur la délicatesse de sa conscience.

Ce Sage rendoit avec usure les bienfaits qu'il recevoit ; & sa reconnoissance fut toujours égale à son extrême sensibilité. Il évitoit la compagnie des méchans, comme on fuit la peste ; & il étoit fort réservé dans ses connoissances. Avant que d'aller au banquet des sept Sages, il s'informa de ceux qui devoient s'y trouver. On est obligé, dit-il, de souffrir dans un vaisseau un compagnon fâcheux ; mais c'est man-

* *Contrà patriam*, dit Cicéron, *arma pro amico sumenda non sunt.*

que de discrétion & de prudence, que de se mêler dans un festin avec toutes sortes de personnes.

Il parloit si agréablement, & s'exprimoit en si peu de paroles, que pour bien parler, il falloit parler à la Chiloniène, suivant l'expression d'*Aristagore*.

Il n'avoit qu'un fils qu'il aimoit très-tendrement. C'étoit un enfant bien digne de sa tendresse, par l'estime universelle qu'il s'étoit acquise. Le moindre de ses succès lui faisoit une vive impression. Ce cher enfant remporta le prix du ceste aux jeux olympiques. Il vint embrasser son père après ce glorieux exploit. CHILON fut si saisi par l'excès de sa joie, qu'il mourut dans les bras de son fils. Il avoit 70 ans, & quoique ce ne fût pas là une vieillesse extrême, il étoit très-foible, comme on en put juger par l'effet de son saisissement.

On lui rendit avec pompe les derniers devoirs. On lui érigea une statue, au bas de laquelle on mit cette inscription. *La victorieuse Sparte donna le jour à* CHILON, *qui fut le premier d'entre les sept Sages de la Grèce.*



Melle Cl. Reydellet Del. F. Boyzent Scu

PITTACUS.*

A L'exemple de *Chilon*, le Sage qui va nous occuper cultiva la morale. Il étoit contemporain de ce Philosophe, & comme lui un des sept Sages de la Grèce. Il naquit à Mythylène, ville célèbre de Lesbos. Il s'appelloit PITTACUS, quoique le nom de son père fût *Hirradius*. Cet homme étoit originaire de Thrace : on ne sait ni ce qu'il étoit, ni ce qu'il faisoit. Son fils prit d'abord le parti des armes, & s'étant joint au frère d'*Alcée*, il défit les troupes de *Mélanchre*, tyran de Lesbos, & le tua.

Il rendit par-là un grand service à ses compatriotes, qui gémissoient depuis long-tems sous l'oppression tyrannique de ce prince. Aussi en furent-ils si reconnoissans, qu'ils lui confièrent la conduite d'une armée destinée à faire

*Diogène de Laerce, l. I. *Thomæ Stankii*, *Historia Philosophiæ*, pag. 65 & suiv. *Jacob. Brukeri*, *Historia critica Philosophiæ*, tom. I.

la guerre aux Athéniens, qui lui disputoient la possession du territoire d'Achille.

Les Athéniens oppofoient à cette armée assez de troupes pour balancer la victoire. La bataille devoit être sanglante. Pour épargner le sang & terminer le différend qu'il y avoit entre les Mythyléniens & les Athéniens d'une manière plus prompte, & moins meurtrière, PITTACUS proposa au chef des Athéniens, nommé *Phrignon*, de le décider eux-mêmes dans un combat singulier; de sorte que s'il étoit vaincu, ses concitoyens lui céderoient le champ, qui faisoit le sujet de la guerre; & au contraire le champ leur appartiendroit, s'il en sortoit victorieux.

Phrignon étoit un homme fort & vigoureux: il passoit pour un des plus braves champions de son tems. Il avoit remporté le prix du Pancrace aux jeux olympiques. C'étoit un combat dans lequel entroit la lutte simple & la lutte composée. Cela le rendoit fier & avantageux. Il se croyoit invulnérable, & il regarda presque avec mépris la proposition de notre Philosophe. Mais celui-ci lui fit voir que quoiqu'il n'eût

pas été couronné aux jeux olympiques, il en ſavoit encore plus que lui. Il cacha un filet ſous ſon bouclier, & étant venu aux priſès, il enveloppa ſi bien ſon ennemi dans ſon filet, qu'il le tua facilement. Il ſe rendit enſuite maître du champ, & s'acquit par-là une gloire qui lui mérita la plus haute eſtime de ſes compatriotes.

Les Mythyléniens perſuadés que leur reconnoiſſance ne devoit avoir ni bornes ni meſures, le mirent à la tête de leur république, dont ils lui confièrent le gouvernement. Il s'acquitta de ce grand emploi avec une ſageſſe qu'on n'auroit pas dû attendre naturellement d'un grand militaire & d'un gladiateur. Ce fut même ici l'époque de ſon dévouement à la Philoſophie. Il fit des loix qui furent applaudies de tout le monde. De ces loix il n'eſt parvenu juſqu'à nous que celle qu'il a donnée contre les ivrognes.

Avant lui on pardonnoit à un homme ivre tout ce qu'il faiſoit dans la chaleur du vin. Cette indulgence produiſoit deux maux à la fois : elle autoriſoit l'ivrognerie, & elle laiſſoit ſubſiſter des dommages qui étoient préju-

diciables au bien public. PITTACUS réforma donc cette loi, & condamna ceux qui en cet état feroient quelqu'extravagance, à payer au double le dommage qu'ils auroient causé.

Il blâma aussi le célibat ; & comme il étoit dans le cas que le blâme retombât sur lui-même, il se maria avec la sœur d'un grand nommé *Dracon*. Il en eut un fils qu'il nomma *Tyrrhée*. Ce fut un enfant chéri qui promettoit beaucoup, & qui périt misérablement.

Pyrrhée, se trouvant à Cumes, entra dans la boutique d'un barbier ; un forgeron en passant y jetta une hache, on ne sait point à quel dessein : mais cette hache frappa le jeune *Tyrrhée* & le tua. Les Cuméens se saisirent de l'homicide & l'envoyèrent garroté à PITTACUS. Notre Philosophe, quoique saisi de la plus vive douleur, se fit rendre compte de la manière dont la chose s'étoit passée : sur le récit qu'on lui en fit, il donna la liberté au forgeron, en disant, qu'il valoit mieux être clément que sévère.

Peu de tems après on lui amena un homme qui avoit vomi contre lui toutes sortes d'injures ; & il le renvoya.

On fut étonné de sa douceur : on lui en fit même des reproches ; mais il répondit : *Je préfererai toujours le pardon à la vengeance.*

Tous ces actes d'humanité & de bienfaisance rendoient son gouvernement fort doux. Chacun se félicitoit de vivre sous ses loix. Il le savoit, & il n'étoit point insensible à cette joie publique, & aux homages qu'elle lui procuroit. Cependant après avoir mis la république dans le meilleur ordre, il jugea à propos de se démettre de son autorité.

Ce fut l'envie de jouir de lui-même, d'achever sa vie avant de mourir, de n'avoir plus rien à faire que le voyage de l'autre monde, qui lui fit prendre ce parti. Il avoit reçu des Mythyléniens un champ considérable, afin qu'il pût soutenir sa place avec dignité. Mais voulant vivre en simple particulier, il jugea qu'il n'avoit plus besoin d'un si grand bien : il en remit la moitié à la république : il voulut faire voir par-là qu'il ne méprisoit point la gratitude de ses concitoyens, & qu'il ne vouloit point exciter leur envie par un plus grand domaine. Libre désormais de

tous soins, il ne cultiva plus que la Philosophie & la Poésie.

Il fit des Elégies composées de six cens vers, & un discours sur les loix, qu'il adressa à ses concitoyens. Il exposa dans ses ouvrages toute la doctrine de sa morale. Ce sont des maximes ou des préceptes, dont voici les plus importans.

I. Il est difficile de devenir vertueux & de l'être toujours.

II. La perfection coûte bien cher.

III. Les Dieux cèdent à la nécessité comme les hommes.

IV. Il n'y a de vraies victoires que celles qu'on remporte en épargnant le sang.

V. Ce qu'il y a de meilleur, c'est de se bien acquitter de ce qu'on a actuellement à faire.

VI. Rien n'est plus agréable que le temps, plus obscur que l'avenir, plus sûr que la terre, & moins sûr que la mer.

VII. La prudence doit faire prévoir les malheurs avant qu'ils arrivent, pour tâcher de les détourner ; & lorsqu'ils sont arrivés, le courage doit les faire supporter.

VIII. Il faut beaucoup d'art pour connoître les penſées d'un coquin; car ſa bouche ne dit rien qui ſoit digne de foi, & ſes paroles ont toujours un double ſens.

IX. On ne doit jamais dire d'avance ce qu'on ſe propoſe de faire, afin de ne point s'expoſer à être raillé, ſi on ne réuſſit pas.

X. Rendez un dépôt avec la même fidélité qu'on vous l'a donné.

XI. Il eſt auſſi bas de médire de ſon ennemi que de ſon ami même.

XII. Connoiſſez le prix du tems. (C'étoit ſon mot favori).

XIII. Pour ſavoir parler il faut ſavoir ſe taire.

XIV. Obéiſſez à la loi, quelle qu'elle puiſſe être.

XV. Il n'y a que les fous qui portent envie aux perſonnes que la fortune favoriſe.

XVI. Regardez comme une bonne fortune les amis que vous avez.

XVII. Ne faites part de vos malheurs qu'à peu d'amis.

XVIII. Pratiquez la vertu; aimez la tempérance; reſpectez la vérité & la probité: acquérez de l'expérience

& de la dextérité : ayez de l'humanité, & soyez exact dans tout ce que vous faites.

La conduite de notre Philosophe fut assez conforme à ses principes, & il s'acquit par là une grande réputation. Le fameux *Crésus*, roi de Lydie, qui aimoit les sages & les richesses, voulut le connoître personnellement. Il lui écrivit de venir le voir, & de partager avec lui les grands biens dont la fortune l'avoit comblé; & pour l'engager à faire le voyage, il lui envoya de l'argent.

D'abord PITTACUS refusa cet argent, & par grandeur d'ame, & parce qu'il n'en avoit pas besoin. Le bien qu'il s'étoit réservé lui avoit paru suffisant pour vivre, & ce bien venoit d'être encore considérablement augmenté par l'héritage de son frère, qui étoit mort sans enfans. Il répondit ensuite à *Crésus*, que l'argent ne lui manquoit point, & qu'il en avoit assez pour lui & pour ses amis; mais il lui promit de l'aller voir.

Il n'est point parlé de ce voyage dans les mémoires de sa vie. Il faut cependant qu'il l'ait fait, puisqu'on

rapporte que le roi de Lydie lui demanda un jour quel empire il regardoit comme le plus grand : à quoi PITTACUS répondit : *Celui que forment différentes tablettes de bois*. Il vouloit dire par-là celui qui étoit gouverné par de sages loix, parce que les loix étoient alors écrites sur des tablettes de bois. Car il disoit qu'on ne sauroit assez estimer un état où les méchans ne commandent point.

Diogène de Laerce rapporte, d'après le poëte *Callimaque*, que notre Sage étant fort vieux fut consulté par un jeune homme sur une chose qui me paroît si triviale, que je doute qu'on l'ait bien rendue, ou bien traduite. Voici le récit de *Diogène de Laerce*.

Un étranger d'Atarné vint voir PITTACUS pour le prier de lui dire comment il devoit se marier. « Mon » pere, lui dit-il, je puis épouser deux » filles ; l'une a une fortune assortie à » la mienne; l'autre me surpasse en biens » & en naissance, laquelle prendrai-» je » ?

Il semble que cette question n'est pas un problême. Si cet étranger n'aimoit pas plus une fille que l'autre, si

elles étoient également jolies ou aimables à ses yeux, celle qui avoit plus de biens devoit sans doute avoir la préférence, abstraction faite de la naissance; & il n'y a qu'un sot qui puisse balancer à cet égard. D'ailleurs, pourquoi la fille qui avoit & plus de biens & plus de naissance que l'étranger d'Atarné, vouloit-elle lui donner la main? Est-ce qu'elle étoit plus âgée que lui, ou en étoit-elle amoureuse? Il auroit fallu le dire; car sans cela on ne comprend rien à cette question.

Afin de la rendre problématique, le cœur auroit dû être de la partie. Si le jeune homme, par exemple, eût trouvé la fille égale à lui en biens & en naissance, plus jeune & plus aimable que l'autre, il est certain qu'il y auroit eu un choix à faire, parce qu'il auroit été question de savoir s'il devoit préférer les agrémens de la figure au bien & à la naissance. C'étoient deux avantages qui pouvoient se balancer, & le conseil d'un Sage étoit nécessaire alors pour se déterminer: autrement la proposition est plate & ridicule.

Quoi qu'il en soit, PITTACUS au lieu de répondre directement à la de-

mande de l'étranger, leva le bâton dont il se servoit pour se soutenir, & lui fit remarquer des enfans qui jouoient avec des toupies. Ils vous apprendront, lui dit-il, ce que vous devez faire : allez, faites comme eux. Le jeune homme s'étant donc approché de ces enfans, entendit qu'ils se disoient l'un à l'autre, prends une toupie égale à la tienne. Là-dessus comprenant l'avis de notre Philosophe, il épousa la personne qui étoit la plus assortie à son état.

PITTACUS étoit alors fort vieux, & sur le bord du tombeau : il ne se mêloit plus depuis long-tems des affaires de la république, & il menoit une vie très-retirée. Cependant les Mythyléniens, sans avoir égard à ces considérations, le choisirent une seconde fois pour commander l'armée qu'ils venoient de lever. Lorsqu'on lui en annonça la nouvelle, il s'écria : *O Dieux ! qu'il est difficile de rester long-tems honnête homme (quam difficile est virum probum esse !)* Apparemment qu'il avoit reconnu que la vertu avoit beaucoup de peine à se soutenir dans les grands postes.

Simonidès, qui rapporte ce trait de la vie de notre Sage, ne dit point s'il se mit à la tête de l'armée dont on lui avoit donné le commandement : il n'y a pas lieu de le croire; car il mourut peu de tems après dans sa patrie, âgé de plus de soixante-dix ans. On mit cette épitaphe sur son tombeau.

PITTACUS, Lesbos la sainte, qui t'a donné le jour, t'a mis en pleurant dans ce tombeau.

On a écrit que ce Sage mangeoit beaucoup ; & on lit, dans le banquet des sept Sages de *Plutarque* (*a*), une chanson Greque, dans laquelle il y a ce couplet : « Moulez meule, moulez; car PITTACUS, qui règne dans l'auguste Mytylène, aime à moudre ». On lui a aussi reproché de souper sans lumière, d'être mal propre, mal arrangé & d'avoir beaucoup d'orgueil ; mais ces reproches ne sont pas motivés, & on est fort libre de les croire ou de les récuser. Quelque parti qu'on prenne, PITTACUS n'en

(*a*) *Plutarch. Sept. Sapient. convivium*,

ſera pas moins digne d'eſtime & un habile moraliſte.

Jamais homme n'a vécu avec plus de frugalité & de continence : il eût mieux aimé manquer du néceſſaire, que de paſſer les bornes de la médiocrité. Il avoit pour maxime de ne jamais mentir. Nous liſons encore dans l'hiſtoire qu'il avoit fait mettre une échelle dans tous les temples de Mytylène, pour marquer les jeux différens & les revers de la fortune. C'eût été une choſe curieuſe, ſi on nous avoit décrit cette invention. Elle eſt toujours un monument précieux de la beauté de ſon eſprit & de la bonté de ſon cœur.





BI



B I A S. *

BIAS étoit ami & contemporain de *Pittacus* , & comme lui, un des ſept Sages de la Grèce. Il naquit a Prienne, dans la Carie. Son père, appellé *Teutame*, deſcendoit d'une famille illuſtre. Il donna à ſon fils une éducation conforme à ſa naiſſance, & tâcha ſur-tout de perfectionner le goût qu'il avoit pour l'éloquence. Auſſi BIAS fit-il un bel uſage du talent de la parole, tant pour défendre l'innocence opprimée, que pour abattre le vice. Il s'acquit par-là une ſi grande réputation, que pour louer l'éloquence d'un avocat, on diſoit qu'il plaidoit à la manière de BIAS.

Cette profeſſion d'avocat lui parut ſi noble & ſi conforme à ſon goût, qu'il l'exerça toute ſa vie; mais il ne ſe chargea jamais d'une mauvaiſe cauſe, de

* *Diogène de Laerce*, l. I. *Hérodot*, l. I. *Auſon. Sap. Sent. Stanleii Hiſtoria Philoſophiæ*, p. 69. *Jacobi Bruckeri Hiſtor. cr. Philoſ.* tom. I.

crainte qu'en séduisant les juges par les charmes de son discours, il ne se rendît complice de leurs erreurs. Il étoit également juste & bienfaisant : il se montra tel sur-tout dans une belle action qu'il fit à l'égard des jeunes filles de Chessène, qui étoient captives.

Il racheta ces filles, les fit élever chez lui avec des soins de père, & quand elles furent en âge d'être établies, il les dota, & les renvoya à leurs parens. Ces filles témoignèrent leur reconnoissance à leur libérateur, en saisissant une occasion qui se présenta.

Des jeunes gens d'Ionie achetèrent de quelques pêcheurs ce qu'ils prendroient dans leurs filets. Ceux-ci tirèrent de l'eau un trépied d'or : les jeunes gens le réclamèrent ; mais les pêcheurs prétendirent n'avoir vendu que les poissons qui seroient pris dans leurs filets. Là-dessus grande dispute ; les uns & les autres soutenant, par des raisons également bonnes, que le trépied leur appartenoit. Comme ils ne pouvoient être juges & parties, ils s'accordèrent à consulter l'oracle sur

ce qu'ils devoient faire, & à se soumettre à sa décision. L'oracle répondit: *J'adjuge le trépied au plus sage.* Autre embarras; car comment savoir qui étoit le plus sage?. Les Athéniens s'assemblèrent pour décider la question, qui n'étoit point du tout aisée; mais les filles que BIAS avoit délivrées la résolurent aisément, & décidèrent que le plus sage étoit celui qui les avoit rachetées, élevées & dotées. Elles adjugèrent donc le trépied à leur libérateur.

Ce jugement n'étoit peut-être pas assez motivé pour être exécuté; mais il étoit dicté par un si beau sentiment, celui de la reconnoissance, que le père d'une de ces filles courut pour en faire part à l'assemblée. Il exposa leurs raisons, & les bienfaits que lui-même avoit reçus de ce Philosophe, & toute l'assemblée convint que BIAS étoit le plus sage de la Grèce.

On lui envoya donc le trépied; mais il le refusa, en disant qu'il n'y avoit qu'Appollon de sage.

Diogène de Laerce rapporte différemment ce trait de l'histoire de notre Philosophe, dans la vie qu'il en a pu-

bliée. Il dit que ſur le trépied étoient écrit ces mots, *au plus ſage*. Cependant ce trépied eſt le même que celui qui fut envoyé à *Thalès* de Milet, le premier Sage de la Grèce. * Or il eſt conſtant qu'il fut trouvé par des pêcheurs. L'inſcription eſt vraiſemblablement une choſe ſuppoſée ; car la diſpute des jeunes gens & des pêcheurs n'auroit pas eu lieu, ſi on avoit vu ſur le trépied ſa deſtination.

On conçoit aiſément quel honneur fit à BIAS ce jugement des Athéniens. Tous ſes concitoyens en furent flattés ; mais il s'acquit un plus grand droit à leur eſtime par le ſervice qu'il leur rendit.

Halliates, roi de Lydie, mit le ſiége devant Prienne, ſans cependant faire aucune attaque. Il empêcha ſeulement qu'il n'entrât de vivres dans cette ville, dans l'eſpérance de la prendre par famine. Notre Philoſophe pénétra le deſſein de ce prince ; & pour le dégoûter de ce projet, il fit chaſſer dans

* On trouvera l'hiſtoire de ce Philoſophe dans la claſſe des Phyſiciens de cette *Hiſtoire des Anciens Philoſophes*.

le camp ennemi deux mulets, qu'il avoit fait engraisser. A la vue de ces mulets, les assiégeans jugèrent que la ville étoit suffisamment pourvue de toutes les choses nécessaires pour une longue défense.

Halliates crut qu'il lui seroit plus avantageux de tenter la voie de négociation que de suivre son projet. Il envoya pour cet effet des députés aux Priенniens : mais BIAS, ayant été instruit de cette députation, fit disposer, en différens endroits de la ville, des monceaux de sable, dont la superficie étoit couverte de bled. Les députés du roi lui rendirent compte à leur retour de cette abondance; de sorte que ce prince ne balança plus de faire un traité de paix avec les habitans de cette ville.

Lorsque le traité fut signé, le roi, qui avoit beaucoup entendu parler de notre Sage, le fit prier de le venir voir dans son camp. Dis à ton maître, répondit BIAS à celui qui lui portoit la parole de la part du roi, *qu'il aille manger des oignons*; ce qui signifioit qu'il pleure de sa crédulité.

C'est ainsi que *Diogène de Laerce*, *Stanley*, &c. rapportent la réponse de Bias. Cependant un Savant (M. l'abbé *Sevin*) qui a fait des *recherches sur les rois de Lydie*, prétend qu'il répondit qu'il aille manger de l'*ail*, & ajoute « que » c'étoit une manière de parler dont » se servoient les anciens quand ils » vouloient donner à quelqu'un des » marques publiques de leur haine, & » cela parce qu'une des propriétés de » cette plante est de faire pleurer ceux » qui la coupent ».* On pourroit croire qu'il y a ici une faute d'impression, & qu'on a mis ail pour oignon; mais il s'agit de savoir si cette plante, dont parle M. l'abbé *Sevin*, est désignée par l'ail ou par l'oignon; car on ne voit point que notre Philosophe eût aucune raison de haïr le roi de Lydie. Tous les historiens n'ont jamais vu dans sa réponse qu'une leçon à ce prince sur sa crédulité, & c'étoit le droit des Sages de donner des leçons aux hommes.

---

* *Memoires de l'Académie des Inscriptions*, to m pag. 269.

De son explication, M. l'abbé *Sevin* conclud « que la politesse n'a jamais été la vertu favorite des Philosophes ». Premièrement l'explication étant fausse, la conséquence l'est aussi. En second lieu, la vertu d'un Sage n'est pas de flatter les hommes, & de les tromper, comme l'enseigne quelquefois la politesse, mais de leur dire la vérité, de les instruire & de les aimer.

Cependant, graces à BIAS, on commençoit à jouir dans Prienne des douceurs de la paix, lorsque *Cyrus*, après avoir fait *Crésus* prisonnier, envoya une armée contre les Grecs. Les Priénniens souffrirent de ces mouvemens. Notre Philosophe, qui prévit les troubles que cette guerre alloit causer dans sa patrie, conseilla à ses concitoyens de demander, en payant, à *Cyrus* le territoire de Sardes, pour y bâtir une ville, qui seroit désormais la capitale de l'Ionie ; ce qui les mettroit à portée de se rendre maîtres de toutes les isles adjointes, & d'y vivre dans une tranquillité permanente ; car sans cela, ajouta-t-il, il ne faut point espérer d'être long-tems libre.

Les Priénniens trouvèrent cet avis

fort bon ; mais ils n'eurent pas assez de force pour le suivre. Ce fut une grande faute de leur part, dont ils se repentirent bientôt.

L'armée de *Cyrus* s'étant approchée de leur ville, ils ne s'y trouvèrent point en sûreté, de sorte que chacun s'empressa d'en sortir & d'emporter avec lui ce qu'il avoit de plus précieux. BIAS ne crut pas devoir rester seul dans Prienne ; mais comme il laissoit tous ses effets, on lui demanda pourquoi il sortoit ainsi les mains vuides ; à quoi il répondit : *Omnia mecum porto ; je porte tout avec moi* : ce qui signifie, je porte mon esprit, mes talens, mes connoissances, & avec cela je n'ai besoin de rien, parce qu'ils me procureront par-tout des biens & des honneurs. Belle réponse, qui annonce une ame élevée, qui méprise les richesses & qui ne fait cas que du mérite & de la vertu.

En sortant de Prienne, notre Sage s'embarqua sur un bâtiment, où il trouva des gens qu'il savoit être des libertins, sans mœurs & sans religion. L'un d'eux lui demanda ce que c'est que la piété, & il ne répondit point. Cet homme lui fit encore la même

question, & BIAS garda toujours le silence. Il le pria de lui en dire la raison, & notre Sage lui répondit : *Je me tais, parce que tu t'informes de choses qui ne te regardent point.*

Au milieu de la navigation, il s'éleva une tempête qui mit le bâtiment dans un danger imminent. Ses compagnons de voyage croyant qu'ils alloient périr, invoquèrent les Dieux, mais BIAS leur imposa silence. *Taisez-vous*, leur dit-il, *de crainte que les Dieux ne s'apperçoivent que vous êtes ici.*

L'histoire ne nous apprend point dans quels lieux notre philosophe voyagea : elle rapporte seulement que, se trouvant un jour dans une foire, où étoient étalées plusieurs superfluités, également rares & curieuses, il dit, en passant : *Que voilà de choses dont je sais me passer !*

C'est apparemment dans ses voyages qu'il fit deux mille vers sur l'Ionie, dont le sujet étoit le moyen par lequel on pouvoit rendre ce pays plus heureux. De retour dans sa patrie, où le calme étoit rétabli, il continua à y exercer la profession d'avocat avec les plus grands applaudissemens. Il mourut

même dans le lit d'honneur, c'eſt-à-dire, en plaidant une cauſe.

Il étoit fort âgé, & quoique bien portant, ſes forces ne répondoient point à l'activité de ſon eſprit. Il convenoit ſans doute qu'il mît des bornes à ſon zèle; mais un de ſes amis l'ayant prié de ſoutenir ſon bon droit dans une affaire qui l'intéreſſoit beaucoup, il plaida avec tant de feu, que les forces lui manquèrent tout d'un coup. Il ſe tut pour ſe repoſer, & appuya ſa tête ſur ſon petit fils, tandis que ſon adverſaire plaidoit. Les juges, ayant peſé les raiſons des deux parties, prononcèrent en faveur de Bias. L'aſſemblée ſe leva, & comme on voulut en avertir notre Philoſophe, on le trouva mort.

La ville lui fit de magnifiques funérailles, & fit mettre ſur ſa tombe cette inſcription:

Cette pierre couvre Bias de Prienne, l'ornement de la célèbre Ionie.

Voici les maximes de morale de ce Philoſophe.

I. Aimez les hommes comme ſi vous deviez les haïr un jour.

II. Eſtimez la vie en partie, comme ſi vous deviez vivre peu ; & en partie, comme ſi vous deviez vivre long-tems.

III. Soyez lent à entreprendre, & ferme à exécuter ce que vous avez entrepris.

IV. Ne parlez point précipitamment, car la précipitation à parler marque de l'égarement.

V. Soyez prudent dans tout ce que vous faites.

VI. Parlez ſainement de Dieu.

VII. Rapportez à Dieu tout ce que vous faites de bien.

VIII. Ne louez point un mal-honnête homme, à cauſe de ſes richeſſes.

IX. Faites-vous prier pour recevoir quelque choſe.

X. Ne jugez jamais perſonne ; mais ſi on vous oblige à le faire, tâchez de n'être juge qu'entre vos ennemis, plutôt qu'entre vos amis ; parce que dans le premier cas, il y en a toujours un qui devient votre ami, & que dans le ſecond, il y en a un qui eſt toujours votre ennemi.

XI. Supportez les diſgraces qui vous arrivent, crainte qu'elles ne vous rendent malheureux.

XII. Ce n'est point une vertu médiocre de conserver la tranquillité de l'ame, & la sérénité du visage dans la chûte & dans l'infortune.

XIII. Il n'est point de plus grande maladie de l'ame, que celle de desirer ce qui est impossible, & d'oublier la misère de son prochain.

XIV. Il est inutile de mesurer notre vie, puisque le tems même que nous employons à la mesurer, la diminue.

XV. Ne faites provision que de sagesse; c'est le seul bien que la fortune ne peut enlever.

XVI. La perfection du corps est un présent de la nature.

XVII. Souvenez-vous que vous ne pouvez travailler plus glorieusement, qu'en tâchant d'acquérir l'amitié de vos concitoyens, & qu'il est de la prudence d'un homme de ne rien cacher de ce qui peut être utile à la patrie.

XVIII. Ceux qui abusent de la sagesse, ou en font un mauvais usage, ressemblent aux chouëtes, qui ne voient que la nuit, & que la clarté du soleil ébloüit.

XIX. Sachez que le plus grand bien

est le sentiment d'une bonne conscience.

XX. Rien n'est plus doux que l'espérance ; rien n'est plus agréable que le gain.

XXI. L'homme le plus méchant, c'est le fourbe ; le plus riche, celui qui ne desire rien, & celui qui est le plus pauvre, c'est l'avare.

XXII. Le caractère du Sage est de ne pas nuire lorsqu'il le peut ; celui de l'insensé est de vouloir nuire quand il ne le peut pas.





Mlle Cl. Reydellet Del. Beyssent Sc.

CLÉOBULE.*

CLÉOBULE est fort peu connu, quoiqu'il soit un des sept Sages de la Grèce. Sa vie n'a point eu d'événemens. Il nâquit à Linde, petite isle de l'isle de Rhodes, dans le même tems que les autres Sages. Son père nommé *Evagoras* étoit roi des Lindiens, & descendoit d'Hercule. Il donna à son fils la meilleure éducation; mais comme l'Egypte étoit la mère des sciences & des arts, il l'envoya dans ce pays, afin qu'il y puisât les secrets de la philosophie. CLÉOBULE se fit admirer des Savans d'Egypte par la vivacité de son esprit. Il vint en Grèce chargé des connoissances des Egyptiens, & s'y acquit une estime générale par la solidité de sa doctrine.

La première chose qu'il fit en arrivant fut de se marier. Les historiens

* *Diogène Laerce*, l. I. *Auson. Sap. Sent. Stanleii Historia Philosophiæ*, p. 73. *Bruckeri Hist. crit. Philosop.* tom. I.

de sa vie ne nous ont point appris le nom de la femme qu'il épousa. Seulement nous savons qu'il en eut une fille qu'il appella *Cléobuline*, & qui lui fit goûter toutes les satisfactions qu'un enfant chéri peut procurer à un père tendre par son mérite & ses vertus.

Aux charmes de la figure de cette fille se joignoient une grande intelligence, & beaucoup de vivacité d'esprit. Elle eut tant de passion pour la philosophie, que pouvant monter sur le trône, elle aima mieux y renoncer que d'interrompre le cours de ses études. Elle expliquoit fort bien les énigmes si en vogue parmi les Savans de ce tems-là. Elle étonna la reine de *Seba* par la justesse des solutions des questions qu'on lui proposoit, & mit enfin la science des Egyptiens à bout, en leur envoyant des problêmes qu'ils ne pouvoient résoudre.

Son père composoit aussi des questions énigmatiques, qui ne sont point parvenues jusqu'à nous. *Diogène Laerce*, d'après *Pamphila*, lui attribue cependant celle de l'année, laquelle est énoncée en ces termes : « Un père a » douze enfans, qui ont chacun trente

» filles, mais de beauté différente : les » unes ſont brunes, les autres ſont » blondes ; & quoiqu'elles aient la » vertu d'être immortelles, toutes ſe » ſuccèdent, aucunes n'eſt exempte de » mort ».

Si CLÉOBULE n'eût produit que de pareils ouvrages, il n'eût point été compté au nombre des Sages de la Grèce ; mais il ſe diſtingua par un travail plus ſolide : ce fut de mettre en vers ſes penſées ſur la morale ; & cette poéſie philoſophique lui acquit une réputation qui a rendu ſon nom immortel. Amoureux de toutes les ſortes de gloire, ce Sage voulut élever un monument, qui accrût encore ſa réputation. Il fit bâtir un temple en l'honneur de Minerve, & fournit ainſi un exemple de la piété des Philoſophes envers les Dieux.

Notre Philoſophe ne ſe mêla point du tout des affaires de la république. Il préféra la tranquillité & les agrémens d'une vie privée aux poſtes les plus éminens, & aima mieux donner des loix à ſon eſprit, en réglant ſes paſſions, que d'en donner à la république en la gouvernant. Encore malgré cette

attention continuelle à veiller sur lui-même, la fougue de son tempérament le faisoit quelquefois sortir de son caractère. Il étoit sujet à des accès de colère, qui auroient eu des suites fâcheuses, si sa fille n'eût calmé tous ses mouvemens.

Ce fut peut-être parce qu'il se connoissoit si susceptible de s'allumer, qu'il vécut dans la retraite; & c'est tout ce que peut faire un Sage, qui sait qu'il n'est point en notre pouvoir de tempérer le bouillonnement d'un sang qui s'enflamme avec facilité.

Il joüit donc en paix, dans le sein de sa famille, des charmes de la Philosophie, & mourut dans ses bras à l'âge de soixante-dix ans. Les Lindiens, après lui avoir rendu les derniers honneurs, gravèrent sur sa tombe cette épitaphe:

Linde que la mer arrose de tous côtés, pleure la perte du sage CLÉOBULE, *dont elle fut la patrie.*

Comme on attribuoit à chaque Sage une sentence caractéristique, on assure que celle de CLÉOBULE étoit que *la manière est ce qu'il y a de meilleur en*

toutes choses. On ne ſait pas trop ce que cela ſignifie. Entend-t-on par là que la forme vaut mieux que le fond dans toutes les affaires? Que la façon dans les actions, la manière d'obliger, le ton avec lequel on dit une choſe obligeante, ſont plus aimables que les actions mêmes, que le ſervice que l'on rend, & que la choſe obligeante que l'on dit? Voilà du moins ce que peut préſenter le ſens de cette ſentence, qui n'eſt aſſurément pas merveilleuſe.

On veut qu'il ſoit encore auteur d'une inſcription qu'on avoit miſe ſur le tombeau de *Midas*, qui n'eſt guere meilleure que la ſentence. C'eſt une ſtatue qui parle : elle étoit couchée ſur ce tombeau, & on lui faiſoit dire en ſtyle poétique, *qu'elle l'arroſera de ſes larmes, tant que le monde durera.*

Enfin *Diogène Laerce* a tranſcrit dans ſon livre une lettre fort courte de CLÉOBULE à *Solon*, où il l'engage à venir demeurer à Linde ; mais il y a long-tems qu'on a écrit, & même prouvé qu'on n'a aucune lettre des Philoſophes Grecs, & que celles que l'on met ſur leur compte ſont abſolu-

ment ſuppoſées. Terminons donc ſon hiſtoire par l'expoſition de ſes maximes.

I. Les hommes ſont naturellement ignorans & ſuffiſans, mais le tems les inſtruit.

II. Un état eſt bien gouverné lorſque le peuple craint moins les loix que l'infamie.

III. Si vous voulez être heureux, aimez mieux l'étude que l'ignorance.

IV. N'occupez votre eſprit que de grandes choſes, de choſes élevées.

V. Tachez de vous rendre la vertu propre, de vous éloigner du vice, de réprimer la volupté, & de n'être point injuſte.

VI. Aimez plus à écouter qu'à parler.

VII. N'ouvrez la bouche que pour dire du bien.

VIII. N'employez jamais la violence pour quelque raiſon que ce ſoit.

IX. Faites en ſorte de n'avoir point d'ennemis.

X. Entretenez vos amis par des marques fréquentes d'amitié, afin de vous les rendre plus intimes; & favoriſez vos ennemis, afin de changer leur haine en amitié.

XI. Ne sortez point de chez vous sans penser à ce que vous allez faire, & n'y rentrez point sans réfléchir sur ce que vous avez fait.

XII. Ne soyez point ingrat.

XIII. Faites tous vos efforts pour n'avoir point d'ennemis.

XIV. Ne riez point de l'affront que quelqu'un reçoit, de peur d'en faire un ennemi.

XV. Ne vous mariez qu'avec votre égale, si vous ne voulez pas avoir de parens pour maîtres.

XVI. Ne vous enorgueillissez point dans la prospérité, & ne vous laissez point abattre dans l'affliction.

XVII. Supportez courageusement les changemens de la fortune.

XVIII. Ne punissez jamais un domestique pendant son ivresse, si vous ne voulez pas passer pour être ivre vous-même.

XIX. Ne flattez jamais, ni ne querellez votre femme en public; car la flatterie est alors une foiblesse, & la réprimande une folie.

XX. Ne vous rendez jamais désagréable sans sujet.

XXI. Elevez si bien vos filles, que

quand vous les marierez elles soi
jeunes pour l'âge, & femmes p
l'esprit.

XXII. Respectez vos père & mèr

XXIII. Mettez tout en œuvre p
avoir l'esprit & le corps sain.

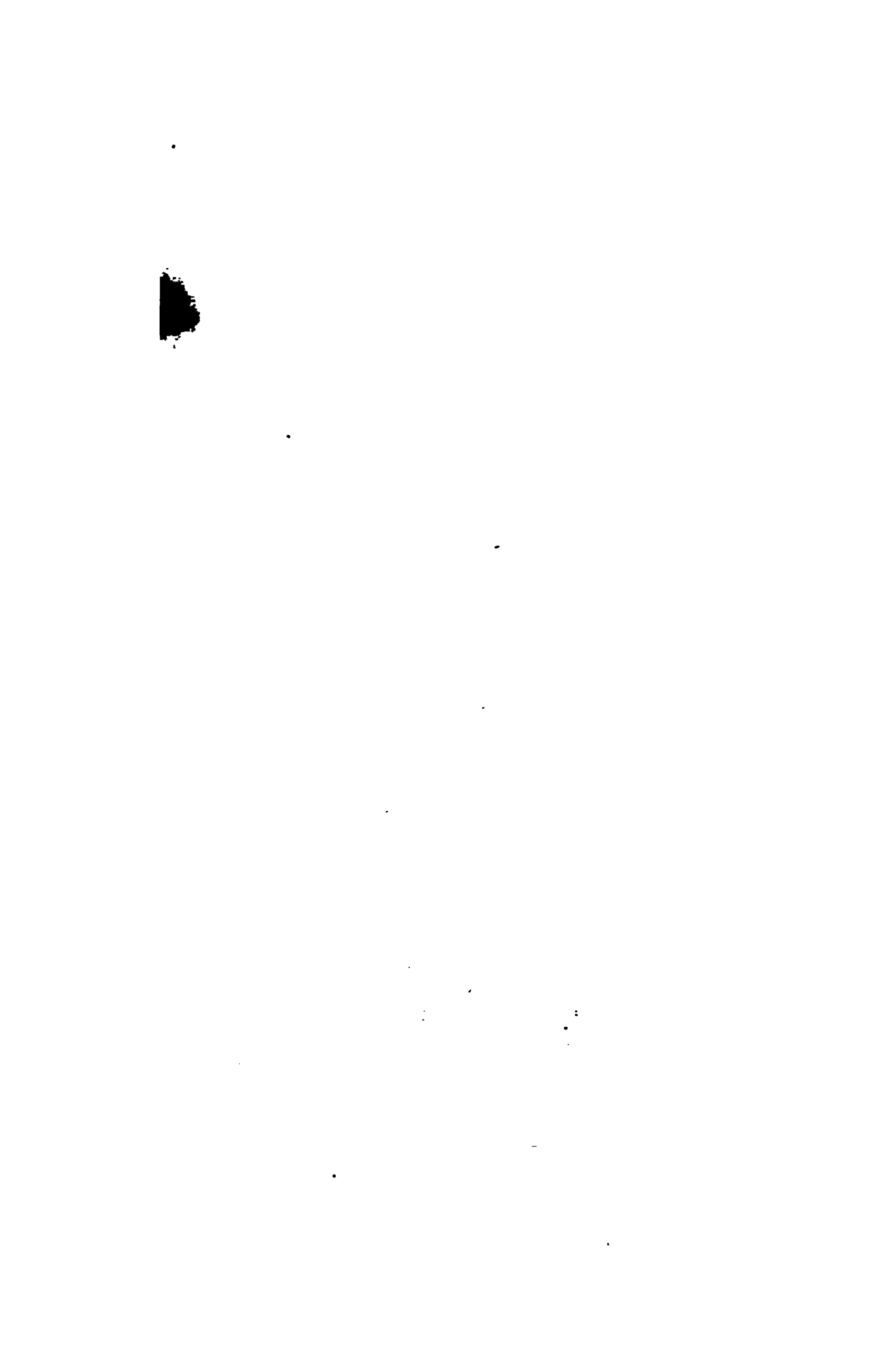
XXIV. Ne négligez point l'exerc
du corps.

XXV. Pardonnez aux défauts
autres; mais ne faites point grace
vôtres.

XXVI. Excusez les bons, si v
voulez nuire aux méchans.

XXVII. Le malheureux ne mér
point les richesses qu'il jalouse.









ESOPE.*

CE Philosophe a vécu avec les Sages de la Grèce, sans avoir la qualité de sage, quoiqu'il la méritât sans doute beaucoup mieux que *Périandre* & *Mison*, à qui on l'a donnée. *Bayle* dit qu'on auroit eu plus de raison de ranger *Périandre* dans la classe des plus méchans hommes qui aient jamais été, que de le compter au nombre des Sages; car il opprima sa patrie, en lui ravissant la liberté; usurpa la royauté & s'y maintint par le fer & par le feu; commit inceste avec sa mère; tua sa femme à coups de pieds, pendant qu'elle étoit enceinte; fit brûler ses concubines, chassa son fils & le déf-

* *Vie d'Esope tirée des anciens Auteurs*, par *M de Méziriac*, 1666 *in*-12. Cette vie est précédée des fables d'*Esope*, traduites par *Pierre Millot*. *Aulu-Gellii noctes Atticæ*. *Dictionn. Hist. & crit.* de *Bayle*, art. *Esope*. *Jacobi Bruckerii*, *Hist. crit. Phil.* tom. I. &c.

Je ne cite ni la vie d'*Esope* par *Planudes*, ni celle de *la Fontaine*, parce qu'on a démontré que ces deux ouvrages sont un roman. Voyez le *Diction. de Bayle* que je viens de citer.

hérita parce qu'il pleuroit la mort de sa mère, enfin se fit assasiner après avoir mené une vie honteuse & misérable. ** Il est vrai qu'il a rassemblé quelquefois les Sages à Corinthe, qu'il a débité quelques maximes de morale (a) en vers (ce qui suffisoit alors pour être

---

** La manière dont il mourut mérite d'être rapportée. Comme il craignit qu'on ne le diffamât après sa mort, il voulut qu'on ignorât ce que son corps étoit devenu; & pour cela il montra à deux jeunes gens un chemin où ils devoient se trouver pendant la nuit, en leur ordonnant de tuer le premier qu'ils rencontreroient dans ce chemin, & de l'ensevelir. Il ordonna encore à quatre autres jeunes gens de s'en aller sur le même chemin, & d'y tuer ces deux premiers, dabord qu'ils se présenteroient devant eux, & de les enterrer. Enfin il envoya plusieurs autres personnes avec les mêmes ordres. Et de cette sorte *Périandre* s'étant fait tuer par les deux premiers, & ayant été enseveli par eux-mêmes, il fut impossible de découvrir le lieu de sa sépulture. *Diogène Laerce*, l. I.

(a) Voici les maximes qui se trouvent dans ses poésies, lesquelles sont composées de deux mille vers. 1. Pour régner tranquillement, il faut être gardé par l'amour des peuples plutôt que par les armes. 2. Il est également dangereux de renoncer à la tyrannie, que d'être contraint de la quitter. 3. Rien n'est plus utile que le repos; rien n'est plus dangereux que la témérité. 4. L'espérance du gain ne doit point être l'objet de nos actions. 5. La volupté ou le plaisir sont des biens passagers, & l'honneur & la gloire sont des biens immortels, 6. Homme, il ne faut point s'enorgueillir de votre élévation; il ne faut point non plus perdre courage quand la fortune vous est contraire.

poëte,

poëte, c'est-à-dire Sage, suivant le langage du tems.) Mais ce petit mérite n'efface pas toutes les horreurs de sa tyrannie, & on est toujours étonné que ce monstre figure avec d'honnêtes gens, & encore moins avec des Sages.

A l'égard de *Mison*, c'étoit un homme éclairé qui a vécu assez obscurément, toujours dans la retraite & dans la solitude, & qui n'a recherché d'autre satisfaction que celle que donne à un honnête homme le témoignage d'une bonne conscience. C'est-là sans doute un grand titre pour mériter le nom de Sage. *Diogène Laërce* le représente comme un misantrope, qui demeuroit dans les bois aux environs de Lacédémone & qu'on entendoit souvent rire seul. Quelqu'un le surprit dans cet accès de joie, & lui demanda pourquoi il rioit n'ayant personne avec lui : *C'est justement*, dit-il, *pour cela que je ris*. Il disoit que, *ce n'est point par la science des paroles qu'il faut parvenir à la con-*

7. Faites le même accueil à un ami malheureux, qu'à celui que la fortune favorise. 8. Gardez inviolablement la parole que vous avez donnée. 9. Ne parlez pas trop, crainte de dire quelque secret. 10. Puisqu'on punit ceux qui font le mal, on doit châtier de même ceux qui ont dessein de le faire.

noissance des choses ; mais que c'est par l'étude des choses, qu'il faut déterminer les paroles, parce que les mots sont pour les choses, & non les choses pour les mots. Il étoit né à Laconie, dont son père avoit usurpé la royauté, & mourut aux environs de Lacédémone âgé de quatre-vingt-dix-sept ans.

Assurément *Mison* étoit plus digne du titre de sage que *Périandre*; & puisqu'on vouloit en compter sept, il valoit infiniment mieux choisir celui-là que celui-ci ; mais on eût mieux fait encore de préférer à *Mison* le philosophe dont je vais écrire l'histoire. ESOPE, dit *Aulugelle*, est bien digne d'être compté au nombre des Sages (*a*).

En effet ce moraliste est le premier, ou le principal auteur des apologues, invention heureuse dans lesquelles il sut employer contre les défauts des hommes les leçons les plus utiles & les plus ingénieuses. Dans les autres fables les poëtes représentent les amours infâmes des Dieux, leurs incestes, leurs querelles & plusieurs autres crimes : ils ap-

(*a*) *Æsopus è Phrigia fabulator, haud immerito sapiens existimatus est Aulugellii, Noctes Att.* lib. II. c. 29.

prennent à aimer les femmes, les richesses & la domination, & persuadent à leurs lecteurs qu'ils ne péchent point en satisfaisant leurs desirs les plus déréglés, puisqu'ils ne font qu'imiter les Dieux. Aussi les anciens prétendent-ils que l'apologue vient d'un Dieu, & que c'est Mercure qui l'a révélé à notre Philosophe. Et voici comment le célèbre *Appollonius* de Thyane raconte la chose.

Esope étant berger & faisant paître son troupeau auprès d'un temple de Mercure, demandoit souvent à ce Dieu le don ou la possession de la sagesse. Il avoit un grand nombre de compétiteurs qui faisoient de riches offrandres à ce Dieu. Esope, qui étoit pauvre, n'offroit rien de précieux, & ne lui portoit que du miel, du lait & des fleurs. Mercure ne faisoit pas grande attention à ses présens, de façon qu'il distribua la sagesse aux autres sans songer à Esope. Il donna à l'un la philosophie, à un autre la réthorique, à un troisième l'astronomie, & l'art poétique au dernier. Il ne se souvint d'Esope qu'après avoir achevé sa distribution; & ne voulant point le ren-

voyer ſans lui donner quelque choſe, il lui communiqua le don d'inventer les apologues.

M. *La Fontaine* ignoroit ſans doute ce trait hiſtorique, lorſqu'il a écrit dans la préface de ſes fables choiſies : « Je » ne ſais comment les anciens n'ont » pas fait deſcendre du ciel ces mêmes » fables ». Elles en viennent cependant en droiture, ſuivant *Appollonius* de Thiane. Il y a pourtant ici une petite érreur ; c'eſt ce que ſuivant *Quintilien* (a) & *Bayle* (b), c'eſt à *Héſiode* qu'on doit l'invention de l'apologue. ESOPE ne l'avoit donc point reçue de Mercure, puiſqu'elle étoit déjà toute trouvée. Il eſt vrai que cette invention n'étoit preſque rien entre les mains d'*Héſiode*.

M. d'*Egli*, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, qui a fait de ſavantes recherches ſur l'apologue, n'a trouvé qu'un ſeul apologue d'*Héſiode* : c'eſt celui de l'épervier & du roſſignol, dont la moralité ſe réduit à cette maxime, que le plus foible

---

(a) *Quint. Inſtitut. Orator.* l. V. c. II.
(b) *Dict. crit.* art. *Eſope.* N. A.

doit céder au plus fort ; & ne pas l'irriter par une résistance inutile. Cet apologue unique, demande M. d'*Egli*, doit-il valoir à *Hésiode* la gloire d'être regardé comme le créateur du genre ? Il y auroit bien plus de raison à en faire honneur à *Homère*, ajoute ce Savant, si la *Batrachomyomachie* est réellement de lui ; car ce poëme est un véritable apologue. Son but est de réprimer par l'exemple des grénouilles & des rats, l'ambition des souverains, qui pour soutenir une guerre, témérairement entreprise, traînent à leur suite un peuple de vagabonds, plus avides du pillage, qu'animés du desir de la gloire (*a*).

Aussi *Phèdre* n'hésite point d'appeller ESOPE le vrai père de cette sorte de production. » J'ai poli, dit il, la » matière qu'ESOPE A TROUVÉ LE » PREMIER, & je l'ai mise en vers Iam» bes (*b*) ».

(*a*) *Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions*, tom. XVI. p. 46.

(*b*) *Æsopus autor, quam materiam reperit,*
Hanc ego polivi versibus senariis.
Phædri Fabul. Æsopicarum Prologus.

Cela ne doit plus être douteux. La seule chose qui soit susceptible de discussion, est de savoir si ESOPE a composé des fables pour en faire une manière de code, qui remfermât dans des fictions allégoriques toute la morale qu'il vouloit enseigner, ou si les différentes circonstances, dans lesquelles il se trouva, y ont successivement donné lieu. Si ce problême est soluble, il ne peut l'être que par la connoissance de ces circonstances. Le lecteur éclairé pourra donc le résoudre, en suivant avec attention l'histoire de la vie de ce grand Personnage, que je vais mettre sous ses yeux.

ESOPE étoit contemporain des Sages de la Grèce. Il nâquit à un bourg de Phrygie appellé Amorium, & fut esclave presque en venant au monde de *Démarchus*, surnommé *Carasias*, citoyen d'Athènes. Un esprit vif & agréable, un bon naturel, des mœurs douces, & beaucoup d'exactitude à remplir ses devoirs, lui acquirent l'amitié & l'estime de son maître, tellement que celui-ci prit plaisir à le faire instruire.

Athènes étoit alors la mère des

ſciences & des lettres. Les hommes les plus éclairés de l'univers y faiſoient leur ſéjour. Notre Philoſophe ſe trouvoit donc à portée d'apprendre la langue Grecque dans ſa pureté, & d'acquérir la connoiſſance de la Philoſophie morale. Cette Philoſophie étoit toute en préceptes, & ceux qui l'enſeignoient la pratiquoient exactement. C'étoit ſur-tout par cette pratique qu'ils avoient mérité le nom de ſage.

ESOPE ne crut pas devoir les imiter, parce qu'il conſidéra prudemment que la baſſeſſe de ſa naiſſance, & ſa condition ſervile ne lui permettoient pas de prendre un vol ſi haut. Il jugea ſainement qu'il n'avoit ni aſſez de crédit, ni aſſez d'autorité pour inſtruire le peuple par la [illegible] des ſentences : c'eſt pourquoi i[illegible]ut de réduire ſa morale en apologue.

Dans le tems qu'il méditoit ſur ſon projet, il perdit ſon maître, on ne ſait comment : mais *Planude* aſſure (& il n'eſt contredit là-deſſus par perſonne) qu'on le mena au marché des eſclaves, & qu'il fut placé entre un grammairien & un muſicien. Le premier acheteur qui ſe préſenta demanda dabord

à ceux-ci ce qu'ils ſavoient faire, & ils répondirent, tout. Il s'adreſſa enſuite à ESOPE, à qui il demanda à quoi il ſeroit propre: *A rien*, répondit-il, *puiſque les autres ont tout retenu pour eux.*

Cet acheteur s'appelloit *Xantus*. C'étoit un Philoſophe fort eſtimé. Il ſentit par cette réponſe qu'ESOPE avoit de l'eſprit. Il l'acheta, & eut tout lieu d'être ſatisfait de ſon emplete. Le bon ſens de ſon eſclave, & la vivacité de ſes reparties l'amuſoient ſouvent.

Un jour qu'il faiſoit la débauche avec ſes diſciples, il s'oublia au point de perdre la tête. ESOPE, qui voyoit que les fumées du vin commençoient déja à brouiller ſes idées & celles des convives, leur dit: *La déb[illegible] du vin a trois degrés; le premier, [illegible]lupté; le ſecond, d'ivrognerie; & le troiſiéme, de fureur.* Cet avis étoit fort ſage; mais on s'en moqua, & on continua à boire. *Xantus* s'en donna juſqu'à perdre la raiſon. Parmi les propos ridicules qu'il tint dans ſon délire, il en avança un qui penſa le ruiner. Il ſe vanta de boire la mer, & conſentit de perdre ſa maiſon s'il ne le faiſoit pas. Il fit plus:

pour assurance de sa gageure, il déposa entre les mains de ses convives un fort bel anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant que les vapeurs du vin furent dissipées, *Xantus* fut étonné de ne plus trouver son anneau. Il se souvint alors de la gageure qu'il avoit faite, & en fut allarmé. Il communiqua son chagrin à ESOPE, qui lui dit qu'il y avoit un moyen fort aisé de se tirer d'affaire. C'étoit de convenir qu'il avoit véritablement promis de boire la mer, mais non pas les rivières & les fleuves qui y entrent. Exigez donc, dit ESOPE à *Xantus*, que ceux qui ont votre anneau détournent leur cours, & vous ferez après cela ce que vous avez promis de faire.

Cette historiette est de *Planude*, & par-là, elle est un peu suspecte, quoique l'expédient suggéré à ESOPE décèle bien son génie. Mais voici un trait de la vie de ce fabuliste rapporté par *Phèdre*, qui mérite plus de croyance: il est le sujet de la fable qui est intitulée réponse d'ESOPE à un discoureur : *Æsopus ad garrulum.*

ESOPE reçut un jour, dit *Phèdre*, ordre de son maître d'apprêter le sou-

per de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Comme il ne trouva point de feu chez lui, il sortit avec une chandelle à la main, & parcourut plusieurs maisons pour en avoir : il en trouva à la fin, & il alluma sa chandelle. Mais parceque en tournant ainsi en divers endroits son chemin étoit devenu assez long, pour l'accourcir, en revenant il passa au travers du marché. Quelqu'un trouva extraordinaire de ce qu'Esope alloit avec une chandelle allumée dans le jour. Que viens-tu faire ici avec une lumière en plein midi, dit-il à Esope? *Je cherche un homme*, répondit l'esclave : *Hominem quæro.*

Il a toujours passé pour constant que ce mot est de *Diogène* le cinique. Cependant Esope est bien plus ancien que *Diogène*. Ce Philosophe l'auroit-il pris de notre fabuliste, ou *Phèdre* en auroit il fait honneur à celui-ci, sans avoir égard à la vérité de l'histoire ? Je sais que l'affranchi d'*Auguste* (a) entre-

---

(a) *Æsopi nomen sicubi interposuero*
. . . .
Auctoritatis esse scito gratia. Phædri Fabul. l. V.

mêle quelquefois dans ses écrits le nom d'ESOPE, pour avoir, dit-il, plus d'autorité ; mais il devoit savoir si le mot *je cherche un homme* étoit de *Diogène* ou d'ESOPE ; & s'il n'eût été question que d'autorité, celle du Philosophe cinique auroit bien valu celle de notre Sage. Dailleurs il n'y a que *Diogène de Laerce* qui ait attribué ce mot à *Diogène* le cinique ; & le témoignage de cet historien à cet égard ne vaut peut-être pas celui de *Phèdre*.

En effet, suivant l'opinion reçue aujourd'hui, *Diogène de Laerce* vivoit sous *Antonin* le Pieux ; c'est-à-dire, l'an quatre-vingt-six de J. C. & *Phèdre* qui étoit affranchi d'*Auguste*, vivoit par conséquent avant J. C. Or si ce fabuliste est coupable pour avoir fait dire à ESOPE un mot qu'il n'a pas dit, *Diogène de Laerce* l'est encore davantage, pour n'avoir pas relevé *Phèdre* là dessus, en attribuant ce mot à *Diogène* le cinique ; car *Diogène Laerce* cite volontiers *.

* Je dois ajouter ici que ni *Bayle*, dans son dictionnaire, article *Diogène*, ni *Stanley*, ni *Brucker*,

Quoi qu'il en ſoit, c'eſt toujours un erreur d'en faire un honneur abſolu à *Diogène* le cinique, puiſqu'ESOPE y a pour le moins autant de droit que lui.

Cependant notre Philoſophe ne plaiſoit pas à l'épouſe de *Xantus*, parce qu'il étoit fort laid. Cette femme lui cherchoit toujours querelle, & cela occaſionnoit de fréquentes altercations entre elle & ſon mari. Pour avoir la paix dans ſa maiſon, *Xantus* vendit ESOPE au philoſophe *Idmont*, de Samos.

Ce Philoſophe avoit chez lui une eſclave nommée *Rhodope*, qui étoit une des plus belles femmes de la Grèce. Elle ſe trouva ainſi en ſociété avec un des hommes les plus laids qu'il y eut au monde. C'étoit une occaſion bien ſingulière, & il y avoit lieu de croire que *Rhodope* auroit eu pour ESOPE les mêmes ſentimens que la femme de *Xantus*. Mais par un caprice, ſans doute inconcevable, l'eſprit de notre Philo-

---

&c. n'ont fait dire à *Diogène* qu'il cherchoit un homme. Seroit-ce une faute du traducteur de *Diogène Laerce*, ſi ce mot ſe trouve dans ſon ouvrage? Je le penſerois volontiers; car il y a bien de l'inexactitude dans les vies de *Diogène Laerce*, comme on le verra dans la ſuite de cette hiſtoire.

ſophe toucha tellement *Rhodope*, qu'elle en devint amoureuſe.

Ce devoit être une grande douceur pour ESOPE d'avoir ainſi à ſa diſcrétion une ſi belle femme : auſſi en connoiſſoit-il le prix. Mais comme tout eſt mêlé d'amertume dans la vie, il perdit ſa chere compagne. Au milieu de ſes plus vives joies, *Charaxus*, frère de la célèbre *Sapho*, s'en amouracha; & cette amour fit de ſi grands progrès, que *Charaxus* employa toutes ſortes de moyens pour l'avoir. Il l'acheta un prix ſi exhorbitant, qu'il ſe réduiſit à une extrême pauvreté. On dit que cette fille étant par là devenue libre, fit le métier de courtiſanne, & qu'elle gagna à ce métier des richeſſes immenſes; juſques-là qu'on prétend qu'elle fit bâtir une des plus fameuſes pyramides d'Egypte.

ESOPE crut avoir tout perdu, en perdant ſa chere *Rhodope*; mais ſon maître ayant eu le tems de connoître tout ſon mérite, eut honte de retenir dans l'eſclavage un homme ſi digne de jouir de la liberté. Il la lui donna, & le mit en état de ſe ſervir de ſon eſprit pour éclairer les hommes.

C'eſt auſſi ce que fit notre Philoſophe : il s'acquit bien-tôt une grande réputation parmi les Grecs, & fut preſqu'auſſi eſtimé que les ſept Sages, qui fleuriſſoient alors.

En paſſant par Athènes, peu de tems après que *Piſiſtrate* ſe fut emparé de la royauté (a), il s'apperçut que les Athéniens portoient impatiemment le joug de la ſervitude : il voulut les conſoler (b). A cette fin il imagina l'apologue des grenouilles qui demandoient un roi à Jupiter. Les grenouilles, dit-il, ſe laſſant de leur liberté, demandèrent un roi à Jupiter. Le père des Dieux exauça leur prière, & leur donna un roi fort doux ; c'étoit un ſoliveau. Elles n'en furent point ſatisfaites, & elles ſupplièrent de nouveau Jupiter de leur en envoyer un autre ; & ce Dieu leur envoya une hydre qui les déchira l'une après l'autre. Nouvelles plaintes à Jupiter, lequel leur fit cette réponſe, ſi bien rendue par l'inimitable *La Fontaine* :

(a) Voyez ci-devant l'Hiſtoire de *Solon*.
(b) Voyez la deuxième fable de *Phèdre*, lib. I.

Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement ;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier roi fût débonnaire & doux.
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

L'explication qu'ESOPE donna ensuite d'un testament si singulier, que personne n'y put rien comprendre, dut lui faire bien de l'honneur, si la chose est véritablement arrivée, comme *Phèdre* la rapporte (*a*); mais une des plus belles pensées qu'ait eu ce Philosophe, c'est sa réponse à *Chilon*. Ce Sage lui demanda un jour quelle

---

(*a*) Lib. IV. fab. 4. Voyez aussi la fable 20, l. 2. des fables de *la Fontaine*. Cette fable commence par ces vers :

Si ce qu'on dit d'*Esope* est vrai,
C'étoit l'oracle de la Grèce ;
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'Aréopage.
En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.
Un certain homme avoit trois filles, *&c. &c.*

étoit l'occupation de Jupiter ; & ESOPE répondit, *il abaisse les choses hautes, & élève les basses :* réponse merveilleuse, qui est l'abrégé de la vie humaine. « Prenez l'histoire par quelque » bout qui vous plaira, dit *Bayle*, & » suivez-en les progrès, depuis le com» mencement jusqu'à la fin, vous verrez » par-tout des exemples de l'alternati» ve qu'ESOPE vouloit signifier. Le » monde est un véritable jeu de bascule; » tour à tour on y monte & on y » descend (*a*) ».

En effet, un homme est-il devenu riche, ses enfans sont les fiers, deviennent prodigues, & se ruinent. Les enfans de ceux-ci n'ayant pour toute ressource que leur industrie, travaillent nuit & jour pour s'enrichir, & s'élèvent. Si un souverain s'aggrandit trop, les autres princes qui craignent d'en être subjugués, se liguent entre eux & l'abaissent.

Il en est ainsi de toutes les choses de ce monde. *Bayle* croyoit qu'on feroit un livre sur les causes de la *réciproca-*

(*a*) *Dict. Histor. & crit.* art. *Esope*, note. I.

tion, contenue dans la réponse d'ESOPE; & il vouloit qu'on l'intitulât *De centro oscillationis moralis.*

Notre Philosophe trouvoit l'état de la condition humaine fort triste. Il ne voyoit que des misères dans la vie de l'homme, & point de plaisir pur. Aussi, disoit-il souvent, que Prométhée ayant pris de la boue pour former l'homme, il la détrempa, non avec de l'eau, mais avec des larmes.

On ne sait point si ESOPE étoit alors à Athènes; mais on a écrit qu'étant allé d'Athènes à Samos, il y arriva lorsque les Samiens étoient en allarmes. *Crésus*, roi des Lydiens, leur avoit fait dire qu'ils eussent à se rendre ses tributaires, sinon qu'il les y forceroit par ses armes. Le plus grand nombre des Samiens opina qu'il falloit obéir. Notre Philosophe ne fut point du tout de cet avis. La fortune, dit-il, présente deux chemins aux hommes; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre d'esclavage, dont les commencemens sont aisés, mais qui est pénible à la fin. C'étoit faire entendre clairement aux Samiens qu'il falloit défendre sa

liberté. Aussi ils le comprirent, & renvoyèrent l'ambassadeur de *Crésus* avec peu de satisfaction.

Celui-ci, de retour auprès de son maître, lui fit part de ce qui s'étoit passé à Samos, & dit tout nettement au roi, que tant qu'ESOPE seroit dans cette ville, il seroit difficile de tirer parti de ses habitans. *Crésus* le leur fit demander, & leur promit de les laisser libres, s'ils le lui livroient.

Les principaux de la ville trouvèrent que ce n'étoit pas payer la liberté bien cher, que de l'avoir pour ESOPE. Ils opinèrent donc de l'envoyer à *Crésus*; mais notre Philosophe leur fit changer de sentiment par cet apologue. Les loups & les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour ôtage. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient.

Cependant ESOPE, dans la vue de servir les Samiens, crut qu'il leur seroit plus utile étant auprès de *Crésus*, que s'il demeuroit à Samos. Ce roi ne put revenir de sa surprise, lorsqu'il vit qu'une si chétive créature avoit tant

d'autorité ſur l'eſprit des Samiens. C'eſt donc là l'homme, s'écriat-il, qui s'oppoſe à mes volontés. A ces mots notre Sage ſe jetta à ſes pieds & lui adreſſa ces mots : Un homme prenoit des ſauterelles, une cigale lui tomba auſſi ſous ſa main ; il alloit la tuer, lorſque la cigale lui dit, que vous ai-je fait ? Je ne ronge point vos bleds ; je ne vous cauſe aucun dommage ; je n'ai que la voix, dont je me ſers fort innocemment. Grand roi, continua ESOPE, je reſſemble à cette cigale ; je n'ai que la voix, & je ne m'en ſuis point ſervi pour vous offenſer. Charmé de cette réponſe, *Creſus* fit mille amitiés à ce Sage, le garda à ſa cour, & à ſa conſidération ne troubla plus le repos des Samiens.

Le ſéjour de la cour polit beaucoup les manières d'ESOPE, & le rendit même courtiſan. *Créſus* y ayant aſſemblé les Sages du la Grèce, aucun ne lui plut davantage que notre Fabuliſte. Tous lui parloient ſincèrement & fièrement : aucun ne lui diſoit des choſes obligeantes. Un jour ce prince leur demanda s'ils connoiſſoient quelqu'un de plus heureux que lui, & per-

sonne ne voulut le nommer.. *Solon* même le blâma, au lieu de le louer (*a*). Mais ESOPE voyant que *Crésus* étoit mal content de toutes leurs réponses, qui ne lui donnoient aucun rang entre les hommes heureux, prit la parole, & dit : Pour moi *j'estime que le roi Crésus a autant d'avantage sur le reste des hommes, que la mer en a sur toutes les rivières.* Cette comparaison flata si fort le roi, qu'il s'écria le Phrygien a le mieux rencontré.

Aussi lorsque *Solon* prit congé de *Crésus*, ce monarque le laissa partir sans lui donner aucune marque d'estime. ESOPE en fut fâché, & lui dit, *Solon*, il ne faut dire aux rois que des choses obligeantes, au-lieu des vérités dures, quoiqu'utiles. Il est certain que *Solon* ne relâcha rien de ses maximes rigides auprès de *Crésus*, qu'il lui parla de la vanité des grandeurs humaines, sur le même ton que s'il eût à consoler un pauvre malade, pour me servir de l'expression de *Bayle*, & qu'il n'eut aucune complaisance pour les préju-

(*a*) Voyez ci-devant l'histoire de *Solon*.

gés de ce prince, infatué de la pensée que les richesses sont la source du bonheur. Cependant il faut avouer que si ESOPE parla en courtisan, *Solon* parla en vrai Philosophe.

Cela n'empêche pas qu'on ne doive convenir que notre Sage employa contre les défauts des hommes les leçons les plus utiles & les plus ingénieuses. Ceux qui ont dit que ses apologues sont les plus utiles de toutes les fables de l'antiquité, savent bien juger les choses; c'est l'avis de *Bayle*. Le divin *Platon* ayant banni *Homère* de sa république, il y a donné à ESOPE une place honorable. Il souhaite que les enfans sucent ses fables avec le lait: il recommande aux nourrices de les leur apprendre; car on ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse & à la vertu (*a*).

Notre Philosophe gagna tellement les bonnes graces & la confiance de *Crésus*, que ce roi voulant rendre hommage à Appollon, l'envoya à Delphes

(*a*) Voyez la préface des fables de *La Fontaine*,

pour y faire des ſacrifices magnifiques à ce Dieu, & pour diſtribuer à chaque citoyen quatre mines d'argent. Esope avoit une grande idée de ces peuples: il croyoit qu'ils étoient fort éclairés, & ne doutoit point qu'ils ne connuſſent ſa Philoſophie & ſes apologues; mais voyant qu'ils le recevoient comme s'ils n'euſſent jamais entendu parler de lui, il les compara aux bâtons flotans ſur l'onde. On s'imagine, dit-il, que de loin c'eſt quelque choſe, & de près ce n'eſt rien. A cette comparaiſon humiliante, il ajouta des diſcours fort déſobligeans. Il leur reprocha qu'ils n'avoient preſque point de terres labourables, & que ſans le grand abord des étrangers, & les fréquens ſacrifices qui ſe faiſoient dans leur temple, ils ſeroient réduits à mourir de faim.

Non content de les avoir offenſés en paroles, Esope paſſa aux effets. Ayant fait des ſacrifices à Appollon en la manière que *Créſus* lui avoit preſcrite, il renvoya le reſte de l'argent à ce prince, comme jugeant les Delphiens indignes de jouir de la liberalité du roi. Ce dernier trait les irrita

tellement, qu'ils résolurent de s'en venger; & conspirèrent sa mort par une méchanceté horrible.

Ils cachèrent parmi ses hardes une coupe d'or, qui étoit consacrée à Appollon. Et comme Esope s'en alloit, ils coururent après lui, & fouillant ses hardes trouvèrent la coupe d'or qu'eux-mêmes y avoient mise. Ils l'arrêtèrent sur le champ, le constituèrent prisonnier & lui firent son procès, comme à un sacrilège. Le procès fut bientôt instruit & jugé, & sans aucun égard au mérite de prisonnier, & à sa qualité d'envoyé d'un roi puissant, ils le condamnèrent à être précipité du haut de la roche, qu'on appelloit Kyampie, qui étoit le supplice dont ils punissoient les sacrilèges. Inutilement voulut-il se défendre en récitant ses apologues, les Delphiens s'en moquèrent.

Il leur raconta la fable de la grenouille & du rat. On sait que la grenouille voulut faire périr le rat qu'elle avoit attaché à son pied, & pendant qu'elle faisoit ses efforts pour le tirer au fond de l'eau, un oiseau de proye fondit sur le rat, & l'enleva ainsi que la grenouille, & se reput de l'un & de

l'autre. C'est-ainsi, dit-il, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que vous me vengera: je perirai, mais vous périrez aussi.

Comme on le menoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper & entra dans une petite chapelle dédiée à Appollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet azile, leur dit-il, mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, & il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escargot, enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter; mais les Delphiens peu touchés de ces menaces le précipitèrent.

Peu de tems après cette exécution ces peuples furent affligés de la peste: leurs terres devinrent stériles. Si ce ne fut pas là un effet du hasard ou des circonstances, ce fut un grand miracle opéré par des Dieux imaginaires en faveur d'Esope. Cela est difficile à croire. Ne seroit-il pas plus raisonnable de penser que *Crésus* vengea la mort d'Esope, son envoyé, en cachant

la

la main qui les frappoit ? C'est sans-doute ce roi qui opéroit le miracle, & il est étonnant qu'on n'ait point recherché jusqu'ici comment on faisoit faire des prodiges aux Dieux ; car sûrement les Dieux ne les faisoient pas eux-mêmes. Ce qui confirme ma conjecture, c'est la réponse que l'oracle fit aux Delphiens lorsqu'ils le consultèrent sur la cause de leur calamité. Il leur dit que les Dieux les punissoient pour avoir fait mourir injustement ESOPE. Cette réponse avoit sans-doute été suggérée par *Crésus* ou même par les Sages de la Gréce, qui avoient été indignés du crime des Delphiens ; car on sçait qu'on faisoit dire à l'oracle tout ce qu'on vouloit (*a*).

Touchés de cette calamité, les citoyens de Delphes envoyèrent dans toutes les places publiques & assemblées générales des Grecs faire proclamer au son de trompe, que s'il y avoit quelque parent d'ESOPE qui voulût avoir satisfaction de sa mort, il n'avoit qu'à venir à Delphes deman-

---

(*a*) Voyez ci-devant l'histoire de *Lycurgue*, note première

der à ses habitans la réparation qu'il voudroit. Mais nôtre Philosophe n'avoit point de parens. A leur défaut un petit fils d'*Idamon*, dernier maître d'Esope, en l'isle de Samos, se présenta, & il exigea des Delphiens quelques satisfactions qui lui furent accordées. A l'instant leurs calamités cesserent.

Le premier usage qu'ils firent de leur tranquillité, fut dabord de remercier les Dieux de la grace qu'ils leur avoient faite, & ensuite de transférer le lieu du supplice des sacrilèges de la roche d'Hyampie à celle de Nauplie. *Planude* dit qu'ils y élevèrent une piramide. Mais il est certain que les Athéniens lui dressèrent une statue, & pour rendre hommage au mérite d'Esope, & pour apprendre à tout le monde que la carrière de l'honneur est ouverte à toutes sortes de personnes, & que la gloire est le prix de la vertu, & non pas de la naissance. C'est ce que *Phèdre* nous apprend dans la neuvième fable du second livre (*a*).

(*a*) *Æsopo ingentem statuam posuere Attici,*
Servumque collocarunt æterna in basi
Putere honoris scirent ut cuncti in viam,
Nec generi tribui, sed virtuti gloriam.

On ne sait point à quel âge Esope est mort. Il y a lieu de croire qu'il étoit fort vieux. C'est encore un problême à résoudre, que celui du tems précis de sa fin. Ce Sage n'a laissé par écrit que ses fables : encore croit-on que le premier recueil de fables d'Esope, écrit en Grec, étoit l'ouvrage de *Planudes*, moine Grec du quatorzième siècle, déja cité dans cette vie. Or on le soupçonne d'avoir altéré les manuscrits originaux en substituant son stile, (qui n'est pas digne du siècle d'Esope) à celui de l'auteur, ou d'avoir fabriqué les fables qu'il a publiées sous un nom propre à les accréditer. *Fabricius* ne balançe pas de décider en faveur de cette fraude; & la raison qu'il donne pour appuyer son sentiment, c'est qu'il ne connoît aucun manuscrit d'Esope qui soit antérieur au tems de *Planudes* (a).

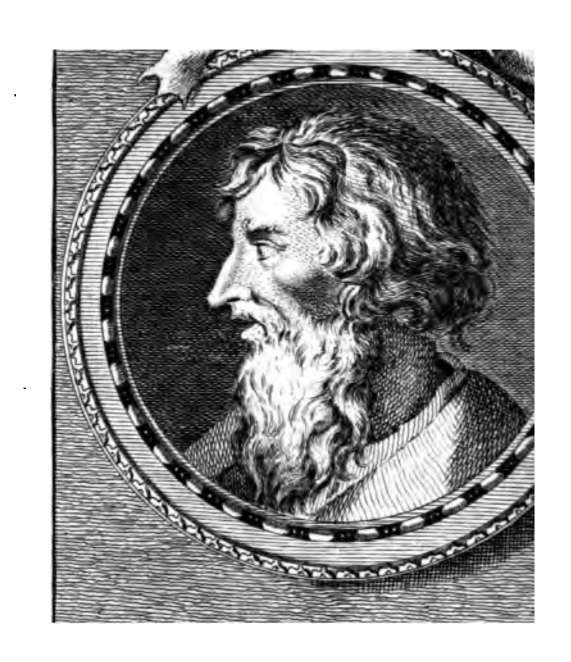
Il est sans-doute permis à ce Savant de croire cela; mais *Vossius* n'est point du tout de cet avis. Et le père *Monfaucon* a vu à Florence un manuscrit intitulé *Æsopi vita & ejusdem Fabulæ, ut*

(a) *Bibl. Gr.* tom. I. p. 400.

avoit ſu le faire ſi bien, aſſurément il ne ſe ſeroit point dérobé la gloire d'une pareille invention.

D'ailleurs il ne ſeroit pas étonnant que le ſtyle d'ESOPE fût au-deſſous de celui de ſon ſiècle. Malgré l'éducation que lui avoit donné *Xantus*, il n'avoit pas fréquenté aſſez la bonne compagnie, pour parler purement & écrire de même. Et lorſqu'il fut libre, & qu'il vint à la cour de *Créſus*, il étoit déja avancé en âge. Il eſt poſſible qu'on ait beaucoup d'eſprit & même qu'on ſoit grand Philoſophe, & qu'on n'écrive ni avec pureté, ni avec élégance. Le ſtyle eſt moins le fruit du génie, que celui de l'uſage d'un monde poli & délicat.





ANACHARSIS.*

LES Philosophes qui se distinguèrent le plus après les sept Sages de la Grèce, & le moraliste ingénieux dont on vient de lire l'histoire, sont ANACHARSIS, *Epiménide* & *Phérécide*. Ces trois hommes de mérite terminèrent les premiers progrès de la Philosophie, depuis les Egyptiens jusqu'à *Xenophane*.

ANACHARSIS nâquit Schyte. Son père, dont on ignore l'origine, s'appelloit *Gnarus* : il avoit épousé une femme Grecque, qui lui avoit donné un autre fils, lequel étoit roi de Schytie. On ne sait point comment cet autre fils avoit été roi. L'histoire nous apprend seulement que les Schytes étoient des peuples du septentrion, qui n'avoient point de demeure fixe, & qui menoient leurs bagages & leurs familles dans des chariots qui leur ser-

* *Diogène de Laerce*, tom. I. *Thomæ Stanleii*; *Histor. Phil.* p. 88. *J. Brukeri*, *Hist. crit. Phil.* tom. I. *Diction. Hist. & crit. de Chaufepié*, art. *Anacharchis*, &c.

voient de maiſons. Ils vivoient de lait & de miel, & ſe couvroient de peaux au-lieu d'habits. C'étoient des eſpèces de ſauvages d'un caractère dur & farouche, & qui, par conſéquent, ne mettoient aucun agrément dans le commerce de la vie.

ANACHARCHIS ſe reſſentit dabord de l'éducation de ſes parens; mais ayant appris la langue Grecque de ſa mère, il vint perdre cette dureté chez les Athéniens, qui étoient alors les hommes les plus polis de l'Univers. On croit qu'il alla à Athènes vers la cinquième olympiade, c'eſt-à-dire, environ 546 ans avant *Jeſus-Chriſt.* Il chercha, en arrivant, à faire connoiſſance avec les Sages, qui ſe rendoient ſouvent dans cette ville célèbre; alla dabord chez *Solon*, & ſe l'attacha par une réponſe également vive & ſenſée, comme on l'a vu dans l'hiſtoire de *Solon*, à laquelle je renvoye. Ce Sage l'inſtruiſit de la manière de vivre des Grecs, le mena chez les perſonnes les plus diſtinguées d'Athènes, & n'oublia rien pour lui donner des marques d'une véritable eſtime & d'un ſincère attachement.

ANACHARCHIS eut bien de la peine à s'accoutumer à la façon de vivre des Philoſophes, qui le trouvoient un peu groſſier dans les manières, quoiqu'ils le reconnuſſent vrai & naturel. Il connoiſſoit, outre cela, les plaiſirs de la table; & ce n'étoient point les plaiſirs des Sages, parce qu'ils penſoient que l'eſprit perd toujours de ce qu'on donne de trop au corps; mais ANACHARCHIS avoit été élevé bien autrement qu'eux. Les Schytes étoient de grands débauchés: ils paſſoient pluſieurs heures du jour à table, & ils ne prenoient aucune réſolution ſur quoique ce fût, qu'après s'être livrés à cette joie bruyante, que produit l'excès de la débauche.

Cependant, à meſure que notre Philoſophe fit des progrès dans la voie de la ſageſſe, il ſe défit inſenſiblement de cette ruſticité ou brutalité de mœurs. La philoſophie changea, ou du moins réforma ſon tempérament, au point qu'il trouvoit étrange que les Grecs ſe ſerviſſent de petits gobelets au commencement du repas, & qu'ils en priſſent de plus grands à la fin. *Diogène Laerce* lui attribue même cette vérité

que *Planudes* a mis dans la bouche d'*Esope*, comme on l'a vu ci-devant; savoir, que la vigne porte trois sortes de fruits, le plaisir, l'ivrognerie & le repentir. Ce qu'il y a de certain, c'est que quelqu'un lui ayant demandé quel moyen il estimoit le plus propre à se préserver de l'ivrognerie, il répondit, que *c'étoit de se représenter les infamies que commettent les ivrognes.* Un autre Grec, dans la vue de le railler sur le lieu de sa naissance, lui dit, y a-t-ils des flutes dans votre pays? Non, répliqua notre Sage, *il ne s'y trouve pas même des vignes.* Enfin un troisieme lui reprocha un jour qu'il étoit Schyte; *je sais*, lui dit-il, *que ma patrie ne me fait point honneur, mais vous faites honte à la vôtre.*

ANACHARCHIS s'attiroit ces reproches par l'amertume avec laquelle il censuroit la conduite des Grecs. Il blâmoit hautement tout ce qu'il trouvoit répréhensible chez eux. Il disoit que tous les Grecs étoient des Schytes pour lui. *Pourquoi*, leur crioit-il aussi, *punissez vous ceux qui injurient quelqu'un, & que vous honorez les Athlètes qui s'entretuent?* Et comme les Athlètes

s'oignoient d'huile avant le combat, il disoit que l'huile étoit un reméde néfrétique.

Dans les beaux jours de la Grèce, il étoit permis de dire la vérité toute nue aux habitans de cette belle partie du monde. Le ton ne faisoit de rien à la chose, pourvu que l'esprit y gagnât. Aussi les Grecs les plus distingués n'en accueillirent pas moins gracieusement notre Philosophe, quoiqu'il leur parlât durement : ils firent plus, ils lui accordèrent une faveur qu'ils n'avoient accordé à aucun étranger ; ce fut de le recevoir au nombre de leurs citoyens. Sans-doute que la recommandation de *Solon* avoit beaucoup servi à lui procurer cette distinction ; mais il faut convenir aussi qu'ANACHARCHIS méritoit d'être remarqué parmi les autres étrangers qui venoient à Athènes.

En effet, il avoit l'esprit vif & pénétrant, & son éloquence étoit mâle & nerveuse. Il s'exprimoit d'une manière concise & pressante. Enfin on peut assurer qu'à Athènes personne ne parloit mieux que lui : aussi pour dire que quelqu'un parloit bien, on disoit qu'il parloit à la Schyte.

Sa manière de vivre n'étoit pas moins lóuable que son éloquence. Il avoit si bien réformé ses premières inclinations, qu'il étoit devenu fort sobre, & ne vivoit que de lait & de fromage. *Stanley* rapporte une lettre qu'il écrivoit à *Hannon*, où il dit que la peau durcie de ses pieds lui sert de semelle de soulier ; que la terre est son lit & que son seul appétit assaisonne ses mets. Quant à son ame, elle étoit de la meilleure trempe. Rien ne le rebutoit ; & lorsqu'il entreprenoit quelque chose, il en venoit toujours à bout. Il aimoit extrèmement la poésie, tellement qu'il composa un poëme de huit cens vers sur la guerre, sur les loix de son pays, & sur celles des Grecs, relativement à leur sobriété.

Il est triste assurément que ce poëme soit perdu, ou du moins que nous n'en ayons point de fragmens. A en juger par la vie de l'Auteur, la morale en devoit être belle. Elle lui procura aussi une grande réputation, laquelle parvint aux oreilles de *Crésus*, qui, jaloux de connoître tous les Sages, lui écrivit pour l'inviter à l'aller voir ; & afin de lui en faciliter les moyens, il lui

offrit de l'argent. ANACHARCHIS répondit à ce prince qu'il étoit venu en Grèce pour s'instruire, qu'il n'avoit besoin ni d'or, ni d'argent, & que son dessein, en voyageant, n'avoit été que de retourner chez lui plus savant & plus vertueux. Il ajouta, en finissant, qu'il ne refusoit point de se rendre à son invitation, & qu'il regardoit comme un grand avantage de mériter son estime.

Le desir d'acquérir la sagesse étoit si ardent, qu'après avoir épuisé tous les moyens que son esprit avoit pu lui suggérer, notre Philosophe alla consulter Apollon, pour savoir s'il y avoit dans le monde quelqu'un de plus sage que lui : curiosité bien belle & bien philosophique. Apollon lui répondit, « je te declare que *Myson* (a), l'Æ» téen, natif de Chénée, est plus sa» ge que toi ». Sur le champ ANACHARCHIS résolut de connoître ce Sage. Il sortit d'Athènes, & se rendit à son village. Il le trouva qu'il rac-

(a) Voyez le précis de la vie de *Myson*, au commencement de l'histoire d'*Esope*.

commodoit le manche de sa charrue : c'étoit en été. *Myson*, lui dit-il, ce n'est pas à présent la saison de labourer; c'est, répondit le Sage de Chénée, celle de s'y préparer.

On ne sait point si notre Philosophe demeura long-tems avec *Myson*, ni sur quels sujets ils s'entretinrent. Il y a lieu de penser, qu'en le quittant, ANACHARCHIS se disposa à retourner en Schytie.

En passant par Cysique, il trouva les habitans de cette ville occupés à solemniser la fête de la mère des Dieux. Ce spectacle le frappa : la ferveur de ces habitans, dans cette fète, fit une telle impression sur son cœur, en faveur de cette Déesse, qu'il fit vœu de lui faire les mêmes sacrifices, & de lui rendre le même honneur, s'il arrivoit heureusement dans sa patrie.

Cet engagement n'étoit point du tout Philosophique. C'étoit se lier fort imprudemment, pour une chose qu'il savoit n'être nullement agréable en Schytie. Mais ce ne fut pas là le plus grand tort qu'il eut avec les Schytes. Estimé universellement de toutes les

perſonnes éclairées, jouiſſant de la réputation la plus étendue, il crut avoir le droit de ſe rendre utile à ſes compatriotes. A cette fin, il voulut abolir les anciennes loix des Schytes, & y ſubſtituer celles des Grecs.

Ce projet déplut extrêmement à ces Peuples accoutumés à une vie errante & vagabonde. Leur roi craignit même que cette entrepriſe ne portât atteinte à ſon autorité; il réſolut de ſe défaire ne notre Sage, & le fit épier, afin de profiter de la première occaſion favorable à ſon deſſein.

Un jour ANACHARCHIS s'étant retiré dans une forêt épaiſſe, du pays d'Hylée, pour s'acquitter, le plus ſecrétement qu'il lui ſeroit poſſible, du vœu qu'il avoit fait à Cybele, comme il étoit devant l'image de cette Déeſſe avec un tambour à la main, ſuivant les cérémonies preſcrites à ſon culte, il fut découvert par un Schyte, qui alla en informer le roi. Ce prince ſe rendit à l'inſtant ſur le lieu, ſurprit notre Philoſophe au milieu de la cérémonie, & lui décocha une flèche. Le coup fut mortel, & ANACHARCHIS en expirant, s'écria : *Jai vécu pai-*

ſiblement & ſans danger en Grèce, où j'étois allé m'inſtruire, & l'envie me donne la mort dans ma patrie.

Diogène de Laerce dit que ce fut ſon frère qui le tua. Si cela eſt, ce frère étoit roi des Schytes, & s'appelloit *Saulius* : ce qui eſt fort probable ; car *Hérodote* prétend qu'ANACHARCHIS étoit de la famille d'*Indathyrſe*, roi de Schytie, par conſéquent *Saulius*, roi actuel de Schytie pouvoit être ſon frère (*a*). Cet hiſtorien dit encore que c'eſt à notre Philoſophe qu'on doit l'invention des allumetes. On lit dans *Diogène de Laerce* qu'il a auſſi inventé le crochet & la roue des Potiers ; mais *Diogène de Laerce* ſe trompe ; car *Homère*, qui vivoit long-tems avant ANACHARCHIS, parle de cette dernière invention.

Notre Philoſophe s'étoit marié. Il avoit épouſé une femme qui étoit aſſez laide. Quelqu'un, qui buvoit un jour chez lui, lui dit, en regardant cette femme ANACHARCHIS vous avez épouſé une femme qui n'eſt pas

(*a*) *Hérodot.* l. IV.

belle: *Je le ſais bien*, lui répondit ſon convive, *mais je mets moins d'eau dans mon vin*.

C'étoit ſur-tout à table que notre philoſophe déridoit ſon front. Il égayoit agréablement ſa morale, & toutes ſes reparties avoient de la fineſſe & de la vivacité. Dans un feſtin où l'on avoit fait venir un bouſon, pour divertir les convives, lui ſeul garda ſon ſérieux. On apporta un ſinge, qui amuſoit par mille ſingeries, & il ſe mit à rire. *Cet animal*, dit-il, *eſt drole & ridicule naturellement, & cet homme ne l'eſt que par artifice*.

M. *Huet*, Evêque d'Avranches, fait dire à ANACHARCHIS qu'il n'y avoit aucune règle ou *criterium* de vérité, ou que l'homme ne pouvoit rien comprendre; & il prétend qu'il a repris ceux des Grecs, qui étoient d'un ſentiment oppoſé (*a*); mais cela eſt avancé ſans preuve, & ſeulement ſuppoſé, pour ſoutenir le ſyſtême de la foibleſſe de l'eſprit humain, ſur laquelle M. *Huet* a écrit, & qu'il vouloit étayer.

(*a*) *Traité Philoſophique de la foibleſſe de l'eſprit humain*. p. 100.

Notre Philosophe n'avoit point de principe général de morale. Il est plus connu par ses bons mots, que par ses préceptes. Les seuls du moins qui soient parvenus jusqu'à nous, sont ceux-ci.

I. Le prince qui est sage est heureux. Et la ville la mieux réglée, est celle où toutes choses sont égales, & où la vertu est heureuse & le vice malheureux.

II. Il faut régler la parole, la gourmandise & l'amour.

III. Il vaut mieux n'avoir qu'un ami qui soit digne de l'estime de tout le monde, que d'en avoir plusieurs qui ne méritent l'estime de personne. C'est ainsi que *Diogène Laerce* rend ce second précepte. M. *Chaufepié* ne le traduit pas ainsi. Il veut que la pensée d'ANACHARCHIS soit celle-ci : « Il vaut » mieux n'avoir qu'un seul ami, pourvu » qu'il soit fidèle, que d'en avoir plu» sieurs qui changent avec la fortune ».

Cela est un peu différent. Il y a ici deux préceptes pour un, tous deux également bons.

A l'égard de ses bons mots, on en a vu quelques-uns dans l'histoire de sa vie. Voici les autres dont je n'ai pas eu occasion de parler.

Considérant un jour l'épaisseur du bordage des vaisseaux, il dit, *il n'y a que quatre doigts de distance entre la vie & la mort* de ceux qui voyagent sur mer. On lui demanda là-dessus quels étoient les vaisseaux les plus sûrs : *ceux qui sont à terre*, répondit-il. Une autre fois quelqu'un le pria de lui dire si le nombre des vivans surpassoit celui des morts ; & il répondit : *Dans quelle classe rangez-vous ceux qui sont sur mer ?*

Un jeune homme l'ayant insulté dans un repas, notre Philosophe lui dit : *Jeune homme si vous ne pouvez porter le vin à votre âge, vous porterez de l'eau quand vous serez vieux.* Il disoit que les marchés étoient des lieux destinés à autoriser la supercherie. On veut aussi qu'il ait soutenu que la langue étoit ce que l'homme avoit de bon & de mauvais : mot rebatu, qu'on a attribué à *Esope*. Il est vrai que pendant qu'il dormoit, il avoit toujours la main sur sa bouche, pour marquer qu'il n'y a rien sur quoi l'on doive veiller d'avantage, que sur la langue : expression muette, plus éloquente que la parole.

J'ai dit dans l'histoire de *Solon*, qu'il comparoit les loix à des toiles d'arai-

gnées, & je dois ajouter ici qu'il se moquoit de ce législateur, qui prétendoit réprimer les passions humaines par des écrits; mais peut-être n'avoit-il pas raison; car les écrits sont des instructions qui avertissent les hommes des écarts auxquels les passions les exposent, & qui par-là peuvent les corriger, parce qu'un homme averti, est toujours sur ses gardes.

Diogène de Laerce a fait l'épitaphe de notre Philosophe, qui n'est point merveilleuse. C'est le récit de la manière dont il est mort. ANACARCHIS, dit cet historien dans cette épitaphe, voulut persuader aux Schytes de vivre à la Grecque, & il fut tué par une fléche.





EPIMENIDE.

Melle Cl. Reydellet Del. F. Beyssent Scu.

EPIMÉNIDE. *

EPIMÉNIDE étoit Crétois : on ne ſait point exactement dans quelle ville il vit le jour. *Diogène de Laerce* dit qu'il nâquit à Gnoſſe, & *Strabon* prétend que c'eſt à Phœſte. On n'eſt pas moins partagé ſur le nom de ſes parens, que ſur le lieu de ſa naiſſance. Quelques hiſtoriens lui donnent pour père *Doſias*, & d'autres *Ageſarque*. Sa mère ſe nommoit *Blaſta*. C'étoient d'honnêtes gens, qui paſſoient à la campagne une partie de l'année, où ils avoient des brebis. Un jour une brebis s'étant égarée, ſes parens l'envoyèrent courir après elle. EPIMÉNIDE trouva la brebis; mais au-lieu de retourner chez lui, il ſe détourna de ſon chemin, entra dans une caverne, & s'y endormit.

Il étoit fort jeune alors, & il ſe

* *Diogène de Laerce*, l. I. *Thom. Sſtanleii, Hiſt. Philoſ.* p. 80. *Jacq. Brukeri, Hiſt. crit. Philoſ.* tom. I. *Diction. Hiſtor. & crit. de Chauſepied*, art. *Epiménide*.

trouva vieux lorſqu'il ſe réveilla; car il demeura endormi cinquante-ſept ans dans cette caverne. Lorſqu'il en ſortit, il fut fort ſurpris de voir la face de la terre changée entièrement. Il ne le fut pas moins, quand arrivé à la terre de ſon père, il trouva qu'elle avoit changé de maître. Il alla le chercher dans la ville de Gnoſſe; mais lorſqu'il voulut entrer dans ſa maiſon, il eut bien de la peine à ſe faire reconnoître par ſon jeune frère, qui étoit déjà un vieillard, & qui l'inſtruiſit du tems qu'il avoit dormi, & des changemens qui s'étoient faits depuis ſon abſence.

C'eſt ainſi que tous les hiſtoriens de la Philoſophie rapportent ce ſommeil miraculeux ſans doute, mais aucun ne le croit. *Diogène de Laerce*, de qui on le tient, avoue que les perſonnes les plus ſenſées penſent que ce ſommeil eſt une invention politique d'EPIMÉNIDE, afin de ſe faire paſſer pour un homme extraordinaire, & que pendant ces cinquante-ſept ans qu'il vécut dans la ſolitude, & loin du commerce des hommes, il voyagea, & cultiva la botanique, pour l'étude de laquelle

il avoit eu une diſpoſition naturelle.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible qu'un homme vive cinquante - ſept ans ſans prendre de nourriture. Auſſi un Jéſuite aſſez connu, nommé *Martin Delrio*, a recherché ſi, par la puiſſance des génies, un homme peut dormir pluſieurs années de ſuite, & il a conclu en faveur du diable, dont il a développé les droits & les prérogatives (*a*). Par ce moyen ce long ſommeil d'EPIMÉNIDE eſt croyable. Il ne s'agit plus que de faire voir que le diable a ce pouvoir - là ; & c'eſt ce qui reſte encore à prouver.

C'étoit auſſi ſans doute par la puiſſance du diable qu'EPIMÉNIDE commandoit à ſon ame de ſortir de ſon corps, & d'y rentrer quand il le vouloit ; car ce fait n'eſt pas plus croyable autrement que le ſommeil de cinquante - ſept ans.

Voilà un début qui n'annonce pas un Philoſophe. Rien n'eſt plus oppoſé à la Philoſophie que le charlataniſme ; & ces deux premiers traits de la vie

---

(*a*) *Diſquis. Magn.* l. II.

d'EPIMÉNIDE, ſont de véritables traits de charlatanerie. Cependant cette avanture s'étant répandue par toute la Grèce, chacun regarda notre philoſophe comme le favori des Dieux.

Perſuadés qu'ils ne lui refuſoient rien de ce qu'il pouvoit déſirer, les Athéniens crurent que lui-ſeul pouvoit les délivrer de la peſte, qui faiſoit chez eux un ravage affreux. Ils avoient conſulté l'oracle à ce ſujet, & l'oracle leur avoit répondu qu'il falloit purifier ſolemnellement leur ville, s'ils vouloient faire ceſſer ce fléau. La queſtion étoit de ſavoir comment on devoit faire cette purification; & ce fut pour cela qu'ils invoquèrent EPIMÉNIDE.

Ils lui députèrent *Nicias*, pour le prier de venir faire l'expiation demandée par l'oracle. Notre Philoſophe ſe rendit à leur invitation. Arrivé à Athènes, il ſe fit amener des brebis blanches & des brebis noires, qu'il conduiſit lui-même dans l'Aréopage. Il les abandonna là à elles-mêmes, les laiſſant aller par-tout où elles voulurent. Il les fit ſuivre, & ordonna à ceux qu'il avoit choiſis pour cela de

les

les immoler à la divinité tutélaire du lieu où elles s'arrêteroient. A peine ces sacrifices eurent été faits, que la peste cessa.

On voyoit encore, lors du tems de *Diogène de Laerce*, dans plusieurs bourgs de l'Attique, des autels sans nom, consacrés en mémoire de cette expiation. *Brodeau* & *Bèse* croient que ce sont ces autels, dont parle S. Paul, dans son discours aux Athéniens; mais est-ce à ces immolations qu'on doit attribuer la cessation de la peste? Si le peuple d'Athènes le pensoit, les hommes éclairés savoient sans doute que la cause de ce fléau n'avoit aucun rapport avec des brebis noires & des brebis blanches. Ils connoissoient la valeur de leurs Dieux, & EPIMÉNIDE auroit été bien fou, s'il eût cru qu'en égorgeant des bêtes, il auroit détruit la peste. C'étoit déja être assez peu sage que de le faire accroire. La peste cessa, parce qu'il y avoit long-tems qu'elle duroit.

Cependant les Athéniens persuadés qu'ils lui devoient leur salut, lui rendirent de grands honneurs, & lui offrirent des présens magnifiques. Mais

EPIMÉNIDE ne voulut accepter qu'une branche d'olivier, & n'exigea d'eux, pour marque de leur reconnoiſſance, que de bien vivre avec les Gnoſſiens. On lui accorda ſa demande, & on le fit reconduire en Crète ſur un vaiſſeau. Avant que de partir, notre Philoſophe donna des avis à *Solon* pour l'établiſſement de ſes loix. Il étoit à peine arrivé dans ſa patrie, qu'il y mourut âgé de cent cinquante-ſept ans, ſelon *Plagon*, & de deux cent quatre-vingt-dix ans, ſi l'on en croit ſes compatriotes.

La durée de cette vie eſt preſque auſſi merveilleuſe que le ſommeil de cinquante-ſept ans; & en général l'hiſtoire d'EPIMÉNIDE eſt un peu fabuleuſe. On diroit que c'eſt un perſonnage factice. Il faut que les preuves de ſon exiſtence ſoient auſſi completes qu'elles le ſont, pour croire qu'il y a eu un EPIMÉNIDE. Ce qu'il y a ici d'étonnant, c'eſt qu'on ait négligé d'éclaircir tous ces points merveilleux de ſa vie. Ce Philoſophe a bien pu avoir la foibleſſe de vouloir en impoſer au peuple; mais les Sages de la Grèce, & *Solon* en particulier, qui étoit de-

venu ſon ami, devoient ſavoir le ſecret de l'énigme. Et comment ces hommes, qui aimoient la vérité, & qui la diſoient ſi hardiment, ont-ils pu laiſſer accréditer des choſes ſi ridicules ? Se feroit-on fait un plaiſir d'amuſer le public par des contes controuvés ? ou s'en eſt-on uniquement rapporté à la tradition populaire, lorſqu'on a écrit les mémoires de la vie de notre Philoſophe ?

Voilà des problêmes difficiles à réſoudre, dont dépend cependant la connoiſſance véritable d'ÉPIMÉNIDE. J'aurois bien deſiré ſatisfaire le public à cet égard, & j'ai fait pour cela des recherches pénibles; mais il ſe peut que je n'aie point trouvé les pièces eſſentielles à l'éclairciſſement de tous ces points, quoique ces pièces exiſtent. Il faudroit avoir peut-être ſous les yeux des manuſcrits & des monumens qui ne ſont connus que de ceux qui les poſſèdent.

Quoi qu'il en ſoit, on attribue à notre Philoſophe une généalogie des Curètes & des Corynbantes, un poëme de cinq mille vers ſur la génération des Dieux; un de ſix mille ſix cens

vers sur la construction du vaisseau des Argonautes, & sur le voyage de Jason dans la Colchide; un discours en prose sur les sacrifices, & sur la république de Crète ; un ouvrage poëtique de quatre mille vers, touchant Minos & Rhadamante, & un traité intitulé, *Oracles & Réponses*. Il est le premier qui a purifié les maisons, & qui a élevé des temples. Un jour qu'il consacroit un temple aux Nymphes, il entendit une voix qui lui dit, EPIMÉNIDE ne dédie point ce temple *aux Nymphes, mais à Jupiter*. C'étoit sans-doute un mortel bienheureux que ce Philosophe. Il ne faisoit rien que les Dieux n'y prissent intérêt. Il est comme leur confident & leur favori. Aussi les habitans de Crète le déifièrent après sa mort, & lui offrirent des sacrifices.

Ce qui lui procura son apothéose, ce fut ses prophéties. Il avoit prédit aux Lacédémoniens qu'ils seroient soumis par les Arcadiens, & cette prédiction eut son effet. Ayant vu Manychie, ville & port de l'Attique, il dit que les Athéniens ignoroient combien de maux ce lieu leur

causeroit, & que s'ils le savoient, ils le détruiroient *avec les dents*; & cela arriva comme il l'avoit prévu. Un autre fois les Athéniens étant effrayés de la marine Persane, notre Philosophe assura qu'ils n'avoient rien à craindre de plusieurs années, & que lorsque les Perses les attaqueroient, ils seroient obligés de s'en retourner avec perte; ce qui s'accomplit par les batailles de Marathon & de Salamine.

Il avertit aussi les Lacédémoniens de l'échec terrible qu'ils souffriroient de la part des Arcadiens, & qu'ils éprouvèrent en effet quand *Euricrate* & *Archidamus* régnèrent à Lacédémone.

Tout cela parut si merveilleux, que les anciens lui donnèrent la qualité de prophête. A leur exemple, *Platon* l'appelle un homme divin; *Cicéron* le représente comme un habile devin; & saint Paul le qualifie de prophête. Ce ne sont assurément pas là les qualités d'un Philosophe; mais EPIMÉNIDE n'en a pas d'autres; & on est toujours étonné de voir

qu'un homme ait mérité le nom de sage, parce qu'il passoit pour sorcier. On a dit que la nature ne faisoit point en lui ses fonctions ordinaires, & qu'on ne le vit jamais manger; ce qui est encore plus extraordinaire que le talent qu'il avoit de prédire l'avenir.

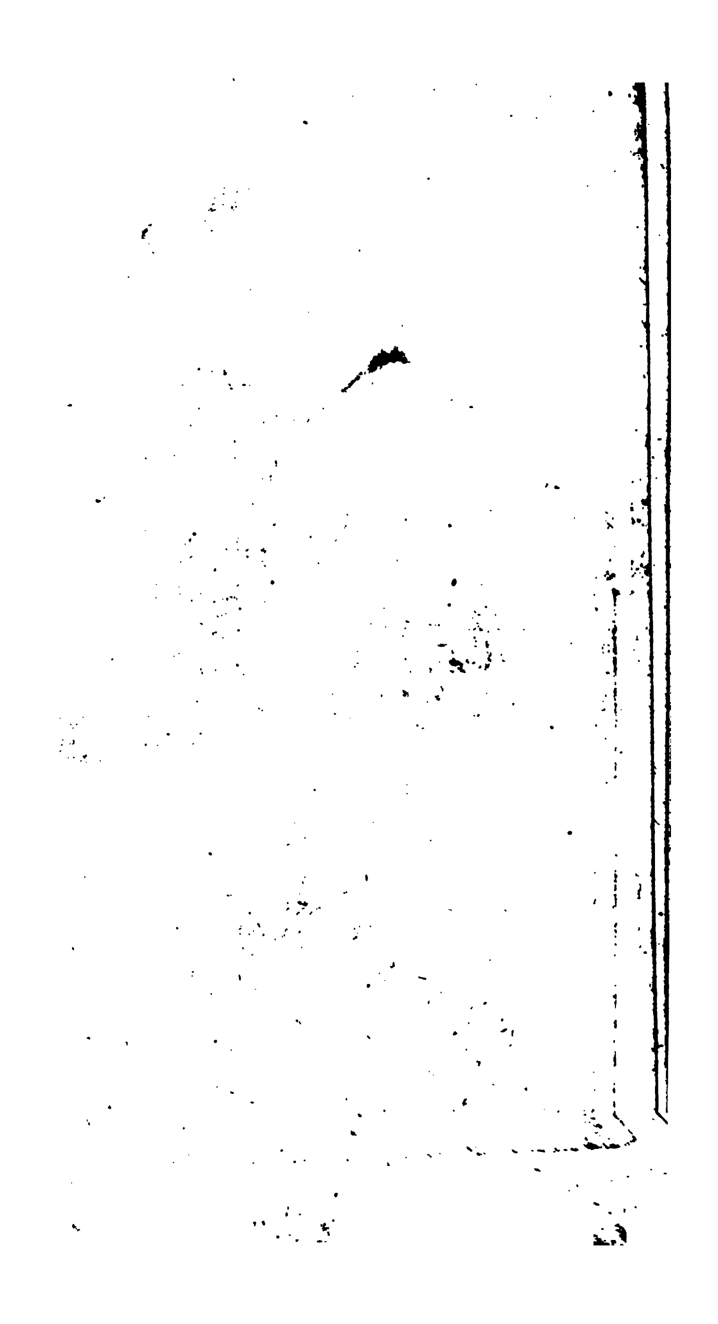
Les Lacédémoniens gardèrent soigneusement son corps, par l'avis d'un oracle. Long-tems après, ce même corps ayant été déterré, on trouva que la peau étoit toute remplie de caractères : ce qui donna lieu à ce proverbe : *la peau d'Epiménide*, en parlant des choses mises en réserve.

Diogène de Laerce rapporte une lettre d'EPIMÉNIDE à *Solon*, sur le gouvernement établi par Minos, en Crète; mais il croit avec raison que c'est une lettre supposée. Cette lettre est, dit-on, une réponse à une lettre de *Solon* à EPIMÉNIDE, qui est pour le moins aussi équivoque que l'autre. Il y a assez de choses hasardées dans la vie de ce Philosophe, sans y ajouter des faits controuvés. Ceux qui n'ont pas mis *Pé-*

riande au nombre des ſept Sages, y ont placé EPIMÉNIDE: apparemment parce qu'il étoit grand poète; car la qualité de poète valoit en ce tems-là la qualité de ſage, comme je l'ai déja remarqué.









M.lle Cl. Reydellet Del. Beyssent Sc.

*PHÉRECIDE.**

VOICI le dernier Philosophe qu'on met à la suite des sept Sages de la Grèce, qui termine le premier âge, ou la première époque de la Philosophie. Son père s'appelloit *Badys*. Il nâquit à Syrus, l'une des isles des Cyclades, vers la quarantecinquiéme olympiade, c'est-à-dire, environ cinq cens quarante ans avant J. C. Il fut disciple de *Pittacus*. Il montra dès son enfance beaucoup de disposition pour l'étude. Aux instructions qu'il recevoit de *Pittacus*, il joignit celles qu'on puise dans de bons livres. Il se fit ainsi un grand fond de connoissances, dont il sut bien tirer parti dans le cours de sa vie.

Tous les ouvrages des Philosophes étoient écrits en vers: PHERÉCIDE blâma cette forme d'instruction. Il comprit que les contraintes de la poésie gênoient inutilement des dis-

* *Diogène de Laerce*, l. I. *Thom. Stanleii. Hist. Philos. Jacq. Brukeri*, *Hist. crit. Philos.* l. I. &c.

cours déja aſſez épineux par eux mêmes. Il réſolut de n'écrire qu'en proſe, & il faut avouer qu'il a rendu un vrai ſervice aux hommes, en traitant la Philoſophie de la manière la plus noble & la plus convenable à l'objet de cette vaſte ſcience.

Il eſt le premier qui ait écrit ſur la nature & ſur les Dieux. C'eſt ce que nous apprend *Théopompe*, ſans nous donner aucune nouvelle de ſon ouvrage, de ſorte que nous en ignorons & le fond & la forme. *Cicéron* doute même que cette ouvrage ait exiſté. Il ne conſidère PHERÉCIDE que comme Phyſicien, parce qu'il prétend que toutes les merveilles qu'il a opérées, ſont le fruit de ſes connoiſſances ſur la Phyſique, quoique les Grecs en aient penſé autrement.

Le premier prodige qu'on lui attribue, c'eſt d'avoir prédit un tremblement de terre, après avoir bu de l'eau d'un puits extrèmement profond. *Cicéron* penſe que le goût de l'eau altéré par la fermentation qui avoit lieu actuellement dans les entrailles de la terre, pouvoit bien avoir fait ſoupçonner cet événement à notre Philo-

[illegible]

forme. [illegible]

C'est [illegible]

[illegible]

dans [illegible]

[illegible] principe; & ce [illegible] dinaire c'est que [illegible] fre aucun [illegible] Après avoir

lu les ouvrages des écrivains de la Philosophie, on est étonné que cette homme tienne un rang distingué parmi les Philosophes les plus célèbres de l'antiquité.

C'étoit la superstition, fille de l'ignorance, qui avoit donné à PHERÉCIDE la réputation dont il jouissoit parmi les Grecs. Comme ils appelloient Sages ceux qui opéroient des prodiges, & que notre Philosophe passoit pour en avoir fait, on avoit pour lui les sentimens les plus hauts d'estime & de vénération. En parlant des personnes célèbres en Grèce, on a donc dû faire mention de PHERÉCIDE, & cette célébrité a transmis son nom jusqu'à nous.

Indépendamment des faits dont j'ai parlé, *Diogène de Laerce* rapporte un trait bien merveilleux, qui véritablement n'ajoute rien au mérite de PHERÉCIDE, mais qui servoit beaucoup à fortifier la grande opinion que les Grecs avoient du savoir de ce Philosophe. Il dit qu'Hercule lui ordonna en songe de recommander aux Lacédémoniens de ne faire cas ni de l'or ni de l'argent, & que cette même nuit Her-

cule commanda aux Lacédémoniens de croire à PHERÉCIDE. Mais ces visions ne doivent point figurer dans l'histoire d'un sage, dont toutes les actions sont toujours conduites par la raison & réglées par la vérité.

On a écrit que notre Philosophe étant devenu vieux, tomba dangéreusement malade; que les vermines le consumèrent; que *Pythagore*, qui avoit été son disciple, s'étant rendu chez lui pour savoir des nouvelles de sa santé, PHERÉCIDE, qui s'étoit enfermé, passa son doigt hors de sa porte, & lui dit: *Pythagore, la peau le montre*. On ajoute qu'il soufftit longtems; qu'il fut tranquille spectateur de sa mort; qu'il ordonna lui-même les apprêts de ses funérailles; & que *Pythagore* ne reprit le chemin de son pays qu'après lui avoir rendu les derniers honneurs, en l'inhumant dans l'isle de Délos. Mais tous les historiens ne conviennent point que PHERÉCIDE ait ainsi terminé sa carrière.

Il en est qui disent, avec *Hermippe*, que ce Philosophe desirant que les Éphésiens, qui étoient en guerre, rem-

portassent la victoire, pria un homme d'Ephèse qu'il rencontra de le traîner par les pieds jusqu'aux terres des Magnésiens, & d'engager ses concitoyens, lorsqu'ils se seroient rendus maîtres du champ de bataille, de l'enterrer dans le lieu, où ils l'auroient laissé. C'est en effet ce qu'exécuta cet Ephésien. Il fit part a ses compatriotes de la mort de PHERÉCIDE, la veille du jour que les Magnésiens furent vaincus, & dans l'instant les Ephésiens se transportèrent au lieu où il l'avoit laissé, & l'y ensevelirent avec beaucoup de pompe.

Enfin quelques Erudits soutiennent que notre Philosophe étant allé à Delphes, se précipita du haut du mont Loryce.

Diogene de Laerce dit qu'on mit sur son tombeau l'épitaphe suivante: « En » moi finit la sagesse; s'il y en a da» vantage il faut la donner à *Pythagore*, » que je reconnois pour le premier » des Grecs ». C'étoit louer PHERÉCIDE beaucoup plus qu'il ne le méritoit. Ce même historien rapporte deux autres épitaphes qui lui conviennent mieux. On dit dans la première « qu'il

» ſonda les mœurs, & qu'il étudia le gé-
» nie des hommes ». La ſeconde qui eſt de *Diogène de Laerce*, n'eſt que le précis de ſa mort, telle que *Hermippe* l'a rapportée, ainſi qu'on l'a vu ci-devant, & l'auteur en conclud que « le
» véritable ſage n'eſt pas ſeulement
» utile pendant ſa vie, mais qu'il l'eſt
» encore après ſa mort ».

On attribue à ce Philoſophe une lettre à *Thalès*, par laquelle il le prie de publier ſes écrits, s'il les juge dignes d'être lus. Mais *Saumaiſe* a prouvé que cette lettre étoit ſuppoſée.

A l'égard de ſa doctrine, elle n'eſt guères connue. M. *Bruker* a tâché de la réduire en ſyſtême; mais les idées qui forment ce ſyſtême, ſont ſi vagues & ſi peu liées, qu'on ne conçoit pas trop la penſée de PHERÉCIDE. Il y a lieu de croire qu'il n'en avoit pas d'autre ſyſtême que celui que les Grecs avoient apporté d'Egypte.

Il diſoit à peu près comme eux, que Jupiter étoit le tems, & que la terre, dans ſon origine, étoit un monceau de boue ſans mouvement & abſolu-

ment passive. Jupiter lui donna la vie, & ensuite détermina le cours des astres, qui étoient errants dans l'espace. Et comme Jupiter est le tems, c'est le tems qui a fait cet ouvrage. Ainsi Jupiter, le tems & le chaos, c'est-à-dire, la matière du monde, sont un seul & même être.

Il suit de-là que Jupiter est toujours occupé; car on ne peut concevoir le tems sans le mouvement, parce que le mouvement fixe son existence, ou du moins peut seul la faire connoître. Mais si Jupiter agit, il faut que l'être, sur lequel il agit, résiste à son action, afin que cette action soit quelque chose de réel. Il y a donc dans la nature action & réaction, ou autrement un amour & une haine, suivant l'expression des anciens. Jupiter est l'amour, & la matière est la haine ou la résistance.

C'est cet amour répandu dans l'Univers, qui a produit tous les êtres, & c'est encore lui qui a engendré les différens Dieux qui peuploient le ciel dans le tems fabuleux.

Ce systême est enveloppé sous

l'allégorie du chêne qui, par sa dureté, figure l'éternité de la matière; & cette allégorie a fort exercé les Savans, quoique le mot de l'énigme ne vaille pas la peine du travail.

Fin du I. Volume.

Fautes à corriger.

PAGE x, ligne 1, à *lisez* de.
Page xlix, ligne 13, le, *lisez* ce.
Page lvij, ligne 11, Tel, *lisez* Telle.
Page lxij, ligne 16, estimant, *lisez* estime.
Page 51, ligne 16, baignerent, *lisez* baigneront.
Page 126, à la note, *lisez* Tome V.
Page 172, ligne 17, en, *lisez* n'en.
Page 203, ligne 17, qu'il, *lisez* il.
Page 209, ligne 4, vaille ne vas, *lisez* ne vaille pas.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, l'Ouvrage intitulé : *Histoire des Philosophes Anciens, jusqu'à la Renaissance des Lettres ; avec leurs portraits, par M. SAVÉRIEN*, & je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression. Il pourra servir d'introduction à l'histoire des Philosophes Modernes, que le public a lue avec plaisir.

A Paris, le 10 Mars 1770.

GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navare, à nos Amés & Féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre amé le sieur JACQUES LACOMBE, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Histoire des Philosophes Anciens, jusqu'à la renaissance des lettres, avec leurs Portraits*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois

que bon lui ſemblera, de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes; Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans 3 mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformement aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent privilège; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier

